

SOMMAIRE

TIMMUZGHA
N°9 Mai 2004

**Revue du
Haut Commissariat
à l'Amazighité**

19, avenue Mustapha El Ouali
(Ex Debussy) Alger
Tél.:021.64.29.10 / 11
Fax.021.63.59.16
B.P. 400 , 16070
El Mouradia - Alger

Responsable de la publication

Mohamed AIT AMRANE

Haut Commissaire
à l'Amazighité

Directeur de la rédaction

Abdelhakim HAMMOUM

Coordinateur Général

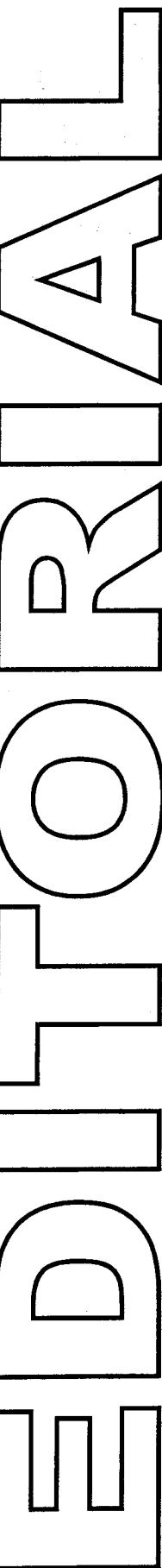
Youcef MERAHI

Comité de rédaction

Y. MERAHI
A. HAMMOUM
M.O LACEB
S.H. ASSAD
C. BILEK BENLAMARA
D. OUCHELOUCHE
A. HADJ SAÏD
H. BILEK
B. AZIRI

PAO
B. OULD MOHAND

Editorial.	05
Evaluation de l'enseignement de tamazight. M.O. LACEB	06
Lecture de l'ouvrage :Le kabyle de poche. M ^{ME} C. BILEK BENLAMARA	11
Le manuel ADLIS IW N TMAZIGHT. B. AZIRI	15
Tamazight: Le passage de l'oralité à l'écrit dans les médias audio-visuels. M. BERRACHED	19
Le rapport à la langue: Une attitude complexe. M. LOUNAOUCI	21
Du particulier au général ou la mutation stratégique salvatrice pour la langue berbère entreprise par Mouloud Mammeri. A. ABDESELAM	31
La revendication amazigh: Etat des lieux et perspectives. A. HADJ-SAÏD	35
Dans l'intérêt de la nation et de la société: Bonifier les interactions entre representations identitaires et la sphère des enjeux objectifs. S. HADJERES	38
Tamazight et les institutions de l'Etat. D. OUCHELOUCHE	45
La destruction de l'univers symbolique naturel: l'urgence d'une réhabilitation des toponymes algériens. A. HAMMOUM	48
La tente : Une unité de production spacio- culturelle chez les nomades sahariens. BADI. DIDA	50
Le son et l'image: une voie de réhabilitation de l'amazighité. S.E.H. ASSAD	54
Tamaziyt di lakul A. HADJ-SAÏD	60
Slimane Azem : Tigejdit n Ccna Taqbaylit H. BILEK	63
Tagerfa d wuccen M. BENMEZIANE	66
الثقافة الأمازيغية و تحديات العولمة	
01 عبيد الله الصالح ابو معرفات	
04 بلوں رابع	حرف بـراي بالأمازيغية
06 عيسى بوئراغ	علي ماسنيسا



TAGEJGIT

Comment nous réconcilier avec nos valeurs, notre culture? La tâche est rude. La décrépitude dans ce domaine est grande. Ce que toute la puissance coloniale n'a pu altérer - notre résistance culturelle fondée sur la force de nos valeurs - voilà que le déferlement de forces du mal, obéissant à des idéologies étrangères, dont on a sous estimé la capacité de nuisance, a transformé une Algérie fière, exemplaire, en une aire de turbulences, en un espace socio-économique et culturel ésotérique, composite, sans cachet; où, l'identité, ce label d'authenticité et d'originalité, est dissous dans un magma que l'on veut ériger en mode de vie, en culture !

Nos illustres aînés, nos martyrs, ceux qui se sont sacrifiés pour, d'abord libérer, puis pour nous offrir une Algérie à restaurer et à perpétuer, ne méritent pas cet affront fait aux idéaux et à notre mémoire profonde. Nous continuons à mutiler notre identité en en occultant, ce qui devrait constituer notre fierté, notre richesse et le ciment de notre société. Les événements de 1980, puis ceux d'avril 2001, ont donné un coup d'accélérateur à l'histoire et rappelé, que la «sagesse» qui a prévalu jusqu'alors pour préserver l'intérêt supérieur de la nation, se justifiait par la priorité donnée à la lutte pour l'indépendance.

Plus de 30 ans après l'indépendance, l'amazighité a eu droit à une semi-reconnaissance dans le préambule de la constitution, puis en 2002, 40ans après la libération du pays, tamazight composante importante de l'identité algérienne est reconnue langue nationale. Nous sortons peu à peu, mais laborieusement l'amazighité du mutisme dans lequel on l'a confinée. Cette cécité était-elle donc feinte ? puisque on commence à lever le voile sur l'Histoire avec un grand H, et sa dimension amazighe incontournable au grand dam de ceux qui soutenaient mordicus que l'histoire de l'Algérie commençait au 7^e siècle.

Mieux vaut tard que jamais.

Tous ces acquis n'ont été possibles que grâce à la combativité, à la pugnacité et à la volonté inébranlable qui caractérisent les défenseurs des causes justes mûs par le sentiment de justice, de légitimité et de grandeur des objectifs du combat noble encore inachevé.



Evaluation de l'enseignement de tamazight*

M.O. LACEB, Directeur au HCA

Introduction.

La période couverte par l'introduction de tamazight dans le système éducatif de 1995 à 2004 est marquante à plusieurs titres. Après l'évaluation de cette expérimentation, il y a lieu d'exprimer quelques réflexions et de faire connaître la situation de cet enseignement.

Le travail d'évaluation et de bilan sur la situation et l'avenir de l'enseignement de la langue amazighe, mené tout au long de la période couverte par l'expérimentation qui est conduite par le MEN, suscite quelques réserves et inquiétudes. S'il faut certainement se réjouir du principe de l'introduction de tamazight dans le système éducatif, il n'en sera pas de même quant à la réalité de son déroulement sur le terrain.

Du rôle de chaque organe.

Il est normal, dans ce contexte, que soit examiné le rôle de chacun des organismes impliqués dans la réhabilitation de l'amazighité et l'introduction de tamazight dans le système de l'éducation et de la communication.

Le mandat du HCA est clair, bien circonscrit et unique. D'aucuns pourraient déplorer sa faible implication dans la gestion de l'enseignement de tamazight. Ceci est dû tout simplement à la marginalisation de cette institution. Le rôle et la responsabilité qui lui reviennent dans cette opération de réhabilitation de l'amazighité ont été ignorés dans les faits.

Ces quelques réflexions sur l'état actuel du

déroulement de l'enseignement de tamazight ne doivent nullement être perçues comme si elles émanaient d'une démarche intéressée, dont l'objectif inavoué serait de désigner des boucs émissaires. Pourtant, s'il y avait une réelle volonté politique, il ne pourrait y avoir confusion dans les rôles respectifs des différents organismes concernés. C'est le HCA qui a le mandat d'assurer la mise en place, le suivi et la coordination des opérations de la réhabilitation de l'amazighité et de l'introduction de tamazight dans le système éducatif. Les partenaires sont mis à contribution dans un esprit de recherche consensuelle de solutions et ils collaborent avec le HCA pour ce qui est de leurs domaines respectifs visés.

Selon son décret de création, le HCA fait un rapport des résultats et de toutes les démarches et initiatives effectuées et transmet le dossier au Président de la République.

Dans la pratique, l'apparition de réticences, de laxisme, de parti pris et celle de conflit d'intérêts constitue inévitablement des embûches supplémentaires dans le processus de mise en place de l'enseignement de tamazight. Dans un contexte où l'Algérie fait déjà l'objet d'attaques sur de nombreux fronts, il n'est nul besoin de multiplier les difficultés. À n'en pas douter, la situation actuelle ne met pas l'organisme chargé de la réhabilitation de l'amazighité à l'abri de toute critique, dans la mesure où l'on partage l'avis que, nécessairement, les relations entre institutions doivent suivre des dispositions réglementaires. Il est donc souhaitable qu'un organisme soit capable de les faire appliquer avec toute l'indépendance requise comme la situation l'impose.

Il est certainement inévitable, dans le



contexte politique et social de l'Algérie, que l'opération de réhabilitation de l'amazighité soit parfois durement critiquée. Mais il faut dire, néanmoins, que l'accomplissement de cette tâche n'a, à ce jour, bénéficié d'aucun appui.

De la situation de tamazight.

Neuf années après l'introduction de tamazight dans le système éducatif, il y a cependant lieu de constater que la situation a évolué : des progrès ont été accomplis, mais l'enseignement de cette langue est toujours menacé. Les données présentées dans l'étude d'évaluation rendue publique nous invitent à l'action. La situation commande des suites appropriées.

Si jusqu'ici, la politique de la réhabilitation de l'amazighité n'a rencontré que des réticences et des attitudes négatives favorisées par un certain « flou » juridique, le fait nouveau et déterminant qu'est la constitutionnalisation de tamazight depuis le 08 avril 2002 doit être pris en compte. Une approche globale, qui permettra de maintenir, de promouvoir et d'assurer la vitalité et la qualité de cet enseignement, doit être élaborée et concrétisée.

Le bilan dressé fait état des principaux constats et enjeux dégagés. L'absence de plan de formation des formateurs, la non consolidation de cet enseignement et l'objectif principal d'intervention sur la langue y tiennent une place essentielle. Il est fait aussi mention d'un certain nombre d'éléments qui, depuis les débuts de l'expérimentation en 1995, sont venus empêcher le bon déroulement de cette action, et ont eu par conséquent un impact majeur sur l'efficacité de l'enseignement et sur le pouvoir d'attraction de tamazight.

Le même bilan fait aussi état de recommandations sous forme de défis que la politique de l'amazighité doit relever. Ce sont, notamment, le statut de co-officialité de tamazight, le maintien et la consolidation de l'enseignement qui existe déjà grâce au recrutement des diplômés munis d'une licence d'enseignement en langue et culture amazighes délivrée par les universités de Tizi-ouzou et de Béjaïa. C'est aussi la formation d'enseignants et d'inspecteurs permettant

d'envisager sérieusement la généralisation de cet enseignement, l'application d'une politique de l'amazighité visant une meilleure intégration de la langue, de la culture et de l'histoire amazighes à tous les niveaux de la vie nationale, l'établissement de mesures favorisant la promotion de l'amazighité.

Conséquences sur l'enseignement de tamazight

Les Imazighen sont inquiets de l'évolution de l'état de l'enseignement de leur langue maternelle. La situation qui prévaut au moment où l'évaluation de l'expérimentation de l'introduction de tamazight dans le système éducatif est dressée (été 2002) n'est pas satisfaisante dans la mesure où, même si les statistiques montrent une évolution relative dans les seules wilayas de Kabylie, les embûches sont de taille. Certes, depuis 1995 les choses ont quelque peu changé, mais il apparaît de plus en plus aujourd'hui que la place de tamazight dans le système éducatif est fragile et que le statut de son enseignement doit être modifié rapidement. Le Ministère de l'Education Nationale fait de tamazight une matière à caractère optionnel, ce qui n'encourage pas l'assiduité ni la motivation. L'esprit du statut actuel de son enseignement est un véritable frein à son développement.

C'est pourquoi, ce statut est perçu comme un motif de ne pas procéder à la formation, si indispensable, des enseignants. Sinon on ne saurait expliquer l'absence de mise en place d'un plan de formation des formateurs depuis le début de l'opération¹, soit 9 années, tout en sachant que la généralisation de cet enseignement était programmée pour l'année 2004². Dans son plan d'action de 1996, le Ministère de l'Education Nationale s'est pourtant fixé l'objectif de former 146 enseignants chaque année, malheureusement, à ce jour, pas un enseignant n'a été encore formé par celui ci. Aussi, faut-il donc suivre de très près l'évolution de la situation et intervenir auprès des plus hautes instances de l'Etat, du gouvernement et de l'opinion publique pour que la situation ne se dégrade davantage. L'intervention gouvernementale est donc devenue nécessaire.

1) Une formation de maîtres est prévue à Ben Aknoune, mais elle n'est pas encore opérationnelle.

2) Plan d'action du MEN 1996.



La loi sur tamazight : de nouvelles obligations.

Il y a lieu de rappeler qu'à plusieurs reprises, des recommandations ont été formulées pour sortir du bricolage dont fait l'objet Tamazight. Les solutions proposées offrent l'avantage de protéger l'enseignement de tamazight. Car lorsqu'une loi existe, il est normal qu'elle s'accompagne de mécanismes de contrôle pour veiller à son application. Les constatations suivantes permettent de croire que la situation de tamazight pourrait se dégrader rapidement dans bien des wilayas alors que son enseignement, jusqu'ici concentré en Kabylie, devrait se généraliser à toutes les régions.

Dans ces conditions, on comprend bien qu'il est essentiel à l'heure actuelle de donner le signal très clair d'une volonté ferme de faire appliquer la loi, et que, de ce point de vue, la création d'un office de protection de promotion et de développement de la langue et culture amazighes est utile, sinon nécessaire. En tout état de cause, la communauté scientifique estime qu'il est indispensable de créer cet organe de protection de l'amazighité et se prononce également en faveur de la mise en place au plus tôt d'une structure à caractère strictement scientifique.

Nécessité d'un plan d'action gouvernemental

Pour relever les défis énumérés, il est indispensable que l'Etat intervienne pour agir en tant que régulateur, et faire en sorte que l'évolution de l'amazighité se fasse dans le sens des intérêts de tout le pays. Le gouvernement devra aussi se servir de son autorité pour assurer le respect et l'application des textes par les différents départements ministériels concernés. Il devra ensuite jouer un rôle de soutien pour que les obstacles rencontrés soient surmontés. L'Etat devra également bien renseigner l'administration publique et l'opinion algérienne sur les enjeux liés à l'amazighité. Enfin le gouvernement devra agir comme modèle exemplaire pour démontrer à l'ensemble de la société l'intérêt qui s'attache au bon déroulement de la réhabilitation de l'amazighité.

En guise de conclusion on dira que le paysage

général de l'enseignement de tamazight est menacé. Telle était déjà la principale constatation qui ressortait de l'étude sur l'évaluation de l'expérimentation de l'introduction de tamazight dans le système éducatif conduite par le MEN depuis 1995.

Les conclusions qui se dégagent de l'étude visée en tête sont :

- De 1995 à 2004, suivant les statistiques établies, il y a une nette progression de l'effectif des apprenants. Le nombre a doublé et ceci en dépit des embûches rencontrées. C'est dire combien l'engouement est important.
- En 1995 et 1996, tamazight est introduite dans certains établissements des 16 wilayas du pays. En 2004, seules 10 wilayas dispensent encore cet enseignement avec cependant une forte concentration dans les seules wilayas de Kabylie.
- Si l'on envisage l'ensemble des wilayas, la demande sociale pour cet enseignement existe et est très importante. Néanmoins, les mesures administratives défavorables et l'absence totale et injustifiée d'un plan de formation d'enseignants brident l'évolution de cet enseignement. Ces éléments, ne composent-ils pas une stratégie d'échec programmé ?
- Depuis le début de l'opération, l'enseignement ne varie pas d'une année à l'autre : quand on analyse l'organisation de cet enseignement à travers les différents cycles, on constate un état décousu, inégal et discontinu. Généralement, il n'y a pas de suivi d'un niveau à l'autre. C'est pourquoi, cet enseignement, pour être sérieux, doit être d'abord consolidé dans les établissements qui l'assurent. Tous les efforts sont à orienter dans ce sens maintenant que la contrainte des postes budgétaires est levée, et que la disponibilité des licenciés de tamazight existe au moins pour pallier à l'urgence.
- Inexistence de moyens pédagogiques.
- L'objectif de l'enseignement, au lieu d'être éducatif, est transformé en action d'aménagement du code linguistique. Cette action n'est pas du ressort de l'éducation nationale. Elle nécessite l'intervention de scientifiques spécialistes.

Situer tamazight dans les perspectives d'avenir

Les prévisions d'une augmentation rapide et progressive de la proportion des apprenants (et de leurs familles) qui souhaitent accéder à cet enseignement sont une donnée réelle que font apparaître les différents sondages effectués par-ci par-là par des étudiants et universitaires.

Les résultats de ces sondages confirment la tendance observée par les statistiques. En effet, à la lumière de ces résultats, on peut raisonnablement penser que sur une très brève période, on assistera à une forte progression du nombre d'apprenants désirant étudier (dans) leur langue, pour peu que les différentes contraintes administratives soient levées.

Cette variable est pertinente pour rendre compte de la motivation et de l'intérêt manifestés pour sauvegarder cette langue maternelle et la transmettre d'une génération à l'autre.

En dehors de la Kabylie, le phénomène de la diminution de la proportion des apprenants de la langue amazighe est dû essentiellement à des facteurs extra-pédagogiques : la coercition administrative, le caractère optionnel de cet enseignement, l'absence de formation des formateurs, etc. Le gouvernement peut et doit agir sur ces principaux facteurs à l'œuvre par une politique et des instructions fermes pour arriver à des effets et résultats significatifs.

Une telle politique pourrait produire des effets cumulatifs certains à la condition que les efforts entrepris soient articulés avec ceux qui devront être déployés dans le domaine scientifique.

Tamazight dans le paysage algérien est plus que nécessaire.

A la suite du bilan général sur l'introduction de tamazight dans le système éducatif, il est déplorable que certains responsables et institutions semblent remettre indûment en cause la légitimité du principe de la réhabilitation de l'amazighité.

Même si on peut noter quelque changement

dans la politique linguistique en Algérie, il n'en demeure pas moins que la situation de l'enseignement de tamazight n'est pas susceptible de variations significatives dans les toutes prochaines années. Il ne faut pas oublier que les conditions préalables nécessaires n'existent pas encore.

Les formateurs et les moyens pédagogiques ne sont pas prêts, et l'émergence des contextes de l'aménagement linguistique n'est pas totalement établie.

En conséquence, on considère comme très important l'existence d'instances de défense de l'amazighité et notamment de l'aménagement linguistique parce que c'est là une règle essentielle à l'identité et à la mise en place des éléments scientifiques pour une politique nationale de l'amazighité.

Il faut rappeler que cette règle bénéficie d'un large consensus, dans les différents milieux, ainsi qu'il a pu être vérifié auprès d'un grand nombre de personnalités et d'associations culturelles lors de rencontres et colloques scientifiques organisés ces derniers temps.

La constitutionnalisation de tamazight n'est qu'une étape

L'évolution de la situation actuelle de tamazight dans le système éducatif est inquiétante. On peut estimer que les événements qui se produisent encore en Kabylie démontrent clairement que les fragiles acquis de plusieurs années sont menacés et que la place de tamazight pourrait rapidement se dégrader.

Le gouvernement ne doit pas croire que la question porte uniquement sur le système éducatif. L'arbre ne doit pas nous cacher la forêt. La langue dans le système éducatif revêt une très grande importance parce qu'elle est la pièce maîtresse. Mais l'éducation demeure seulement un des éléments de la politique linguistique de l'Algérie.

Il reste donc beaucoup à faire sur le plan de la langue du travail, de l'administration, de la qualité de tamazight à enseigner dans les écoles, de la



langue de l'affichage, de la protection des droits linguistiques des locuteurs de cette langue, de la protection du consommateur (la place et la qualité de tamazight dans l'étiquetage et les modes d'emploi), et de la langue des nouvelles technologies. C'est sur toutes ces questions de politique linguistique que l'on devra faire des recommandations au gouvernement et aux commissions parlementaires.

Pour l'instant, on recommande urgentement le maintien et/ou le rétablissement de l'enseignement de tamazight dans les 16 wilayas initialement désignées et la consolidation de cet enseignement partout où il est assuré.

Engager la nouvelle phase de la politique linguistique

Il est évident que l'Algérie est à l'aube d'une nouvelle phase de son aménagement linguistique. Cette nouvelle phase devra être caractérisée par une approche:

- Sociale mettant l'accent sur la responsabilité.
- Inclusive montrant bien que tamazight est l'affaire de tous les Algériens, indépendamment de leur origine ou de leur langue maternelle.
- Qui prenne appui sur le rôle moteur et catalyseur de l'enseignement et de l'éducation.
- Qui accorde plus d'importance à la notion de protection des droits linguistiques.
- Qui tienne compte des nouvelles fonctions dévolues à la langue dans la société de l'information.
- Qui mette l'accent à la fois sur l'usage, mais aussi sur la qualité de la langue.
- Qui fasse appel à tous les secteurs de la société pour contribuer à la promotion de tamazight.

Ce qui est à retenir du bilan

A partir du bilan de la situation linguistique, dressé l'été 2002, on retient les enseignements

suivants:

-Il est légitime d'avoir aujourd'hui un plan d'aménagement linguistique.

-Il faut affirmer les droits linguistiques fondamentaux des locuteurs amazighophones.

-la constitutionnalisation de tamazight comme langue nationale nous amène à envisager le renforcement de l'article 3 bis par la mise en place de mesures d'application. Ces mesures viendront enrichir le dispositif actuel et constituer un ancrage juridique qui régirait l'organisation et l'exercice de l'enseignement de tamazight avec toutes ses spécificités avant d'entamer le réaménagement qui s'impose des textes législatifs et réglementaires dans un esprit d'harmonisation et de cohérence.

-Il faut une approche nouvelle qui tienne compte des progrès réalisés et des nouvelles tendances (mondialisation, ouverture des marchés) qui viennent modifier les conditions de la concurrence des langues en Algérie.

Pour conclure.

Il faut donc inaugurer une nouvelle phase de l'aménagement linguistique en Algérie, dont l'essentiel sera la concrétisation du statut de tamazight comme langue co-officielle. Par conséquent, il faut adopter une approche inclusive montrant bien que tamazight est l'affaire de tous les Algériens. Par ailleurs, la promotion de tamazight doit prendre appui sur le rôle moteur et catalyseur de l'enseignement, de l'éducation et de son usage dans l'administration. Enfin, dans une optique d'approche sociale et de responsabilité, le moteur des progrès futurs de l'amazighité reposera sur l'affirmation constante de la volonté gouvernementale de concrétiser l'objectif politique de vouloir vivre aussi en tamazight. Dans cette nouvelle phase, il faudra insister sur le fait que la maîtrise de la langue est nécessaire pour exercer pleinement un rôle de citoyen et que son usage est indispensable pour assurer la cohésion sociale, l'unité nationale, et le bon fonctionnement de la société.

* Cet article a été rédigé en 2002 et revu en 2004.

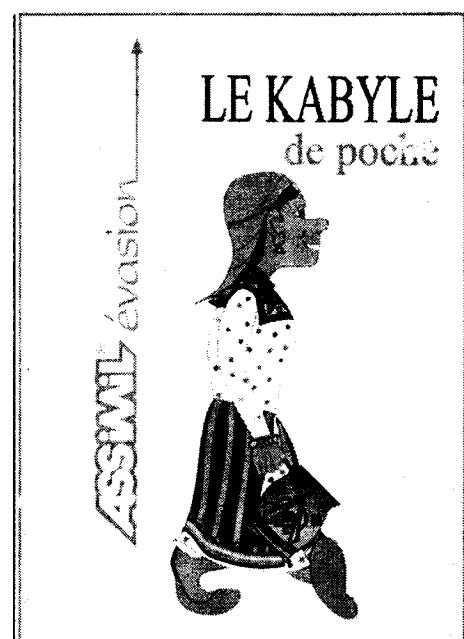


Lecture de l'ouvrage Le Kabyle de poche

De F. Amazit-Hamidchi et M. Lounaci.
Collection Evasion Assimil. France 2003

Mme C.Bilek Benlamara, Sous-Directrice HCA

Les guides « langues de poche » Assimil, s'intéressent à toutes les langues dans leurs différents niveaux: familier, standard, soutenu et recherché. Le souci de vulgarisation se traduit par l'intérêt, en effet, porté aux divers dialectes (dans le monde): arabe algérien, arabe marocain, arabe tunisien, le créole des îles, le chtimi (parler du nord de la France), les parlars de rues (argot) etc... L'intérêt est aussi porté à des langues adaptées selon les spécificités des populations étrangères à celles-ci; exemple : le Français pour polonais, pour russophones, et même à un jargon spécifique à une discipline ou à un art: Italien pour fans d'opéra.



lexique français Kabyle, kabyle-Français terminent l'ouvrage. Signalons enfin que la couverture est constituée de deux dépliants.

Avant d'aborder l'introduction, le lecteur est invité à s'imprégner de la langue par la découverte du mode des salutations, de la prononciation et de la transcription et enfin des noms en kabyle. La transcription adoptée par les auteurs est celle de M. Mammeri avec application des recommandations de l'INALCO.

«Le kabyle de poche» est composé de deux grandes parties: la grammaire et la conversation, précédées d'un avant propos. Une bibliographie, un double

Le procédé est ainsi donc présenté:

D'abord on présente la transcription du mot kabyle (ou d'une expression: Exemple: Ggiy-ak lehna!).

Ensuite, la transcription en API: djir-ak lehna. Pour une meilleure compréhension de la structure de la langue, les auteurs accompagnent cette transcription d'une traduction littérale (mot à mot): Je laisse-à-toi. Paix ! avant de donner la traduction du sens: «au revoir»

Ce que l'on note dans cette rubrique c'est l'absence d'un néologisme pourtant très intégré dans le quotidien des kabyles et même de quelques arabophones: Azul pour dire bonjour ou bonsoir, ou encore tanemirt pour dire merci.

Pronunciation et transcription:

Tel que cité plus haut, les auteurs ont adopté la transcription à base des caractères latins, telle que développée par Mr Mammeri, avec les recommandations de l'INALCO.

Un petit tableau donc, présente ce que les auteurs ont



appelé un récapitulatif des sons inhabituels. Ces sons "inhabituels" ou bizarres (cités ainsi en p. 13), sont ceux qui n'existent pas dans la langue française. Pour le reste, les auteurs font appel aux sons qu'on rencontre dans d'autres langues, telles que l'Allemand, l'Anglais, l'Espagnol et l'Arabe. Ils recourent aussi à l'explication par comparaison, par analogie, et / ou font appel au fonctionnement de l'appareil phonatoire de l'homme et ses capacités articulatoires.

■ Les nombres :

Excepté yiwen, sin (un, deux), les nombres jusqu'à 100, les centaines, et les milliers sont ceux empruntés à l'arabe et utilisés quotidiennement. Il est tout de même utile de noter que, Zéro, qui est prononcé et transcrit Ziṛo en kabyle, est aujourd'hui (surtout dans les médias) remplacé par "ilem, ou bien ulac".

Après une petite présentation des guides "langue de poche" assimil avec une note d'humour, puisque le procédé s'inspire de la « recette de cuisine » (page qui porte le chiffre Romain V), on retrouve un sommaire intéressant à donner tel quel.

En effet, le parcours du sommaire donne déjà un aperçu sur la variété des thèmes abordés, d'hier et d'aujourd'hui, du passé et du présent et par conséquent sur ce pont jeté entre la tradition et la modernité. On a le sentiment que les auteurs ont cherché à présenter et faire connaître toutes les situations dans lesquelles « l'étranger » peut se retrouver en kabylie ou

face à un kabyle.

Ce format de poche est intéressant par les dépliants qui l'accompagnent au début (salutations, prononciation et transcription, nombres) et à la fin (Rien compris ? Persévérez ! Mots et tournures indispensables, poser des questions). On peut en effet dès le départ être attiré par ces dépliants et plonger dans l'univers kabyle bien avant de passer au corps du texte. Il se distingue aussi par la simplicité de l'écriture à travers des explications qui peuvent être à la portée de tout un chacun.

La méthodologie de travail, le donne à lire dans une progression logique : un peu d'histoire, quelques notions sur la transcription et la prononciation, vient ensuite la partie grammaire pour comprendre les mécanismes de la langue et sa structure avec des explications très simplifiées se passant de tout néologisme. Suit, la mise en situation dans la rubrique consacrée à la communication conversation et une préposition d'un double lexique kabyle-français, français kabyle. Dans cette rubrique conversation, le vocabulaire n'obéit pas à une progression précise. Le contenu est en effet très varié.

■ Avantpropos

On rentre dans l'univers de la Kabylie par la porte de l'histoire. Un bref aperçu sur les berbères, sur les langues, la genèse du mot "kabyle" et la Kabylie dans l'histoire. On va de l'antiquité, passant par la période médiévale, à la période

contemporaine (avec les turcs et les Français), et enfin à l'après indépendance. On note d'ailleurs, le souci de bien expliquer le contenu du livre : en plus du sommaire, on présente celui-ci à la façon d'une "recette de cuisine" (p. chiffre Romain V) puis en "mode d'emploi".

■ Grammaire :

Les auteurs précisent que cette partie "résume le fonctionnement de la langue telle quelle est parlée dans la plupart des régions de kabylie" (p. 6).

En effet, ce n'est pas un cours en Tamazigh. D'ailleurs, cette partie est considérée comme un appui au chapitre conversation, ce n'est pas un cours de grammaire tel que présenté dans Tajerrumt de Moulood Mammeri, ou dans les cours dispensés en classe d'enseignement. L'explication est donnée en français, et par rapport à la langue française avec des exemples en Kabyle.

Pour aborder le chapitre grammaire, les deux auteurs ont présenté les voyelles que possèdent le Kabyle, ensuite les consonnes (dont les sons existent en français). Le reste des consonnes est compartimenté en 4 (les mots spécialisés de la linguistique sont évités). En lieu et place des spirantes, des chuintants, des affriquées, des emphatiques, on retrouve les consonnes "chevelues" (t, d, g, k), "hérisées" (č, ġ, ḥ), empâtées (z, d, t, d, r, s) et "bizarres" (h, h, x, ε, γ). (voir p. 10 à 14).

Les auteurs définissent les sons "bizarres" comme "sons

qu'une oreille étrangère n'est pas habituée à entendre" (p. 13). Il faut comprendre plutôt, sons qu'un locuteur français ne prononce pas, quoique, le son "kh" en français transcrit pour le kabyle "x" est prononcé quand le r est précédé d'une autre consonne et suivi d'une voyelle, exemple : travail, trouble, trivial, etc. (du moins pour les franciliens en île de France).

Pour les autres, l'explication est pourtant donnée en ayant recours au « h » de l'anglais, au « x » de l'espagnol, au « ح » de l'arabe en plus du recours au système phonatoire.

La présentation des nombres, du temps, des poids et mesures est appréciable.

■ La conversation :

Ce chapitre est très varié, il met en avant des situations simples. A chaque situation correspond un ensemble de mots, d'expressions qui lui sont inhérents ; un dialogue adéquat les contextualisant.

Quelques situations telles que faire connaissance, saluer et répondre aux salutations, aller au marché, quelques locutions utiles, le corps et l'hygiène, la maladie etc..., sont présentées.

D'autres situations nous mettent dans l'univers de la Kabylie rattachée à la tradition, le village kabyle, la famille, la religion, les fêtes, la tenue vestimentaire (au village), ou encore la nature. D'autres, disons contemporaines, les moyens de transport, le téléphone au village, la plage, la monnaie...etc.

En somme, il s'agit de situations quotidiennes, domestiques, utilitaires.

On note des conseils pratiques sur les questions de civilité: Respect dû aux personnes âgées, la manière de les aborder, la façon de se vêtir au village. D'autres pour les déplacements en Kabylie, les "fourgons" font effectivement office de transport, ou pour le meilleur horaire pour téléphoner d'un taxiphone, comment aller à la plage, etc.

Les auteurs présentent même des conseils qu'on qualifiera d'insolents ou tabous qu'on ne retrouve pas à notre connaissance dans les guides : La manière de désaluer (p. 90, 91), les insultes (162, 163) la référence à la boisson en famille (vin) dans les pays musulmans etc.

■ Quelques remarques:

- Un peu plus qu'un guide usuel qui va droit au but, qui passe directement du titre annonçant la situation aux questions-réponses, cet ouvrage présente des explications, des définitions, des conseils utiles, et même des spécificités soulignées en rapport avec le thème abordé, ...

- Pour la pagination, les auteurs ne se sont pas contentés de mettre des chiffres. Ceux-là sont également écrits en lettres. Le lecteur à l'aide de sa mémoire visuelle, identifie l'écrit et l'intérieurise. En tout cas on ne retrouve pas cette formulation dans d'autres guides ou ouvrages à vocation touristique.

- Les néologismes sont évacués de ce guide. Il est vrai aussi que ce guide est intitulé "kabyle de poche" et non "tamazight de poche". Néanmoins azzul et tanemirt, ulac ou ilem (pour zéro) par exemple sont rentrés dans le langage quotidien des jeunes particulièrement, et des médias.

- On retrouve à la fin de l'ouvrage, dans le dépliant, la situation de non-compréhension de la langue. Celle-ci aurait pu être placée dans le chapitre consacré à la communication (conversation). Serait-ce une façon d'amener le lecteur à faire une sorte d'auto évaluation, et le pousser à persévérer ?

- Les auteurs précisent que cet ouvrage ne prétend pas remplacer un cours de langue, mais sert à faciliter la communication. Néanmoins ils ont fait un effort d'explication dans ce guide : en plus du recours au français, dans la présentation de la rubrique prononciation, il ont eu recours à d'autres langues, l'allemand, l'anglais, l'espagnol. On sait que l'algérien moyen est assez ouvert sur le monde (non par l'école) mais par les effets de la parabole, l'Internet et le... trabendo.

- Les emprunts à l'arabe et au français (tels qu'utilisés par les locuteurs kabyles) sont très présents : ssaa, aburanġi, akumiṛsi, ddimari, ifurguten, ḥṛūda, lifra, etc... probablement parce que l'éventuel touriste dans les villages kabyles, aura à faire à des personnes qui n'ont pas étudié tamazight à l'école, en tout cas pas tous.



- Les auteurs ont aussi apporté une note de ludisme, par les illustrations présentes (caricatures).

- Dans la partie histoire, on ne comprend pas l'omission de Massinissa et de Jugurtha. Si les auteurs avaient choisi de ne citer que les figures historiques de la Kabylie et pas d'une autre région pourquoi alors citer Koceila et Kahina ? (voir. P.4).

- Les auteurs ont emprunté à la méthode de rédaction universitaire, la présentation d'une bibliographie. Celle-ci est d'ailleurs ciblée, avec un effort de classement par thèmes ou centres d'intérêt : civilisation, ouvrages en kabyle, ouvrages en français dont l'action se passe en kabylie, dictionnaires, ouvrages de grammaire, etc.

- La présentation d'un double lexique amazigh-français, français-amazigh constitue un plus pour ce guide.

Conclusion :

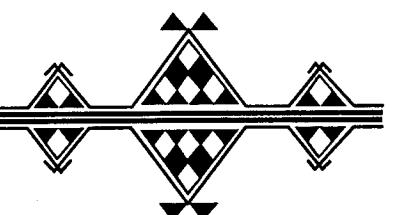
Le Kabyle de poche s'adresse à tous ceux qui s'intéressent à la Kabylie, à sa population, et à sa langue.

Il s'adresse aux étrangers, aux non berbérophones et aussi aux berbérophones eux-mêmes. En effet, le locuteur kabyle (le berbère en général est longtemps resté dans la langue orale, le passage à l'écrit s'étant fait vers la fin du XIXème siècle), n'est pas "alphabétisé" dans sa langue maternelle, absente du système éducatif algérien. De ce fait il pratique sa langue sans vraiment connaître son fonctionnement, ni sa structure. Il est à rappeler aussi et malheureusement, qu'il y a des kabyles (la diaspora) en dehors de la Kabylie qui pratiquent très peu cette langue, à la limite, la comprennent sans pouvoir eux même la parler, et ignorent presque tout de l'aspect culturel, historique, social etc... de la kabylie. En tous cas, en

attendant les touristes étrangers en Kabylie, les touristes algériens (Kabylophones de la diaspora, et arabophones ont beaucoup à découvrir !

Pour finir, cet ouvrage est un cocktail d'informations utiles, d'accès aisés. Un outil qui allie les données culturelles traditionnelles (langue, organisation sociale, éléments de l'artisanat, gastronomie, faune et flore et les données socio-économiques d'aujourd'hui : transport par les fourgons, K.M.S, cafés, plage, ce qui peut réamorcer un dialogue fécond entre les générations et lever le voile sur l'incompréhension des uns et des autres.

Le livre de poche est une bonne initiative de vulgarisation du Kabyle en dehors des circuits scolaires et universitaires. C'est un plus dans le marché du livre amazigh.



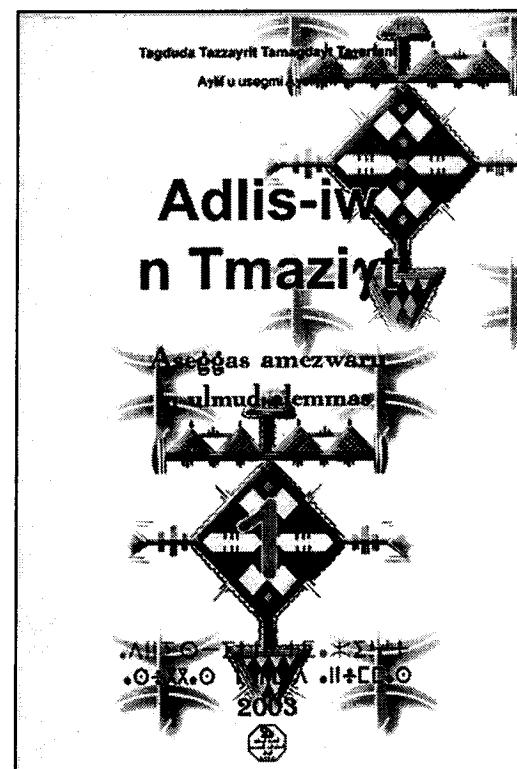
LE MANUEL ADLIS IW N TMAZIGHT

1^{ERE} ANNEE MOYENNE

B. AZIRI, Sous Directeur au HCA.

Le manuel de première année d'étude de la langue amazighe, destiné aux élèves de 1^e Année Moyenne, contient le programme proposé par le Ministère de l'Education Nationale.

Il comprend trois parties, rédigées chacune avec des caractères différents : la première en caractères latins, la deuxième en caractères tifinaghs et la troisième en caractères arabes.



I. Partie en caractères latins

Cette partie présente quelques aspects positifs sur le plan de l'organisation de l'UD : celle-ci comprend huit phrases touchant tous les niveaux d'analyse de la langue : observation d'une image suivie de l'expression orale, lecture d'un texte modèle ; étude du vocabulaire, de la grammaire, de la conjugaison et de l'orthographe (suivant un corpus d'exemples, des questions analytiques, des exercices d'application et un résumé) ; lecture de

textes en rapport avec le modèle d'expression étudié et enfin des exercice d'entraînement à la rédaction de textes de même structure.

Le choix des textes d'auteurs est pertinent : textes de Mohand Ouyahia, de Mouloud Feraoun, de Belaid At Aali ; poèmes d'Idir, de Slimane Azem ...etc ; par exemple « Afrux Ifirelles » de Slimane Azem convient à l'exploitation pédagogique, de par sa littérarité et l'expression du point de langue étudié, l'impératif.

Les deux dernières phases de l'UD, la lecture de textes et les exercices de rédaction offrent à l'élève des possibilités d'exercer et de consolider les compétences acquises par un réinvestissement actif des connaissances glanées à travers les phrases précédentes de l'UD.

Cependant, une approche de fond dévoile un certain nombres d'anomalies et d'incorrections qui auraient pu être évitées si l'on avait associé les compétences du domaine amazigh à la conception et à l'élaboration de ce manuel, particulièrement les enseignants des Départements de Langue et Culture Amazighes de Tizi-Ouzou et de Bejaia.

A- CRITIQUE DU MANUEL PAR MOHAND AKLI HADDADOU

Mohand Akli Haddadou, Docteur d'Etat en linguistique amazighe, enseignant à l'ILCA de Tizi-Ouzou, a fait une lecture critique du manuel et à souligné les points négatifs suivants :



- La présentation des UD n'obéit à aucune progression, ni thématique ni notionnelle, ni discursive (modèle d'expression).

- De par les objectifs visés, à savoir l'acquisition de savoir utilitaires, on conçoit l'enseignement de tamazight à l'instar de celui d'une langue étrangère et non pas d'une langue maternelle où l'on consolide plus les structures linguistiques pour accroître les compétences de l'élève à acquérir les connaissances générales.

- L'on écrit suivant les recommandations de l'INALCO, ce qui ne permet pas la transcription de quelques phonèmes kabyles, tels « *tt* afrique », par exemple, et les « assimilées » (on transcrit « *mmis n yigellil* » au lieu de « *mmis n ugellil* »).

- Le nombre important de néologismes non glosés rend les énoncés incompréhensibles. Les néologismes sont sollicités aussi bien pour exprimer de nouvelles notions que pour remplacer les emprunts bien intégrés.

- Les textes sont pour la plupart « fabriqués » pour des besoins pédagogiques, en dépit de l'existence d'un stock important de textes authentiques, habituellement exploitables pour l'apprentissage de la langue maternelle. En plus, ces textes ne sont pas présentées de façon graduelle, du plus facile au plus difficile (en page 15, on propose un conte au vocabulaire riche et compliqué et plus loin, en page 22, on propose un petit dialogue).

- Les exercices sont d'un niveau hétérogène ; la compréhension des consignes est plus difficile que la résolution de l'exercice.

B - L'EXCES DE NEOLOGISMES EMPECHE LA COMPREHENSION

Les néologismes apparaissent en grand nombre au niveau de l'introduction, de textes fabriqués, des exercices et des résumés ; ces nouveaux mots demeurent, à notre sens, le plus grand écueil qui se dresse devant les objectifs visés en empêchant l'élève d'accéder aux connaissances linguistiques, littéraires et culturelles proprement dites. Certes, l'élèves doit consentir l'effort de mémoriser les

nouveaux termes nécessaires à l'expression des notions grammaticales, lexicales ou relatives à tout autre domaine mais il est antipédagogique de le surcharger par des néologismes que l'on substitue à des mots connus et appropriés, qu'ils soient de souche berbères ou des emprunts bien intégrés. Par exemple, dans l'introduction, on substitue le mot *ngum* à son pendant usuel *uqbel* pour exprimer le sens courant de « avant » : *ngum adnekcem deg wahil* « avant d'entrer dans le programme ».

Au niveau des résumés :

Les néologismes s'imposent pour nommer les notions nouvelles en berbères, cependant, comme c'est les mêmes termes qui reviennent souvent, l'élève peut les mémoriser aisément, à condition que l'on s'en tient au minimum indispensable, ceci afin d'éviter des énoncés totalement coupés du kabyle usuel. Examinons, à titre d'exemples, ces trois passages tirés des résumés :

Annar n umawal d anagraw n wawalen (amyag, isem, arbib, amernu) itezzin yef yiwt n tekti. (...) Asemres n wennar n umawal di tenfalit tirawt itekkes yir allus d wawalen war inumak urzinen.
P. 45

Amqim udmawan awsil n wemyag yur-s tawuri deg tefyirt : Yezmer ad yili d asemmad usrid n wemyag. p.66

Talua n wemyag yessefken i usenfali n wayen ara yedrun yer yimal d urmir s tzelya « ad ». p.67

On a l'impression de lire une langue inconnue.

Néologisme ou mot fautif?

Akeggud : en page 32, on lit : *tayuri d akeggud ur nett faka...* « la lecture est un trésor inépuisable » ; le mot *akeggud* est-il une forme fautive du mot d'usage *agerrij* « trésor » ou un mot nouveau exprimant le même sens ?

akked, akked d : en page 3 : *d adlis i immugen i yinelmadén (...) akked d yiselmaden-nsen* « c'est un livre qui est fait aux élèves et à leurs enseignants » ; *d asalel i temsirin n umawal, n tjerrumt akked*



tseftit ... « c'est un support au leçons de vocabulaire, de grammaire et de conjugaison » traditionnellement on écrit *akkw d* : le mot *akk* (ou *akkw* et la particule *d* sont séparés par un blanc.

Le phénomène de figement de deux mots en un seul est connu en langue amazighe et dans les autres langues mais c'est un phénomène naturel qui se réalise sur une certaine période et, à la limite, par une décision d'une instance scientifique reconnue. Mais il n'est permis, en aucun cas, à des usagers de procéder à ce figement.

Fabrication de composés tronqués :

En page 6, figure le néologisme *asemkag* suivi de l'explication (*s+amek+eg*), « *d awal i d-yeskanen amek iga wudem n kra* », ce qui signifie : « c'est un mot qui montre en quoi consiste une chose donnée ».

Que l'on ait fabriqué *tagetnamka*, probablement de *tugett* « pluralité, beaucoup » + *anamek* « sens ») qui désignerait la notion de « polysémie »

indispensable à dénommer dans un cours de vocabulaire, passe encore mais fabriquer de toutes pièces le terme *asemkag* pour désigner un sens général qu'une simple paraphrase peut exprimer aisément est, à notre sens, une complication gratuite de la tâche de transmission du savoir que l'enseignement est en devoir de simplifier.

Terminologie :

Beaucoup de termes sont la création des auteurs du manuel, il nécessitent à être réexaminés par des linguistes et autres spécialistes de différents domaines : par exemple on utilise *annar n wawalen* pour exprimer la notion de « champ lexical » et *tawacult n wawalen* pour « famille de mots ».

D'abord, le formant *annar* est surutilisé au sens de « domaine », il entre dans la formation de plusieurs mots composés appartenant à divers domaines de la connaissance : *annar n ddabx udar* « stade de foot bal » ; *annar n tsertit* « domaine de la politique » ; etc... S'il est inévitable de calquer le français, pourquoi ne pas utiliser le mot *iger* « champ » ? On aura ainsi : *iger amawal* (ou *iger n wawalen*) pour l'équivalent de « champ lexical ».

Le mot *tawacult* en kabyle dénote les personnes vivant sous un même toit et non pas l'équivalent de la notion de famille telle quelle est signifiée en langue français et que l'on calque ici.

Les langues découpent différemment le continuum de la réalité pour le représenter en concepts et signifiés linguistiques ; le kabyle ne peut obéir aux mêmes lois que le français, l'arabe ou une autre langue.

Calque syntaxique :

En page 66 : on pose une question : *I wanta umi uriy ?* littéralement (a qui j'ai écrit) alors qu'en kabyle usuel on dit tout simplement *anta umi uriy ?* littéralement « laquelle à qui j'ai écrit ».

Les linguistes considèrent que les règles syntaxiques et phonologiques constituent la « colonne vertébrale » d'une langue, c'est pourquoi il est impératif de ne pas les altérer sous la pression d'une autre langue dominante.

Confusion de sens :

On donne comme exemple de synonymes, en page 55 : *tahdayt* : *tilemzit*, ce qui est incorrect car, le mot *tahdayt* a pour synonyme *taqcict* (ou *tarrant*, pl. *tarrac* dans la région des Isser), alors que *tilemzit* signifie une « jeune fille », plus *zgée* que *taqcict*.

C - LES INCONVENIENTS DES TEXTES « FABRIQUÉS »

Voici un passage du texte « *imensi n yebeaac* » en page 80 : *Xas tagrest d tallit ideg ttudrusen yimenda, ttagan medden imensi i yibeeac s yibawen yezzan d teyrifin akked yidernan i gezzmen d tubbiyin*.

On remarque que des néologismes non indispensables sont utilisés à la place des mots d'usage :

- * *tagrest* au lieu de *Ccetwa*
- * *ttudrusen* au lieu de *ettcuuhun*
- * *idernan* au lieu *lesfeng*



Tamacahut n tira Tfinay, p45

Zik yella yiwen wergaz yur-s tigzi (tamussni) meqqret ; sawalen-as Amamellen « . Amamellen yesea tameddakelt tecbeḥ nezzeḥ; iḥemmel-itt atas. I wakken ad yemlil yid-s, ixemm̄ ad as-yaru tabraṭ. Amek? Yal tikkelt, mi ara d-yessufey imesli (ṣṣut) ad as-yerr azamul (rremz) s tira. Akka i d-tennulfa tira n Tfinay.

Ce texte contient des informations fausses: les caractères tifinags n'ont pas été inventés de cette façon. Ce qui est inadmissible d'autant plus que des textes authentiques, sont disponibles.

D - EXERCICES SANS EXEMPLE DE RÉPONSE

Il aurait été plus facile à l'élève de résoudre les exercices s'il y avait un exemple de réponse qui aurait pallié la difficulté de comprendre les énoncés émaillés de néologismes. Certains élèves préparent le travail à l'avance, un exemple à suivre leur faciliterait la tache

II. Partie en caractères tifinaghs

Le cahier en caractères tifinaghs, réalisé par deux enseignants targuis, ne peut constituer un manuel en soi, il répond au vœu de la population de la wilaya de Tamanrasset. En général, ces caractères amazighs originels assument une fonction symbolique chez tous les berbérophones.

III. Partie en caractères arabes

Pour toutes adaptations des caractères arabes à la langue amazighe, on a procédé à :

- * la présentation des 3 types de caractères (amazighs, latins, arabes) sous forme d'un tableau comparatif

- * la prononciation des caractères arabes adaptée à tamazight et proposition de nouveaux caractères symbolisant les phonèmes berbères non représentés en alphabet arabe.

Nous signalons quelques erreurs à ces deux niveaux : ج = ئ ; دج = ؤ ؛ ئج = ة ؛ ئج = ظ ؛ ئج = ظ

au lieu de (g) q ق = ق ق = ش ش = (tch)

En fait, on a restitué les voyelles, représentées par les signes d'allongement des consonnes, mais c'est difficile pour un élève qui a déjà appris l'arabe de se départir de l'habitude d'allonger la prononciation des consonnes suivies de (ا) ou (ى) dont la fonction, en langue arabe, est d'allonger le phonème

لأن في الأمزغية (...) في كل الحالات أصبحت الفتحة والضمة ف الكسرة في الكتابة العربية تتوب عنها حروف

المد أصبحت السكون في الأمزغية يتمثل في كون الحروف الساكنة هي كل الحروف التي لا (...) تستغني عن هذا المد، تتلوها حروف المد :

- بدون فتحة (ا) المفتوحة
- مهما كانت مكان الحرف بدون ضمة (و) المضمومة
- بدون كسرة (ى) المكسورة
- تمثل الصوت الصامت (هـ) همزة الوصل في العربية

On souligne que le symbole alif assume la fonction de voyelle au milieu du mot et celle de l'allongement de la prononciation du phonème qui le précède à la fin du mot فتحة في وسط الكلمة مد في آخرها ثالثاً "clé", ثالثاً "fontaine".

Difficile à fixer dans l'esprit de l'apprenant habitué à une utilisation précise de ce caractère dans la langue originelle ! (Cf. l'introduction en arabe, p. 3)

Il aurait été mieux de garder les voyelles habituelles /a/, /i/, /u/ فتحة /ا/, ضمة /ي/, كسرة /ع/

La représentation du /e/ muet par hemzat el wesl /هـ/ pose le problème de la non cursivité de ce caractère, très fréquent au milieu des mots.

Il aurait été plus commode de séparer les trois parties. Même si l'élève doit apprendre les trois alphabets ce n'est pas en première année qu'il faille le faire. En plus, les caractères latins sont préférés en Kabylie, les tifinaghs à Tamanrasset ; à Ghardaia et aux Aurès, la majorité souhaite écrire en caractères arabes.



Tamaziyt

Le passage de l'oralité à l'écrit dans les médias audio-visuels

M.BERRACHED, Journaliste à la chaîne II

Le passage de l'oralité à l'écrit de la langue Amazighe, dans ses différentes variantes est vécu dans une indifférence quasi totale à travers les médias audio-visuels en Algérie.

Limité d'abord au seul kabyle, l'usage de Tamazight à la radio et ensuite à la télévision s'est élargit depuis une dizaine d'années aux autres dialectes (Chaoui-Mozabite-Chenoui-Targui). La chaîne II de la radio algérienne consacre à présent quotidiennement une heure de programmes dans chacun de ces dialectes. Un journal télévisé d'environ quinze minutes est diffusé chaque jour et à tour de rôle dans les variétés kabyle, chaoui et mozabite sur l'ENTV qui consacre également une heure de programmes à une émission culturelle hebdomadaire diffusée les vendredis et présentée en kabyle avec la participation des autres dialectes.

Ces acquis ne sont malheureusement pas accompagnés d'une stratégie à même de faciliter l'écriture de cette langue et son usage efficace avec l'introduction rationnelle de néologismes.

Formés dans d'autres langues (Arabe, Français, Anglais), les journalistes, producteurs et animateurs dont l'outil de travail est la langue Amazigh, ne comptent que sur leurs seuls efforts et bonne volonté. Chacun transcrit à sa manière cette langue, avec des caractères qu'il a lui-même adapté de l'Arabe ou du Latin.

Livrés à eux-mêmes, les journalistes qui n'ont à ce jour reçu la moindre formation ou stage leur permettant d'uniformiser leur écriture, improvisent des caractères parfois introuvables dans toutes les graphies proposées à ce jour pour transcrire Tamazight.

Cette approche ne rend pas aisément le travail de

groupe dans une salle de rédaction amazighophone. En effet, le présentateur du journal est obligé de transcrire lui-même les informations pour pouvoir les lire ! De ce fait le stylo demeure le seul moyen de transcription.

Jamais un J.P ou J.T en Tamazight n'a été saisi ou imprimé pour les raisons évoquées. Cette réalité est vécue séparément par chaque variante de Tamazight et a rendu, malheureusement quasi impossible l'intercompréhension entre les différentes variantes.

Même si des efforts individuels isolés ont été faits, l'Arabe ou le Français restent les traits d'union entre les journalistes amazighophones.

En témoignent les réunions ou briefings qui regroupent les journalistes de variantes différentes. Il faut signaler aussi que l'usage diversifié et incorrect des graphies latine et arabe ne diffère pas seulement d'une variante à une autre de la langue Amazigh, mais à l'intérieur même d'un même dialecte. A ce stade, nous avons relevé que l'usage de la graphie latine, pourtant largement répandue chez « les kabylophones » n'est utilisée que par une partie des journalistes, qui constituent environ les deux tiers de la rédaction de la chaîne II, sans compter ceux qui s'expriment en Mozabite et Chaoui et qui utilisent des caractères improvisés à partir de la graphie arabe.

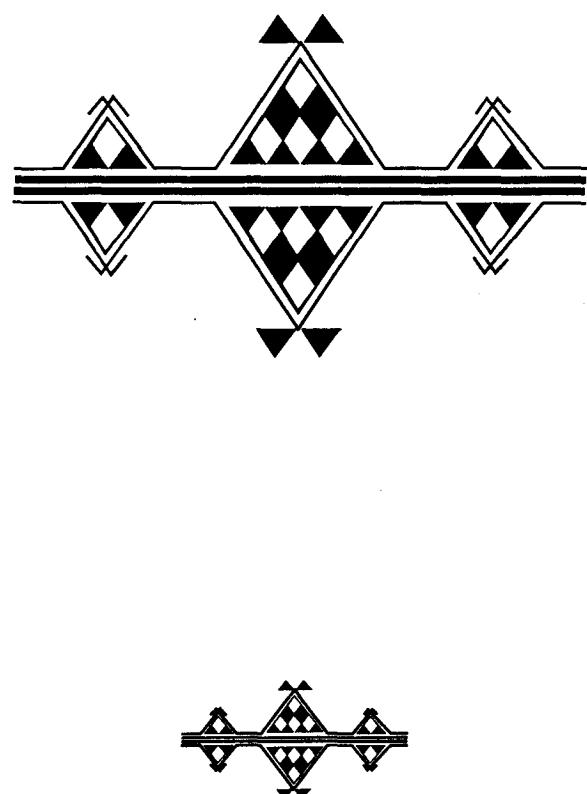
A cette triste réalité, s'ajoute la contrainte lexicale. Longtemps confinée dans l'oralité, Tamazight accuse un retard immense dans le lexique dont les académiciens des autres langues ne cessent d'enrichir au rythme des évolutions qui marquent la planète. L'introduction de néologismes même si elle donne de l'oxygène à Tamazight engendre une polémique supplémentaire. A ceux



qui militent pour l'introduction graduelle de ces néologismes, s'opposent les partisans des emprunts « pour combler le vide » mais qui sont désormais une minorité.

Cette difficulté va en s'accentuant, à mesure que la chaîne II s'ouvre et diversifie ses programmes. Il ne se passe pas un instant sans que les journalistes de cette chaîne ne se concertent pour traduire un mot, une expression voire toute une dépêche. Nombre d'informations ayant trait à des sujets techniques et scientifiques sont parfois ignorés ou réduits à des généralités.

La même situation est vécue par les journalistes et producteurs d'expression amazighe à la télévision algérienne. L'état des lieux est amer.



Aucune initiative des directions concernées ou de la tutelle n'est prise pour remédier à ce «laisser-aller».

Même si le choix de la graphie n'est pas officiellement tranché, il est tout de même utile, voire indispensable de se procurer les logiciels existants et informatiser la transcription de Tamazight au niveau de ces médias.

L'organisation de stages de perfectionnement en faisant appel aux spécialistes et avec l'aide d'une institution telle que le Haut Commissariat à l'Amazighité (HCA) est indispensable pour propulser Tamazight au rang des langues réellement écrites, au sein des médias audio-visuels algériens.



Le rapport à la langue: une attitude complexe

Docteur M.LOUNAOUCI, Sociolinguiste

Introduction.

Il s'agit pour nous d'analyser les positions des locuteurs algériens envers leur langue maternelle. Ces attitudes qui s'expriment parfois clairement parfois à « mots couverts » sont à l'origine de conduites qui peuvent être divergentes. Leur étude permet de saisir la relation qui existe entre la langue maternelle et la société algérienne, autrement dit, la place qu'occupent les nord-africophones arabophones et berbérophones dans un pays où la langue est le lieu où se cristallisent toutes les passions et tous les conflits. Les opinions émises sont, toutefois, dépendantes de l'environnement (social, politique, culturel, cultuel...) et renseignent, souvent, sur la place qu'occupent les producteurs dans la société.

On comprend que les propos recueillis ne reflètent pas toujours la pensée profonde. Pour des raisons qui lui sont propres, le locuteur peut produire un discours aux antipodes de ce qu'il pense réellement. Les attitudes et représentations, elles-mêmes, ne sont que le résultat d'un parcours. Le milieu, la langue d'étude, la religion, la position dans la hiérarchie sociale influent largement sur la construction de ces attitudes.

Ces dernières sont, en fait, produites par rapport à des normes auxquelles s'identifie ou non le locuteur. Nous allons, précisément, sans prétendre à l'exhaustivité, rechercher les éléments sur lesquels reposent ces normes, dans une société où les seules normes de références sont celles qui sont imposées par l'Etat, c'est à dire, des normes arabo-islamiques.

Toutes les attitudes vont s'élaborer en

fonction de ces dernières, selon qu'on les accepte ou qu'on les rejette, que l'on fasse semblant de les accepter ou de les rejeter (ce que l'on dit n'étant pas forcément ce que l'on pense).

Ainsi, il n'est pas rare que, sortis de Kabylie, les plus radicaux modulent leurs discours pour ne pas déparer dans un environnement, souvent, hostile à la langue berbère. Ce réflexe se retrouve aussi chez l'arabophone qui, pour des raisons professionnelles par exemple, vit en Kabylie. Ce comportement obéit à une stratégie qui vise à échapper à la discrimination sur la base de la langue et de l'identité.

L'analyse fait ressortir la complexité de l'étude d'un tel sujet. Complexé, parce qu'il touche à l'affect des individus et que, souvent, le calcul ou même l'humeur du moment, influe sur les opinions exprimées. Complexé, parce que l'identité, la culture et la langue sont inextricables. Complexé parce que le chercheur, lui-même, est otage de ses représentations, et que ce qu'il rapporte, est nécessairement teinté de subjectivisme. Complexé, parce que le nombre de facteurs qui interviennent dans la construction des attitudes, est important. Complexé, enfin, parce qu'il n'existe pas de méthode de travail irréprochable.

Quelques concepts

• L'attitude linguistique.

Ce concept est important à définir dans la mesure où l'aménagement linguistique est conditionné par la demande sociale. De nombreux facteurs (linguistiques, sociolinguistiques, politiques, psychologiques...) Interviennent



favorablement ou défavorablement dans la construction des attitudes. Pour J. Maisonneuve « l'attitude consiste en une position (plus ou moins cristallisée) d'un agent (individuel ou collectif) envers un objet (personne, groupe, situation, valeur). Elle s'exprime plus ou moins ouvertement à travers divers symptômes ou indicateurs (paroles, tons, gestes, actes, choix ou leur absence). Elle exerce une fonction à la fois cognitive, énergétique et régulatrice sur les conduites qu'elle sous-tend».

F. Danes affirme que « les individus adoptent souvent leurs attitudes envers la langue nationale dans son ensemble (en tant qu'institution sociale) d'abord par opposition à d'autres langues. Lorsque la nation et la langue sont en péril, les rapports entretenus avec la langue nationale sont vécus très intensément et très affectivement».

Cette précision est valable, bien entendu, dans la mesure où le territoire revendiqué par la langue est perçu comme une nation.

F. Danes ajoute plus loin « Les attitudes se présentent essentiellement par paire de propositions antithétiques. Le conflit entre orientation rationnelles et orientation non rationnelle est d'une portée considérable».

Pour l'auteur, l'orientation rationnelle (attitudes intellectuelles et éthiques) accentue le caractère instrumental de la langue standard ainsi que la nature impérative de sa norme collective alors que l'orientation non rationnelle englobe les attitudes affectives (émotionnelles) et traditionnelles (coutumières). Ces attitudes se manifestent sous une forme positive envers la langue nationale (langue maternelle) et s'accompagne d'un rapport affectif négatif envers les autres langues, les étrangères et surtout envers leurs influences sur la langue indigène».

Des conduites ambivalentes donnent, alors, lieu à des discours ou conduites paradoxaux.

• Le comportement linguistique.

Le congrès de psychologie de Bristol, en 1979, a défini le « comportement linguistique ».

Outre qu'il est le produit de personnes qui sont influencées par les autres, il est, aussi, l'un des moyens par lesquels on peut exercer de l'influence (...). C'est la théorie de l'accommodation. Qui stipule que l'individu opère des choix par rapport à ceux effectués par son interlocuteur, ces choix peuvent procéder d'un désir de convergence ou de divergence en vertu duquel un locuteur cherche à se rapprocher de l'autre, ou au contraire, à s'en éloigner. Autrement dit, on peut plaire ou déplaire en imitant ou en se situant aux antipodes de la sienne».

R.Linton ajoute, dans *Le fondement culturel de la personnalité*, « La société délimite les frontières au delà desquelles un comportement est jugé anormal. De fait, tout comportement est sanctionné par la société positivement ou négativement (E. Goggeman dans *La mise en scène de la vie quotidienne*.

Ces pressions seront déterminantes sur le comportement du citoyen qui, dès lors, saura que la conformité au groupe est la voie « juste ».

Autant que les autres comportements, les comportements linguistiques sont des phénomènes sociaux. Le choix d'une langue, plutôt qu'une autre, se fait en fonction de la situation de communication. La non conformité pouvant donner lieu, comme nous l'avons dit plus haut, à une sanction qui peut aller de la raillerie à la sanction administrative (Gumperz, *Sociolinguistique inter-actionnelle*) qui ajoute que la cible est atteinte lorsque les interlocuteurs qui « participent à l'événement sont de même origine que nous ».

P. Bourdieu dans *questions de sociolinguistique*, dit qu'il y a des « mots grammaticalement corrects et sociologiquement acceptables » et rejoint, en ce sens, Hymes qui parle de « maîtrise des rapports existant entre la langue et son contexte socioculturel ».

• Etude des comportements linguistiques.

Si C.Ferguson dans *Diglossia* recense les situations dans lesquelles la variété H est utilisée et celle où la variété L est employée dans la société diglossique, Gumperz préfère poser les questions :

Qui parle quelle langue ? avec qui ? et pourquoi ? Autrement dit, c'est la situation linguistique qui détermine l'emploi d'une langue plutôt qu'une autre ou qui impose le code switching. Le choix de la langue se fait, aussi, en fonction de la stratégie de communication arrêtée pour arriver à des objectifs précis.

Fishm parle de "domaines linguistiques" dans *Domains and the relationship between micro and macro-sociolinguistics*. Ainsi, "certains domaines d'activités prédéterminent le choix de l'utilisation d'une langue". Pour lui, toute étude des domaines linguistiques doit prendre en compte le sujet de communication et la nature des relations de rôle entre les interlocuteurs. Il précise que ces "relations de rôle" sont "des ensembles reconnus et acceptés de droits et de devoirs réciproques entre les membres d'un même système socioculturel".

De ces "connaissances pratiques et théoriques dépend l'intégration à une communauté" (C. Baylon dans *Sociolinguistique : société, langue et culture*). Il faut préciser que le locuteur peut utiliser différents niveaux de langue en fonction de la situation communicationnelle. Ainsi, un responsable de parti politique va jouer plusieurs rôles : ceux de politique, père, avocat, époux, citoyen...).

Selon que l'interaction est transactionnelle (responsable d'un parti avec ses militants) où "l'accent est mis sur les devoirs et les droits réciproques des personnes impliquées" ou personnelle "contacts basés sur les inclinations et leurs besoins individuels et momentanés", les relations de rôle changent.

Le choix de la langue est lié, aussi, au "niveau hiérarchique de l'entreprise" ajoute D. Robillard dans *L'aménagement linguistique : problématique et perspective*, comme il dépend, également, des lieux de communication «La langue employée peut dépendre moins de l'interlocuteur que de l'endroit où elle est utilisée » (Mackey dans *Bilinguisme et contact*).

Ainsi, les responsables des partis politiques dits nationalistes et/ou islamiques ont tendance à parler le plus souvent en arabe littéral dans les conférences publiques ou les sièges de leur parti. Il

y a relâchement dans les lieux ordinaires où ils sont enclins à utiliser la langue naturelle et même souvent la langue française.

• La notion d'opinion

Le dictionnaire Larousse la définit comme une manière de voir, de juger, particulière à une personne ou un groupe social. Ce jugement qui peut être favorable ou défavorable ne repose pas sur un fondement certain. L'opinion n'est de fait que l'expression explicite d'une représentation.

• Les représentations linguistiques.

Emprunté à la psycho-sociologie, le concept de représentations linguistiques est défini par C. Canut (Inalco, 1998) comme « construction plus ou moins autonome, plus ou moins indépendante, selon les cas de la réalité observée ». Et B. Maurer (Montpellier III, 1998) de continuer que cette construction utilise « les matériaux d'un discours préconstruit, de type savant, qu'il est facile de mobiliser ». Ce terme, représentations, met fin aux théories behavioristes et renvoie, toujours selon ce même auteur, au domaine de la cognition. Une cognition qui peut être individuelle, propre au sujet, à l'origine de la représentation ou relevant de la cognition sociale, de la manière dont les groupes appréhendent la réalité au travers de médiations élaborées que sont les représentations sociales. Il ajoute que la représentation est une forme de communication, qui vient de soi, certes, mais qui est produite pour l'autre. Soi et autre sont des sujets pleins, à la fois locuteurs en interaction, sujets socialement engagés et cognitivement organisés.

• L'imaginaire linguistique.

A la notion de construction A.M. Houdebine (Angers, 1996) ajoute la référence psychanalytique. L'imaginaire linguistique est donc défini comme « le rapport du sujet à la langue (Lacan) et à la langue (Saussure) ». Houdebine précise qu'il est repérable et repéré dans les commentaires évaluatifs sur les usages ou les langues... les analyses alors menées ont pour matériel les opinions, sentiments, attitudes, rationalisations, en un mot l'imaginaire collectif ou l'imaginaire personnel.



Toujours selon Houdebine, ce concept permet de rendre compte de ce qu'un sujet peut produire du fait de son rapport intime, *primaire*, (Freud) à une langue (sa langue) le constituant comme sujet parlant (*parl'etre* selon Lacan) donc du fait de sa biographie.

• Intérêts de l'étude des attitudes et représentations linguistiques.

Dans son livre intitulé « les corses face à leur langue », J.M. Comiti (1992) aborde l'intérêt d'étudier les attitudes dans une communauté donnée. L'étude des attitudes est particulièrement intéressant pour rendre compte de la relation langue/société... Ces attitudes, présentent un caractère « social » car elles émanent d'individus ou de groupes qui ont une identité sociale et se positionnent dans la société par référence à cette identité (...) Les productions linguistiques toujours socialement marquées sont des indicateurs d'appartenance sociale (sociolectes) sur lesquelles les locuteurs s'appuient pour émettre des jugements sur les langues. Ainsi, telle est jugée plus belle, plus efficace que telle autre (...). Il s'agit là de prise de position, d'opinions, de choix qui révèlent l'existence d'attitudes plus ou moins organisées et conditionnées par les normes et les modèles sociaux ambients. L'étude des attitudes est un pôle privilégié en psycholinguistique et en sociolinguistique.

Le paysage linguistique algérien.

Deux « grandes langues » et deux langues maternelles se disputent l'espace nord-africain. D'une part l'arabe littéral et le français, d'autre part l'arabe algérien et le berbère. Si la demande sociale est, encore, très timide pour l'arabe algérien, le berbère a, aujourd'hui, la prétention de rivaliser avec les premières citées. Elle tient, comme on dit, à jouer dans la « cour des grands ».

• La langue arabe littéral.

Principalement écrite, l'arabe littéral est une langue dont la réalité fonctionnelle (au sens communication spontanée) est peu importante. Il s'agit d'une langue savante, peu maîtrisée par l'ensemble des citoyens et confinée à des domaines

particuliers, essentiellement, la religion et l'administration.

Même si cette langue a eu des velléités de changement notamment, en se modernisant, il n'est pas sûr qu'elle ait, pour le moment, conquis le grand public. Sa vocation de langue unificatrice du monde dit arabe est, donc, loin de se réaliser. Faute d'avoir pu « coller » à la réalité, elle n'a pas pu s'implanter dans la société et a été, conséquemment, supplantée par la langue française, malgré la politique volontariste menée par l'Etat.

La situation linguistique et, surtout, les conflits qui en découlent prennent leur source au début du siècle avec la naissance du mouvement national. Face à un Etat colonisateur fortement centralisé, l'élite nationaliste algérienne va adopter une attitude tout aussi jacobine. L'arabe littéral devait répondre « mot pour mot » à la langue française. C'est dans cet élan que l'Algérie indépendante s'empressera de mener une campagne d'arabisation « tambour battant ». Cette langue est censée être l'instrument de cohésion sociale et d'unité nationale. Les régimes qui se sont succédés ont, au nom de cet argument, mené une arabisation forcenée. Conçue comme stratégie politique et non comme outil du savoir, l'arabe officiel rencontrera de grandes difficultés à s'implanter. Des signes patents (au niveau des administrations, des enseignes commerciales...) montrent que dès qu'il y a le moindre relâchement des pouvoirs publics, la langue française revient en force (les arrêtés ministériels et des walis pour arabiser l'environnement se succèdent sans pouvoir s'imposer). Près de quatre décennies après son officialisation, l'arabe littéral reste la langue d'une élite et n'arrive pas à s'installer comme « langue de la rue ». Officiellement officielle, la langue arabe littéral n'est, de fait, qu'une « langue totem ».

• La langue française.

Anciennement langue du colonisateur, la langue française était vécue comme un vecteur de désunion et d'aliénation culturelle. En effet, les autochtones lettrés dans cette langue (parfois contre leur volonté) étaient perçus comme alliés de la puissance coloniale. Cela explique que

jusqu'à l'indépendance, l'arabe littéral était réellement la langue mythique souhaitée par la majorité des algériens. Cette « grande langue » sacrée de surcroît, donnait l'illusion qu'elle pouvait rivaliser avec la langue française.

Dès les premières années de l'indépendance, le français va jouir d'un transfert positif auprès de ces mêmes populations qui le perçoivent comme langue de la rationalité et de « grande culture ». Le conflit des langues en présence durant la période coloniale va, alors, s'inverser. L'arabe littéral, qui devait rendre justice, va devenir une langue hégémonique et sera perçue, très vite, comme un danger au maintien des langues naturelles. Le français, par contre, n'ayant pas le statut de langue officielle, gardera celui de langue de travail et de la promotion sociale et ne sera plus vu comme un facteur potentiel de disparition des langues du peuple (berbère et arabe algérien).

Imposée comme langue nationale par la colonisation, le français s'est « taillé la part du lion » dans le champ linguistique algérien. Sa socialisation a été si importante que la politique de « défrancisation » menée par l'Etat algérien a été un échec. La langue française continue à subjuguer les citoyens qui n'arrivent pas à s'en « défaire » et pas toujours pour des raisons professionnelles. Elle continue, en effet, d'être perçue comme la langue du « monde civilisé ». Officiellement non officielle, le français, continue, de fait, à accomplir cette fonction.

• La langue arabe algérien.

Du point de vue de la fonction sociale, l'arabe algérien demeure plein de vitalité à la fois par son nombre de locuteurs et par son rôle de véhicule linguistique. Distinct de l'arabe littéral, tant par son lexique que par sa morpho-syntaxe et sa phonologie, l'arabe algérien peut prétendre au statut de langue à part entière. Malgré l'influence, non négligeable, de l'arabe littéral, l'arabe algérien garde toute son autonomie.

• La langue berbère.

Langue autochtone, le berbère sous la forme de ses différentes variétés, reste une langue très vivante. Dans nombre de régions, le

monolingisme domine chez les femmes et les enfants en âge pré-scolaire. Il est vrai, toutefois, que cette langue a perdu du terrain. L'exode rural, l'hégémonie du français puis de l'arabe, la dévalorisation... ont entraîné son recul. Il semble, pourtant, que la courbe, faute de devenir ascendante, se soit stabilisée. La prise de conscience identitaire des berbérophones, redonne un nouveau « souffle de vie » à cette langue qui ne veut pas mourir.

Langue naturelle, au sens où c'est la première langue d'expression (rares sont les berbérophones qui l'ont apprise à l'âge adulte), le berbère permet au locuteur de s'insérer dans sa communauté.

La question de la hiérarchie linguistique.

Tous les discours sur les langues sont fortement « idéologisés » et le plus souvent aucun compromis n'est possible entre les partisans de l'arabe littéral, ceux qui tiennent au maintien des langues naturelles et les défenseurs de la langue française. Il est évident que ces « secteurs linguistiques » sont interpenetrables. Mais, d'une manière générale, chaque groupe campe sur ses positions, la langue de chacun restant un bastion à défendre car toujours considéré assiégié. Il est clair, que dans ce combat inégal, les langues naturelles (principalement le berbère) sont celles qui en pâtissent le plus puis qu'elles ne sont ni officielles ni nationales ni langues de travail.

C'est en rapport avec cette idéologie liée à la langue que se développent les différents comportements linguistiques. Dans la pratique quotidienne, il arrive, souvent, que les locuteurs n'entrent pas en adéquation avec le discours qu'ils développent. Nombre d'« arabisants », militants actifs et farouches de la généralisation de la langue arabe, optent pour un enseignement en langue française pour leurs enfants. Cette démarche est, aussi, valable pour les « berbérisants », y compris les militants du mouvement culturel, qui ne s'empressent pas pour suivre les cours de berbère dispensés par le réseau associatif.

Dans tous les cas l'explication trouve sa réponse dans le rapport langue/statut social. En effet, tout se passe comme si dans la tête de chaque





locuteur algérien existe une hiérarchie établie pour chaque situation communicationnelle. Autant dire qu'en chacun de nous existe un menu que nous servons ordinairement et une carte dans laquelle nous choisissons nos réponses dans les cas où la stratégie l'impose (soirées mondaines, réunions politiques, conférences publiques...).

Le domaine d'utilisation va, donc, influer directement sur le choix de l'idiome. C'est, précisément, par rapport à cette influence que se fait la hiérarchie des langues.

En Algérie, l'arabe littéral et le français se concurrence pour la première place. Le premier parce que sans lui aucune promotion politique n'est possible, le second parce qu'il procure des priviléges sociaux non négligeables.

L'arabe parlé, langue véhiculaire, occupe la troisième position devant le berbère qui reste essentiellement parlé dans des régions bien délimitées.

Cette hiérarchie est à l'origine de l'insécurité linguistique des locuteurs qui ne maîtrisent pas les langues écrites ou de ceux qui ont honte de leurs langues naturelles parce qu'elles ne sont, à leurs yeux, que des patois non dignes d'intérêt. Cette attitude est le résultat de l'idéologie diglossique qui fait que le statut de la langue orale se trouve, largement, entamé.

Cette stratification des langues est à l'origine de contradictions. C'est ainsi, que nombreux «d'arabisants», perçoivent la langue française comme langue du progrès, et la valorisent en conséquence, tout en la traitant d'hégémonique et de dangereuse à l'expansion de l'arabe littéral. Les «françisants» pour leur part courtisent l'arabe littéral comme langue sacrée et langue de pouvoir tout en la stigmatisant comme langue sans âme. L'arabe parlé, utilisé quotidiennement est considéré comme «dégénéré» et sous-produit de l'arabe littéral. Les berbérophones tout en donnant au berbère la fonction essentielle d'outil d'identification ne lui accorde, dans nombre de cas, que le statut de dialecte.

Les rapports inégaux qui existent entre les langues en présence, les conflits qu'elles entretiennent entraînent, nécessairement, des

conséquences extra-linguistiques. La société toute entière devient un champs de lutte où s'enregistrent des comportements divers soutenus par des raisons subjectives parce que l'homme est d'abord un être subjectif.

Cette complexité du champs linguistique est à l'origine de conflit car c'est par les langues que se font les «batailles interculturelles». Il y a derrière chaque langue un ensemble de représentations explicites ou non, qui expliquent le rapport à cette langue sous forme d'attachement ou de répulsion (Grand-Gillaume, 1983).

Les facteurs intervenants dans la construction des représentations linguistiques.

Les systèmes de valeur sont le fruit des représentations symboliques qui génèrent les attitudes. Il nous paraît, donc, utile de recenser les facteurs qui interviennent dans leur construction en précisant que chaque individu choisit les éléments qui lui conviennent pour élaborer ses propres représentations. Il en tirera fierté qui se traduira par une «loyauté linguistique» ou au contraire un «complexe d'infériorité» qui sera à l'origine d'un effacement social.

Afin d'illustrer nos propos nous donnerons une liste, non exhaustive, des facteurs les plus souvent évoqués à l'origine de la construction des représentations chez le défenseur de la langue berbère. Nous considérons comme facteurs positifs ceux qui sont à l'origine d'attitudes favorables et inversement.

Il est évident que les défenseurs de la langue arabe ou française ont, eux aussi, leur propres facteurs de constructions.

■ Facteurs Positifs

* Appartenance au peuple autochtone :

Malgré le nombre d'hypothèses sur l'origine des berbères, il existe, aujourd'hui, une conviction profonde d'une origine autochtone. Il est sûr que la découverte du chaînon manquant entre les civilisations ibéro-maurusienne et capsienne, qui met fin à la théorie de l'origine yéménite des

berbères (largement utilisée politiquement) apporte la caution scientifique tant attendue.

* Des traditions de résistance :

Le berbérophone fait sa propre lecture de l'histoire. Il retient, principalement, la permanence berbère, malgré le nombre de conquérants. Il a le sentiment d'appartenir à un peuple résistant, puissant et pérenne. Nous retrouverons, souvent, dans les discours, les glorieuses batailles livrées contre les puissances phénicienne et romaine, la longue résistance à la conquête arabe et l'âpre lutte contre le colonialisme français.

* Appartenance à une communauté supranationale :

Depuis les «événements de tizi-Ouzou», le mythe du pays berbère gagne du terrain. Les Etat-nations sont désormais perçus comme le résultat d'«accidents historiques» qui ne recouvrent aucune réalité socio-historique. Les relations, de plus en plus importantes avec les berbères du Maroc ne sont que la concrétisation d'un tel sentiment.

* Une conscience linguistique et identitaire élevée :

Cette langue, tout en appartenant à la famille chamito-sémitique a un fonctionnement autonome car forgée par un peuple qui lui a donné une utilisation spécifique dans les différentes régions qu'il occupe. Cette particularité de la langue berbère (toute langue à ses propres particularités) fait que son locuteur reconnaît son idiome sous quelque variété qu'il soit. Il existe une véritable «conscience linguistique» (JM. Comiti) que JB. Marcellessi appelle «individuation linguistique» qui permet de retrouver les «indicateurs linguistiques d'identité» (JM. Marcellessi, 1980) et donc de distinguer ce qui est langue berbère dans la famille chamito-sémitique. Malgré, donc, le nombre important de ses variétés, le berbérophone se reconnaît dans sa langue qu'il considère comme support essentiel de son identité.

* Un mouvement de contestation revendication dynamique:

Depuis quelques années, principalement à partir de 1980, on assiste à ce que JB. Marcellessi appelle la «reconnaissance-naissance». En effet, l'intérêt pour la langue berbère se fait plus important aussi bien à l'intérieur du pays qu'à l'extérieur. Le berbère longtemps confiné dans la clandestinité est brutalement propulsé sur la scène internationale (décennie onusienne des droits des peuples autochtones en 1994, groupe de travail «peuples autochtones» à Genève chaque année depuis 1993, conférence mondiale sur les droits linguistiques en 1996 à Barcelone, Congrès Mondial Amazigh à Saint-Rome de Dolon, Las Palmas et Lyon en 1995, 1997 et 1999).

* La question berbère à l'origine du processus de démocratisation en Algérie :

«Avril 80» ou encore «printemps amazigh» a été le détonateur d'un processus de contestation qui allait aboutir aux dits «événements d'octobre 88» à l'origine de l'ouverture politique. A ce titre, le berbérophone tire une fierté valorisant son appartenance à un peuple contestataire.

* Un alphabet vieux de vingt cinq siècles:

L'alphabet *tifinagh* est souvent rappelé en tant que signe d'une culture ancienne et développée et d'un peuple ayant eu très tôt la pratique de l'abstraction.

* Une langue pleine de vitalité :

Malgré le nombre de langues qui lui sont imposées depuis des siècles, le berbère continue à s'exprimer dans la sienne. Le locuteur lui affecte des qualités de résistance exceptionnelles. Cette illusion de langue pérenne que R. Lafont (1983) appelle «conjecture d'éternité» est, évidemment, entretenue par l'idéologie diglossique.



■ Facteurs négatifs

* La régression de la langue :

De nombreux facteurs sont à l'origine de la régression de la langue berbère. Parmi elles, la citadinité, l'emploi restreint dans la communication formelle et l'hégémonie des langues arabe et française.

Il est certain que ce recul constant n'est pas fait pour aiguiser une loyauté linguistique déjà largement érodée dans les villes.

* L'absence d'une norme unique :

Faute de n'avoir pu avoir accès au système éducatif, le berbère continue d'exister sous la forme de plusieurs variétés. Cette absence de mononorme est vécue comme une tare d'autant que le pouvoir politique utilise cette dialectisation pour lui refuser le statut de langue. Cela a été si intériorisé que la recherche d'une norme unique est devenue une obsession. Il faut, en effet, présenter aux langues unifiées (français et arabe littéral) une langue aussi soudée même s'il faut perdre en compréhension. A ce niveau, le combat n'est plus linguistique ; il est strictement idéologique. Il existe, donc, une tendance, probablement inconsciente à reproduire le système hégémonique qu'on est censé combattre.

* Une langue qui ne s'est pas adaptée à la modernité :

Langue minorée durant plusieurs siècles, la langue berbère n'a jamais été la langue du pouvoir. Elle n'a, par conséquence, jamais bénéficié d'une politique de développement et reste, encore aujourd'hui, confinée dans l'oralité. Ceci est ressenti comme une faiblesse et explique l'insécurité linguistique éprouvée par les berbérophones citadins.

■ Discours et décisions appréhendés comme provocation.

De nombreux facteurs sont à l'origine d'attitudes et d'opinions qu'on peut aisément qualifier de postures au sens anatomique du terme.

Nous les retrouvons, principalement dans les périodes de tension qui suivent des discours politiques ou des décisions défavorables à la question berbère. Ces attitudes sporadiques finissent, par effet cumulatif, à perdurer et devenir définitives.

Nous citerons pour l'exemple quelques uns de ces facteurs :

- l'imposition de la langue arabe comme unique langue nationale et officielle
 - L'imposition de la civilisation orientale perçue comme une menace pour le système de valeurs berbères.
 - L'exclusion du fait berbère des champs politique et culturel algérien.
 - L'occultation de la berbérété dans la définition identitaire du pays.
 - La berbérété présentée comme danger à l'unité nationale.
 - Le berbérisme dénoncé comme ennemi de l'islam.
 - La falsification de l'histoire.
- Ainsi, frustrations, sentiment d'injustice participeront à la construction de l'imaginaire linguistique des berbérophones.

■ Un imaginaire changeant.

Souvent cet imaginaire est exprimé par des opinions inhomogènes. Au discours de l'authenticité, autarcique, fonctionnant sur de mythes fondateurs autres que ceux de l'Algérie officielle et qui se manifeste par la revendication pan-berbère (langue unifiée et unifiante) se mêle un discours franchement « universaliste » caractérisé par la tolérance et ouvert sur les autres.

■ Des dilemmes difficiles à concilier.

Un imaginaire d'autant plus changeant qu'il existe, en permanence, des dilemmes difficilement surmontables. Comment, en effet, concilier son appartenance à l'Algérie souvent en conflit avec une partie de cette Berbérie historique à laquelle on veut à tout prix appartenir ?

Comment concilier cette farouche volonté de créer une langue mononormée avec toutes ces variétés qui ne permettent pas une intercompréhension linguistique suffisante ? Comment concilier cette langue qu'on veut autonome avec les nombreux emprunts vécus par



beaucoup comme des « souillures » dont il faut se débarrasser ?

Comment concilier cette loyauté linguistique qu'on veut pérenne et le désir d'asseoir un plan de carrière qui ne peut se faire que dans les langues hégémoniques (arabe littéral et français) ?

Comment préserver un alphabet, *tifinagh*, vieux de vingt cinq siècles et support d'identité malgré son inefficacité et son archaïsme ?

■ Autres facteurs intervenant dans les attitudes.

Le lieu de vie intervient directement dans les attitudes. C'est dans les villes que l'on enregistre le plus haut taux de disparition du berbère, contrairement au monde rural où la transmission intergénérationnelle reste un réalité. La rurbanisation galopante ne peut qu'être défavorable au développement du berbère.

Le fait d'appartenir à la sphère du pouvoir influe aussi sur les attitudes qui deviennent moins rigides voire complaisantes face à celles des citoyens « ordinaires » qui s'expriment dans un discours plutôt radical.

La religion et la langue ont, aussi, un rôle important dans la formation de ces attitudes. Contrairement aux laïques, les pratiquants privilient la communauté musulmane à la communauté linguistique. Généralement, le « francisant » est plus enclin à accepter le débat sur les langues que l'« arabisant » qui reste très attaché à la langue du Coran et qui considère blasphématoire le seul fait de la concurrence.

Bien entendu le statut de militant confère des attitudes figées. Continuellement en position défensive, il développera un discours tonique toujours aux antipodes de celui des officiels.

■ Conclusion.

Malgré la complexité du sujet, malgré les conclusions auxquelles aboutiront les études analytiques de la société à travers les recherches sur les langues, Le thème « représentations et attitudes linguistiques » doit faire l'objet d'un intérêt particulier en Algérie.

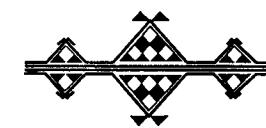
C'est une manière de mettre à nu les termes d'un conflit qui sont avant tout politiques, les luttes linguistiques n'étant que des confrontations pour des projets de société différents.

C'est pourquoi l'école où « sévit » l'instituteur en sa qualité de fantassin du pouvoir est devenue l'objet d'une âpre bataille. En effet, c'est par elle que s'installent les réflexes politico-culturels à l'origine de discours et contre-discours hermétiques et intolérants.

La linguistique après avoir été instrumentalisée, à satiété, pour des raisons jamais avouées, doit, peut-être, à son tour servir pour libérer de nouveaux espaces d'autonomie. Découvrir ses propres représentations, connaître celle des autres, permettra, sans aucun doute, d'éviter des drames comme il s'en passe beaucoup à travers le monde. H. Giordan cite Wallenstein, 1989, qui pour la seule année 1988, dénombre 111 conflits armés dont 99 « où s'affrontent un gouvernement et un groupe d'opposants réclamant l'autonomie ou la sécession pour une ethnie ou une région donnée ».

La connaissance de nous mêmes, la connaissance de nos imaginaires aideront à construire un système de valeurs excluant l'autoritarisme en matière de politique linguistique et culturelle. Reconnaître les réalités socio-historiques du pays, reconnaître à chacun le droit d'avoir ses propres mythes fondateurs, reconnaître à chaque citoyen le droit de parler et étudier la langue de son choix, bref le droit à chacun de se représenter son monde c'est aller vers la construction d'une société de droit.

J'ai hésité avant de décider de laisser cette conclusion rédigée d'un jet et dans la précipitation. Une deuxième lecture m'a permis de constater combien transparaissent mes propres représentations à travers elle. C'est la raison pour laquelle je l'ai laissée pour montrer que notre imaginaire nous rattrape toujours.



**Bibliographie.**

BAYLON, C. *Sociolinguistique, société, langue et discours*, ed Nathan, Paris, 1990.

BOURDIEU, P. *Ce que parler veut dire*, Ed Fayard, Poitiers, 1989.

CALVET , L.J. *La guerre des langues et la politique linguistique*, Ed Payot, Paris, 1987.

CANUT, C. (sous la direction de), *Imaginaires linguistiques en Afrique*, L'Harmattan, Paris, 1998.

CHAKER, S.

**La question berbère dans l'Algérie indépendante, la fracture inévitable ?* In REMMM65, Paris, 1992/3.

**Langue et culture berbère en Algérie depuis 1988 : rupture ou continuité* In Minorisation linguistique au Maghreb (sous la direction de Laroussi F.) CLS N°22, Rouen, 1993.

**Problèmes de glottopolitique* in CLS N°7, Rouen, 1995.

**Le défi berbère en Algérie : état de la question en 1996*, CRB-Inalco, Paris, 1996.

COMITI, J.M. *Les Corses face à leur langue*, Ed Squadra di u Finusellu, Ajacciu, 1992.

DANES, F., *Langue standard et culture de la langue : Elaboration et application de l'approche pragoise*, In Politique et Aménagement Linguistique (sous la direction de Mauraïs, J.), Collection de l'ordre des mots, Le Robert, Paris, 1987.

FERGUSON, C. *Diglossia*, Word 15, 1959.

FISHMAN, J.

Who speaks what language to whom and when ? In La Linguistique N° 1/2, Paris, 1965.

Sociolinguistique, Nathan et Labor, Paris/Bruxelles, 1971.

GIORDAN, H.

(sous la direction de), *Les minorités en Europe*, Kimé, Saint-Amand-Montrond, 1992.

**Les langues régionales et/ou minoritaires de l'Union Européenne : rapport de synthèse*, Paris, 1994.

GRANDGUILLAUME, G. *Arabisation et politique*

linguistique au Maghreb, Ed maison neuve et Larose, Paris, 1983.

HOUDEBINE, A.M. (sous la direction de), *Imaginaire linguistique* in *Travaux de Linguistique N°7*, Angers, 1996.

LACAN, J.M. *Le Séminaire, livre I*, Ed du Seuil , Paris, 1975.

LAFONT, R. *Problèmes de normalisation dans l'espace occitan*, Ed Fodor et Hagége, 1983.

LOUNAOUCI, M.

**Essai de sociolinguistique comparée*, Mémoire de DEA, INALCO, Paris, 1996.

**L'enseignement du berbère en France : expériences au sein d'associations berbères*, In *Enseignement des langues d'origine et immigration nord-africaine en Europe : langue maternelle ou langue d'Etat ?* (sous la direction de M. tilmantine), Inalco/Cedrea-CRB, Tilburg, Hollande, 1997.

**Les berbères et leur langue : le cas de l'Algérie* In *Imaginaire linguistique en Afrique* (sous la direction de Canut C.), L'Harmattan, Paris, 1998.

MARCELLESI, J.B.

**Bilinguisme, diglossie, hégémonie : problèmes et tâches* In *Langage N°61*, Rouen, 1981.

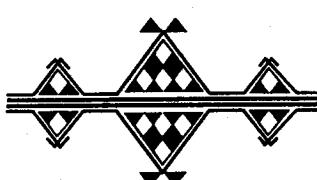
**Norme et hégémonie linguistique*, Osnabrücher Breiträger Zur Sprachtheorie 18, 1981.

MACKEY,W.F. *La mortalité des langues et le bilinguisme des peuples*, Anthropologie et Société, N° 6 / 7, 1983.

MAURER , B. *De quoi parle-t-on quand on parle de représentations linguistiques ?* In *Imaginaires linguistiques en Afrique* (sous la direction de Canut C.), L'Harmattan, Paris, 1998.

RIGUET, M. *Attitudes et représentations à l'emploi du bilinguisme : analyse du cas tunisien*, Publication de la Sorbonne, Paris, 1984.

TALEB-IBRAHIMI, K. *Les Algériens et leur(s) langue(s)*, Le Hikma, Alger, 1995.



Du particulier au général ou la mutation stratégique salvatrice pour la langue berbère entreprise par Mouloud Mammeri*

A. Abdesselam, chercheur.

Introduction.

Trois axes principaux forment l'œuvre globale de Mouloud Mammeri.

* Premier axe : la production littéraire.

Elle est composée de la trilogie regroupant «la Colline Oubliée», «le sommeil du juste» et «l'Opium et le bâton». Son dernier roman paru en 1982 «la Traversée» forme la tétralogie. Il y a lieu également de signaler les nouvelles comme « le Zèbre», «Escales» et «la Meute».

* Deuxième axe : le théâtre.

Il est composé de deux pièces théâtrales : «le foehn» (le vent qui rend fou) et «le banquet» ou «la mort absurde des aztèques»

* Troisième axe : les études du domaine berbère :

Cet axe a traité de l'anthropologie, de l'histoire, de l'analyse sur l'oralité et la société berbère d'une façon générale, des recueils de poésie comme «l'ahellil du Gourara», le dictionnaire touareg-français dit le Cortade, les poèmes de Si Mouhand, deux recueils de contes pour enfants, deux études l'une portant sur les poèmes kabyles anciens et l'autre consacrée au penseur Chikh Mouhand Oulhoucine. Il produira un précis de grammaire suivi d'une grammaire complète du parler berbère de kabylie et le lexique de langue berbère moderne. Il animait simultanément le cours informel de berbère à la fac centrale d'Alger et dirigeait le C.R.A.P.E. Après les années 80 il crée à Paris le CERAM (centre des études et recherches Amazigh) et dirige la revue AWAL. Il participera par des interventions à de nombreux colloques et dans divers journaux et revues scientifiques de renom.

Développement.

Sur les trois axes, l'ensemble de l'œuvre de Mouloud Mammeri est formée par une sorte de mosaïque de thèmes d'apparence distincts mais en réalité se soutenant les uns les autres par une trame continue qui s'étale à mesure que ce déroulent les événements dans l'espace et dans le temps. Mais on constatera qu'à partir des années 70, au troisième axe se produira une mutation stratégique sans rupture avec le sujet central. Ce sera le sujet de mon exposé.

En effet, après avoir traité du nécessaire survol global et général, mais non moins profond, du domaine des études berbères sur le vaste territoire d'Algérie et même au delà, Mouloud Mammeri se consacrera avec plus d'acuité au parler de Kabylie en lui consacrant une attention particulière à travers des publications détaillées sous formes d'outils didactiques.

Cette mutation stratégique, volontaire et microcosmique, s'avérera décisive et salvatrice pour l'avenir de la langue berbère en Algérie, voir sur l'ensemble nord africain. Ce sont sans doute les effets et les conséquences imprévisibles, insaisissables et redoutables qui pesaient sur l'évolution discontinue géographiquement de la langue berbère qui ont poussé Dda Lmulud à entreprendre cette initiative combien louable.

L'histoire nous a montré que quand les parlers d'une même langue évoluent d'une manière indépendante par le fait de la distance et aggravés par la nuisance organisée du fait politique ; cela affecte directement et indéniablement la langue mère.



De mon point de vue, si Mouloud Mammeri s'était tenu à la vision généraliste habituelle du domaine des études berbères, la conscientisation sociale massive et intellectuelle aurait tardé à se réaliser. Autrement dit tant que la règle, existante à l'état naturel de la langue berbère, n'était pas fixée il y avait risque que l'hésitation et le flottement généralisés prennent le dessus.

Dans ce cas de figure l'anarchie aurait été mortelle à la langue. Il a donc opté à temps et à juste titre pour la description scientifique rapprochée de la langue à partir du modèle berbère de Kabylie. Il a pris le chemin pédagogique qui mène du particulier au général. Cela ressemble parfaitement à la méthode grammaticale progressive qui avait cours et qui consiste à aller du mot à la phrase, de la phrase au paragraphe et enfin du paragraphe au texte.

Cette logique dialectique et universelle du phénomène du zoom qu'entreprendra Mammeri sur le parler kabyle veut que lorsqu'une langue est émiettée et éparsillée sur un vaste espace géographique, il suffit de choisir une de ses variantes, la développer et la consolider par les autres parlers de la même langue. Cette méthode est appelée : solidarité idiomatique.

Ce fut le cas, car en se consacrant pleinement au parler de Kabylie, Mammeri gardait toujours le contact avec les autres idiomes berbères et travaillait dans la contiguïté et la complémentarité.

Il savait pourtant que plusieurs langues (dans notre cas le berbère et l'arabe) pouvaient coexister sur un même territoire sans se confondre et sans s'altérer mutuellement comme l'exemple nous est donné par la Suisse. Mais l'état suisse n'avait pas d'intentions hégémoniques, politiques et idéologiques à exercer sur une langue donnée pour la faire disparaître au profit de toute autre.

L'Etat Helvétique avait opté plutôt pour une paix linguistique qui a engendré la paix sociale. Au contraire, l'Etat algérien était aux antipodes de l'Etat Suisse et Dda Lmulud en était conscient. Qui ne se souvient pas de l'obligation qui nous était faite pour nous faire accompagner par un traducteur dans les tribunaux parce que notre langue était interdite de cité. Comment ne pas se

souvenir lorsque les laboratoires des services psychologiques du pouvoir avaient tronqué et dépersonnalisé les noms des clubs du pays dont l'objectif était seulement d'effacer le mot Kabyle porté par la valeureuse J.S.K transformée en Jamâiyâ Sariâa el kawakib ? Comment peut-on oublier que les prénoms des rois et reines berbères étaient tout simplement interdits dans l'état civil national.

Mammeri avait compris tout cela et constatait chaque jour que le pouvoir algérien s'attelait méthodiquement à faire disparaître le fait berbère sous ses aspects historique, linguistique, culturel et civilisationnel. La pièce de théâtre « La mort absurde des Aztèques », écrite en 1971, n'était déjà pas une production fortuite.

Elle était l'analogie même qui décrit un fait historique où l'on constate qu'en quatre années seulement un contingent militaire espagnol formé de 400 hommes va anéantir toute une civilisation. Cela s'est passé en Amérique du sud au Mexique de 1519 à 1521. L'auteur déclare que la mort des Aztèques offre la version nue d'une tragédie devenue planétaire et les faits vécus de par le monde ne cessent de lui donner raison encore aujourd'hui.

Oui le même drame guettait la civilisation berbère dont le destin était entre les mains d'un pouvoir qui disposait et actionnait d'une manière malveillante toutes les institutions qui bâtiennent et forment un Etat comme la législation, l'administration, l'éducation, la culture, l'information, la justice etc. La seule différence avec la disparition de la civilisation aztèque était que la civilisation berbère allait sournoisement disparaître légalement. Il était donc évident que les moyens de lutte à déployer contre les intentions d'un Etat et ses appareils dépassaient d'emblée les possibilités de riposte d'un individu voire d'une communauté seule et isolée. Pourtant Mouloud Mammeri donnera la réplique.

En effet, seul, il mettra en échec la tentative de mise à mort programmée du fait berbère. Il contrebalancera l'ensemble des moyens institutionnels de l'Etat en procédant par cette forme de repli stratégique. Il choisit alors d'étudier dans le détail et en profondeur le berbère de



Kabylie en le dotant d'instruments scientifiques. Il codifie les règles de transcription, d'orthographe et de grammaire. Il fait la description très détaillée du système du parler kabyle dont les règles s'appliquent par extension à tous les autres parlers issus de la langue mère.

Il a restitué et nommé toutes les fonctions des éléments constitutifs de la langue. Mammeri a posé ainsi les bases indélébiles de l'architecture généralisée de l'enseignement de la langue berbère enfin devenu officiel. Il va plus loin puisqu'il consacrera l'oralité comme norme de la langue et l'écrit comme support de celle-ci.

Grace à Mammeri, l'oralité n'apparaît plus sous le prisme déformant de chose mineure. Il dit que l'oralité est la pleine vie des mots alors que l'écrit la leur ôte parfois, souvent même. Il nous fait découvrir que les vertus de l'oralité font reculer sans cesse les limites de la langue. Mais il avait conscience que l'écrit lui était vital. Cette conciliation des deux genres l'écrit et l'oral nous la lui devons à lui. Ces mécanismes cernés et mis en place à partir de l'étude du parler berbère de Kabylie constitueront la rampe de lancement à partir de laquelle tout a décollé.

Pourquoi Mammeri a choisi le parler berbère de Kabylie comme modèle à développer plutôt qu'un autre ? Quatre raisons l'y ont encouragé à mon sens.

■ Il était lui-même natif de Kabylie et maîtrisant sinon parfaitement la langue locale. Cet avantage avait encore plus d'épaisseur car son père, de surcroît amin d'At Yanni, était déjà un disciple du fondateur de la pensée kabyle : Chikh Mouhand Oulhoucine. Auprès de son père il rentrera très tôt dans le monde de la communication kabyle.

■ Mammeri trouve dans le parler berbère de Kabylie déjà édité, un volume non négligeable d'ouvrages de description scientifique de la langue elle-même, réalisés par Boulifa, Belaid At Ali, les écrits de Qaci At Ufella, Annoteau, le F.D.B. Ces ouvrages lui serviront d'un précieux soubassement pour ce qu'il allait entreprendre.

■ La population kabyle était sensible et consciente de l'événement. Des militants

nationalistes kabyles avaient posé politiquement la question berbère dès la création de l'Etoile Nord Africaine en 1927 à l'image de Imache Amar et Si Djilali et du PPA/ MTLD en 1945 où de jeunes comme Mohand Amokrane At si Ali, Benai Ouali, Ammar At Hamouda, Laimeche Ali, Ali Ferhat, Mbarek At Manguellet et d'autres exigeaient le fait berbère dans la définition du futur Etat algérien une fois l'indépendance obtenue. La Kabylie constituait alors et au fil du temps à la fois le lectorat et l'auditoire le plus demandeur de la prise en charge de la langue berbère. Pour illustration, de 1971 à 1973 l'essentiel de ceux qui venaient assister aux cours de berbère qu'animait Mammeri à la fac centrale était formé à 99% de jeunes kabyles étudiants, travailleurs et fonctionnaires. La Kabylie restera historiquement contestataire sur la question berbère jusqu'à nos jours.

■ L'autre avantage, non des moindres, est que la Kabylie de par sa forte concentration urbaine avec ses 375 habitants au Km² formait une communauté linguistiquement homogène. La langue kabyle était une pratique réelle dans la quotidienneté de la société.

L'ensemble de ces atouts constituaient un avantage et prédisposaient la Kabylie à devenir le bastion sociologique et privilégié pour l'expression de la revendication berbère. Mammeri l'avait bien compris, il happa alors l'opportunité comme il a happé à la mort les dernières voix.

Conclusion.

Aujourd'hui, l'objectif même d'une langue berbère commune à tous les berbérophones qui paraissait impossible, voit une utopie, en raison des contraintes dues à l'absence de volonté politique à la prendre en charge dans tous les Etats de l'Afrique du Nord, devient progressivement possible et réalisable. En effet petit à petit, grâce à l'usage généralisé du lexique de langue berbère moderne de Dda Lmulud (amawal n tmazight tatrart) aux émissions et journaux parlés et télévisés diffusés sur les ondes de la chaîne deux, de l'ENTV et maintenant B.R.T.V dans les différents parlers berbères, apparaît nettement un commun vocabulaire des champs et domaines nouveaux tels que le politique, l'économique, l'administration, la justice, le sport, les thèmes

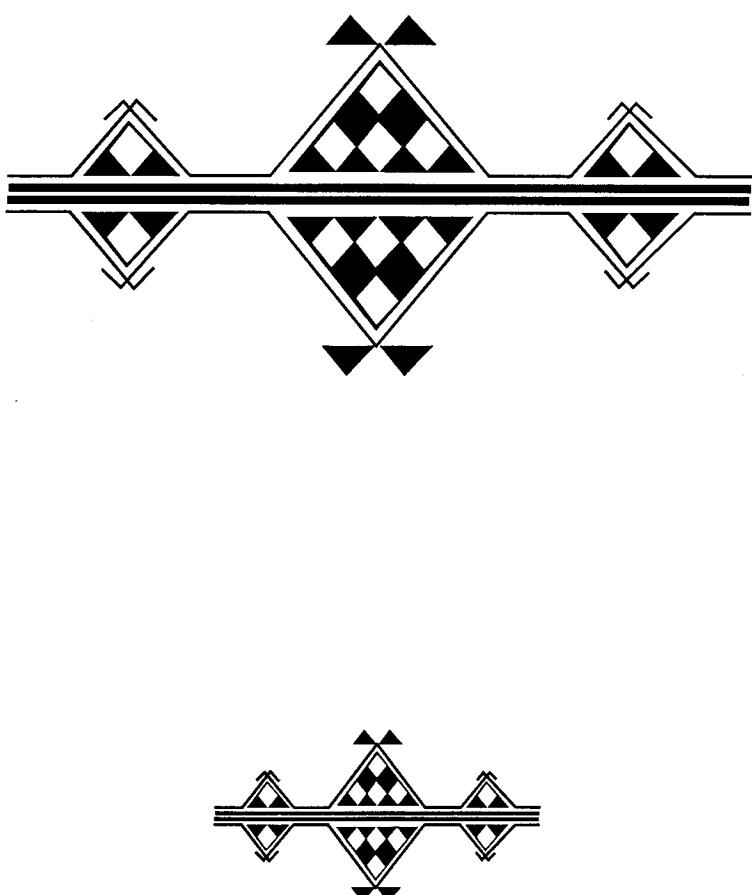


sociaux, les conseils médicaux, les magazines pour femmes etc.

A titre d'exemples, les termes : aselway pour président, tigduda pour la République, aneghlaf pour ministre, tugdut pour la démocratie; tadamsa pour économie, izerfan pour les droits, asleghmay pour entraîneur, iswi pour but etc. Sont les mêmes dans tous les parlers. C'est là un début à la réalisation d'une langue commune. Mais le projet reste toutefois très ambitieux par ailleurs. L'objectif est à très long terme, il est donc utile de continuer à approfondir la stratégie de la mutation entamée par Dda Lmulud.

On peut donc aisément constater que la stratégie de Mammeri a porté ses fruits d'autant plus que foisonnent aujourd'hui sur le marché de l'édition des productions multiples et diverses. C'est le principe du raisonnement de l'entonnoir renversé qui consacre la démarche allant du particulier au général. Aujourd'hui et grâce à la mutation qu'il a entrepris, nous assistons à la renaissance de la langue et de la civilisation berbères. L'idée même de langue kabyle, de langue chaoui, de langue mozabite, solidaires entre elles, mérite d'être creusée d'avantage.

* Conférence donnée Par l'auteur en février 2004



LA REVENDICATION AMAZIGHE : Etat des lieux et perspectives

Certains veulent une vérité rassurante ; mais la vérité ne rassure pas, elle engage ».

Georges Bernanos

A. HADJ-SAID, S/Directeur au HCA

Nous célébrons le 24^e anniversaire du 20 avril 1980, printemps amazigh par excellence, dans un climat d'instabilité sans précédent qui règne sur le pays.

La crise identitaire que vit l'Algérie n'est pas isolée. Elle s'inscrit dans le cadre d'une crise générale multidimensionnelle de la société algérienne toute entière. Cette crise remonte à plusieurs années avant l'indépendance. Mais, elle a été confortée par le système politique en place depuis 1962, lequel système incarné par les différents pouvoirs qui se sont succédés à la tête du pays.

En dépit des quelques avancées qu'a connu la question amazighe en Algérie, à la suite d'une démocratisation relative de la société, le pouvoir continue dans sa politique de négation et d'exclusion du fait amazigh en utilisant, ces dernières années, d'autres moyens tels les tentatives de récupération et/ou de division des militants de la cause amazighe.

Je me propose dans ce qui suit de dresser l'état des lieux de la revendication amazighe en Algérie. Pour des considérations méthodologiques, j'ai tenté de cerner le parcours du Mouvement amazigh en trois points essentiels : juridique, organique et culturel.

Sur le plan juridique :

Depuis 1989, la question amazighe en Algérie a connu beaucoup de mutations, il en est ainsi de l'ouverture de certains secteurs jusque là interdits à tamazight tels la presse, l'édition et l'université. Et depuis le 12 mars 2002, "Tamazight est également langue nationale" et ce en vertu de l'article 3 bis de la Constitution. Cependant,

malgré cet amendement, la doctrine de l'Etat algérien demeure inchangée : *l'Algérie appartient au Monde arabe, les Algériens sont des Amazighs arabisés par l'islam qui demeure la religion de l'Etat*. On continue, donc, dans la politique d'exclusion et de répression du paramètre amazigh, et on lui refuse tout statut officiel. La position du pouvoir actuel n'est pas en rupture avec celle des pouvoirs précédents. Il est vrai que le système politique qui dirige le pays est le même depuis 1962.

Sur le plan organique :

1- Le Mouvement Culturel Berbère:

Autrefois, une force de mobilisation et de rassemblement incontestable, le M.C.B., depuis quelques années, a été complètement vidé de sa force et a prouvé ses limites à cause des luttes partisanes. Bien qu'il ait à son actif plusieurs actions spectaculaires tels la marche historique du 25 janvier, le boycott scolaire de 94/1995, le M.C.B. n'a pas su et n'a pas pu, à cause justement des faiblesses dans son organisation (absence de structuration entre autres), résister aux forces du mal qui l'ont galvaudé. On a assisté alors à son éclatement en deux grandes tendances : une tendance chapotée par le RCD et une autre proche du FFS, toutes les deux inefficaces et limitées dans leurs réflexions et leur pérennité. Une troisième tendance a été créée sous la houlette de Ferhat Mehenni ; dénommée « MCB, Rassemblement National », celle-ci n'a pas agi longtemps sur le terrain identitaire.

Actuellement, une lutte de leadership oppose d'anciens compagnons ; ce qui fragilise davantage ce mouvement.



2- Le Mouvement associatif:

Depuis l'ouverture démocratique de 1989, des milliers d'associations à caractère culturel ont vu le jour, essentiellement en Kabylie, dont l'objectif quasi unanime est la promotion et le développement de la langue et de la culture amazighes. Elles interviennent dans plusieurs secteurs tels l'organisation de festivals (poésie, chanson, théâtre...), l'édition de bulletins et de revues, l'enseignement de tamazight... Mais le dénuement matériel dont elles souffrent et l'absence d'un cadre efficace pour canaliser leurs efforts ont fait que les résultats de leurs activités sont faibles. La concurrence acharnée entre les deux partis, FFS et RCD, qui se disputent le même terrain et les tentatives de récupération de tout mouvement de regroupement d'associations ont fait que ces initiatives ont échoué. C'est le cas, par exemple, du Collectif de l'Action Inter-Associative *AMUGAR*, né et mort en avril 1998. Le mouvement associatif est, par ailleurs, devenu prisonnier des tentatives de récupération et de contrôle de la part de l'Etat par le biais de l'appareil juridique régissant la création des associations et autres organes de contrôle tels la DJS, les Ligues culturelles, la bureaucratie... Les associations qui échappent miraculeusement à la main mise des partis politiques ou au contrôle de l'Etat, se retrouvent livrées à elle-même, sans aucun soutien, sauf la volonté de leurs adhérents.

3- Les Partis politiques :

Nous ne traiterons pas ici de tous les partis politiques algériens, mais seulement du FFS et du RCD. Bien que depuis 1990, la majorité des partis politiques, sinon la totalité, ont été amenés à se prononcer, avec des réserves concernant des considérations techniques, pour tamazight, seuls le FFS et le RCD ont fait de cette question leur leitmotiv, bien qu'intégrée dans un processus global de modernisation de la société algérienne. Leur base exclusivement kabyle, due essentiellement à l'origine et au parcours de leurs leaders, a donné à ces partis l'étiquette de « partis kabyles ». Leurs résultats électoraux depuis 1990 ne font que confirmer cette analyse, d'ailleurs largement développée dans les écrits de S. CHAKER.

Le fait que ces partis se disputent le même électorat a provoqué l'éclatement du M.C.B., qui était jusque là le seul cadre rassembleur, ce qui a freiné la revendication amazighe en accentuant la division au sein de ses militants.

4- La création du H.C.A:

Crée le 28 mai 1995 par décret présidentiel après des négociations engagées par le gouvernement avec le MCB Coordination Nationale, le Haut Commissariat à l'Amazighité (HCA) a été l'aboutissement d'un boycott scolaire initié par les deux ailes du MCB et suivi par toute la Kabylie dès la rentrée scolaire 1994. Le HCA a été chargé de réfléchir sur les moyens de mise en œuvre de l'introduction de tamazight dans l'enseignement en attendant sa reconnaissance en tant que langue nationale et officielle, qui ne sera possible que par un amendement constitutionnel qui ne relevait pas des prérogatives du pouvoir de l'époque. C'est, en effet, sous l'égide du HCA que le premier cours de tamazight a eu lieu officiellement à la rentrée scolaire 1995.

Bien que considéré comme un tournant décisif dans la politique du pouvoir vis-à-vis de la question amazighe, le HCA manque de moyens et, de par son statut, demeure fragile et n'a aucune prérogative, sinon à un niveau formel de proposition, concernant la reconnaissance de tamazight, revendication initiale du Boycott dont il a été l'aboutissement. A cela, il faut ajouter l'indifférence et /ou l'hostilité du milieu institutionnel (Tutelle, Ministères partenaires, ...) autour duquel gravite cette institution.

Sur le plan culturel :

1- L'Université :

A la veille de l'imposante marche du MCB du 25 janvier 1990, le gouvernement algérien, par la voix du Ministère de l'Enseignement Supérieur, a annoncé la création d'un Département de Langue et Culture Amazighes à l'université de Tizi-Ouzou. Il a été suivi par un autre département à l'université de Bgayet en 1991. La mission de ces deux départements, érigés en instituts en 1997, était de former des magisters en langue et culture amazighes. En effet, plusieurs étudiants ont

soutenu leurs mémoires depuis et c'est eux qui assurent l'encadrement de la licence dans ces deux instituts.

Malgré les insuffisances au niveau de l'encadrement en particulier, ces deux institutions demeurent un acquis considérable qui portera ses fruits à moyen et à long terme.

2- La presse écrite :

Malgré les tentatives des deux partis kabyles de créer une presse en tamazight, cela n'a pas duré longtemps. Mais depuis, plusieurs autres tentatives indépendantes des partis, ont vu le jour. Il s'agit essentiellement de bulletins et de revues d'associations. Il y a plusieurs expériences sérieuses dans ce domaine. Les exemples du magazine *Tira* du Club scientifique amazigh ainsi que du journal *Izuran Racines* sont édifiants. Mais, le problème le plus crucial dans ce genre de tentatives est le manque de moyens, surtout financiers. Les promoteurs privés ne s'investissent pas dans ce genre de créneaux. C'est ce qui fait que les secteurs de la presse et de l'édition en tamazight restent généralement au stade de projet.

3- L'audio-visuel :

En plus de l'augmentation du volume horaire de la radio « chaîne II » et l'introduction, depuis 91, d'un flash d'information en Tamazight, devenu par la suite un véritable J.T. grâce au HCA et tout récemment, une émission hebdomadaire en tamazight intitulée « *Tamurt mnegh* », plusieurs films documentaires en Tamazight ou sur Tamazight ont été produits par, essentiellement, des coopératives privées tel la COMAPAV et des associations. Mais l'évolution de ce secteur est due à la naissance du cinéma amazigh avec la réalisation de trois longs métrages qui étaient de véritables succès cinématographiques. Il s'agit de « *Tawirt Ittwattun* » de A. Bouguermouh, « *Machaho* » de B. Hadjadj, « *Adrar n Baya* » de A. Meddour et « *Si Mohand U M'hand* » de Yazid Khodja. Plusieurs autres projets de films sont en chantier en ce moment. Il y a aussi, en janvier 2000, le lancement pour la première fois dans l'histoire, d'une radio télévision amazigh (BRTV) qui émet depuis Paris. Une initiative plus que louable malgré les quelques problèmes techniques que connaît cette chaîne. A cela s'ajoute l'organisation

par le HCA du *Festival du Film Amazigh* qui est à sa cinquième édition.

Mais ce secteur a encore un long chemin à faire puisqu'il souffre toujours de l'absence d'une véritable prise en charge matérielle et humaine.

Conclusion :

Au terme de cette modeste contribution, je suis arrivé à conclure que l'avenir de cette question est incertain tant que les acteurs politiques et les militants de la cause amazighe ne prennent pas conscience du danger qui guette tamazight ; danger incarné par des partis qui s'entêtent à faire de la question amazighe un point parmi d'autres et par un pouvoir qui ne pourra jamais intégrer la question amazighe dans sa politique de par sa nature même qui n'admet pas de spécificité.

Il est clair que sans projet intégrant cette question comme un axe principal de sa politique, il n'y aura pas d'évolution. Il est clair aussi que la Kabylie continuera à porter cette revendication aussi longtemps qu'il le faudra. Les événements qui ont suivi l'assassinat de MATOUB Lounès ainsi que ceux du printemps noir sont là pour en témoigner.

Pour faire aboutir la question amazighe (identité, langue et culture), il faut, à mon avis, un nouveau cadre (nouvel MCB, nouveau parti...) qui prônera clairement l'autonomie linguistique et culturelle de la Kabylie. Solution radicale, certes, mais salutaire parce qu'elle traduit la réalité quotidienne de cette région d'Algérie.

Il me plaît de terminer avec cette citation de Voltaire : « *N'est-il pas honteux que les fanatiques aient du zèle, et que les sages n'en aient pas ? Il faut être prudent mais non pas timide* ».





Dans l'intérêt de la nation et de la société:

BONIFIER LES INTERACTIONS ENTRE REPRESENTATIONS IDENTITAIRES ET LA SPHERE DES ENJEUX OBJECTIFS*

Sadek HADJERES, politologue

Merci aux organisateurs de m'avoir invité à cette journée d'études. En raison de contraintes de temps et de santé, je suis désolé de ne pouvoir bénéficier directement des échanges qui vont s'y dérouler. Je m'excuse aussi, pour les mêmes raisons, de limiter cet exposé par rapport à que j'aurais souhaité.

Dans le vaste thème qui nous est proposé, je comptais aborder, en prenant le temps de les condenser, plusieurs problématiques pour les mettre en rapport entre elles et avec les deux grands volets de la brochure de 1949. Je comptais, dans cette mise en perspective globale, insister particulièrement sur le deuxième volet que j'avais relativement peu abordé jusqu'ici comme tel dans mes interventions publiques, celui de la dynamique que peut et devrait insuffler à la question nationale une orientation démocratique et révolutionnaire. Je m'en tiens donc pour l'essentiel à un seul des axes que notre document doctrinal avait alors mis en valeur dans son premier volet, celui du cadre national et des facteurs subjectifs qui entourent sa prise de conscience. J'avais indiqué en Décembre 2001 que ce cadre ne faisait que planter le décor statique. Dans la vie, ce décor est animé, positivement ou négativement, par les orientations dominantes dans la sphère des enjeux objectifs. C'est l'ensemble qui participe à la dialectique de l'unité dans la diversité. Je ne doute pas que le débat comblera la place insuffisante que j'ai accordée à ce deuxième volet.

Je ne sais pas si le choix d'une date aussi symbolique que celle de l'indépendance pour la tenue de cette journée est un hasard ou non. Elle nous rappelle en tout cas que la vocation la meilleure pour les valeurs de l'amazighité, comme pour les autres valeurs, c'est de s'articuler à la réalité globale de la Nation, de contribuer par son

apport et ses qualités propres à une dynamique nationale unitaire et démocratique, dans un processus de renforcement mutuel.

Dans cet esprit, les conditions existent-elles pour que notre journée d'études contribue à consolider les espoirs de sortir pacifiquement et démocratiquement de la crise où est enfoncée la Nation ? Il est difficile de le dire, car les multiples dimensions de cette crise n'ont cessé de s'imbriquer vers le pire. Vous connaissez la spirale maléfique qui s'est instaurée, attribuée faussement à la fatalité. Depuis longtemps chaque jour qui se lève sur nos drames voit s'affaiblir ou tuer les espoirs de la veille.

En fait, les possibilités de solution de nos contradictions dites « identitaires », vraies ou supposées, sont torpillées et polluées de façon récurrente par les rivalités et intrigues de pouvoir et d'intérêts. Ces rivalités, particulièrement dans les milieux dirigeants ou dominants, poussent à envenimer les contentieux classés dans la sphère de l'identitaire en les abordant dans l'absolu et pour eux-mêmes, sans prendre en compte à la hauteur des risques ainsi courus les intérêts de la nation et de la société. Ainsi malmenées et détournées, les « identités » (entre guillemets) pervertissent et opacifient à leur tour les conflits normaux et légitimes de pouvoir et d'intérêts à tous les niveaux de l'échelle sociale, elles soulèvent des obstacles à leur régulation par des voies démocratiques et pacifiques.

Le cercle vicieux est aggravé par l'imbrication profonde avec le contexte international, puisque nous sommes confrontés en permanence aux diktats impitoyables d'un ultralibéralisme mondial plus impérialiste que jamais, dont la logique structurelle est de tirer le profit

maximum de nos impasses, auxquelles il contribue directement et indirectement.

Alors, n'y a-t-il pas d'issue ? Et s'il y en a une ou plusieurs, peut-on s'en rapprocher ?

J'aborderai certains aspects de nos réalités en les accompagnant de quelques remarques méthodologiques. Elles sont éclairantes dans la mesure où les travaux des chercheurs qui ont approfondi ce thème à travers le monde recoupent tout ce que nos expériences algériennes, dans leurs moments heureux ou dramatiques, nous ont permis de constater sur un demi-siècle, depuis la crise de 1949 jusqu'aux convulsions successives des quinze dernières années.

LES IDENTITES

Tout d'abord, qu'entend-on par identité, sentiment identitaire ? Ces termes ne renvoient pas à la réalité objective, mais à sa représentation dans les esprits et les cœurs. Plus exactement ils traduisent la perception individuelle ou collective qu'ont des êtres humains vivant en société, d'appartenir à une communauté dont certains repères particuliers (le plus souvent liés à la langue, à la religion, à l'appartenance tribale ou régionale etc) leur donnent le sentiment d'une appartenance commune et partagée. Ils ont la conviction plus ou moins forte que cette appartenance les rend différents des autres et qu'elle est plus propice aux solidarités protectrices que toute autre allégeance.

D'une communauté imaginée à une autre, les représentations sont souvent très divergentes, contradictoires, concurrentielles et même antagoniques, y compris lorsqu'elles se réfèrent toutes à des cadres et des contextes objectifs identiques ou peu différents, du point de vue territorial, historique, linguistique, religieux, psychoculturel, socio-économique ou autres.

Il faut aussi dissiper une autre équivoque. On trouve dans l'usage courant, pour désigner la personnalité nationale ou la composante humaine de la Nation comme entité, des formules comme identité nationale ou communauté nationale. Au sens strict et dans l'approche scientifique que nous recherchons, ces formulations rapides qui relèvent

de la commodité de langage sont inadéquates et anachroniques. La Nation, l'Etat-nation et la personnalité nationale correspondent en effet à une qualité nouvelle qui transcende les identités et les mentalités communautaires qui les ont précédées ou qui leur restent plus ou moins sous-jacentes. Le principe de solidarité qui unit les composantes humaines de la nation est différent de celui qui cimente les solidarités à l'intérieur des identités communautaires. Les liens qui cimentent la nation diffèrent en principe du type de coexistence et de coopération qui régissait les relations au sein des groupes identitaires anciens ou entre des aires identitaires différentes.

La cohésion nationale qui s'instaure entre les ressortissants issus des composantes identitaires pré nationales relève d'un nouveau type de relations qui ne tient pas aux seules identités originelles. Il ne s'agit plus d'un effet d'addition ou de juxtaposition, comme pourraient le laisser suggérer les formulations officielles quand elles énumèrent ce qu'elles appellent les « constantes » de la nation, un terme par surcroît non approprié car il n'y a rien de plus évolutif que les valeurs visées par ces appellations. Dans la nation, le degré de cohésion n'est plus lié au seul passé, au désir de le restituer ou au besoin de le revivre, d'autant que nombre de ses caractéristiques, des modes de vie et de survie anciens ont soit disparu, soit se sont affaibli jusque dans le quotidien des nationaux les plus traditionalistes. Le degré de cohésion dans les conditions nouvelles est alors celui d'un nouveau consensus en renouvellement permanent. Il est fondé sur la conscience ou la prise de conscience des protagonistes nationaux qu'ils ont un intérêt réel à vivre un présent et un futur communs, construits désormais sur des intérêts, des valeurs, des pratiques et des mécanismes de régulation d'une citoyenneté en voie d'émergence plus ou moins laborieuse.

Valeurs et pratiques encore fragiles, car tout en cédant du terrain, les différences communautaires et les survivances du passé mettent à s'acclimater aux nouvelles conditions un temps et des modalités qui varient en fonction des satisfactions que les candidats citoyens trouvent ou non dans le processus national en cours.

La cohésion nouvelle de type national n'est



donc pas acquise une fois pour toutes. Elle peut être confortée par le sentiment gratifiant des avantages acquis et la fierté partagée des succès remportés en commun dans des entreprises historiquement récentes de libération ou d'édification. L'inverse se produit quand ce capital s'épuise du fait de déboires lourds et prolongés qui sont alors imputés au nouvel Etat nation. D'où l'attrait, embelli par contraste, de ce qui est resté vivace dans les valeurs du passé, habilement entretenu par des intérêts économiques et des forces politiques qui comptent tirer avantage du désenchantement qu'ils font tout pour amplifier.

DEMOCRATIE ET CONSENSUS NATIONAL

La Démocratie (avec un grand D) favorise-t-elle, à partir d'une situation antérieure dominée par les identités communautaires, une transition fructueuse vers la consolidation du processus national ? On a souvent tendance à l'affirmer. C'est en partie vrai car l'émergence nationale s'accompagne d'une forte demande démocratique de la part de plusieurs catégories socio-politiques. Mais cela mérite d'être précisé, l'affirmation doit être soumise à inventaire sous peine de confusion.

Le consensus qui fonde la nation n'est pas identifiable en tout point et dans tous les cas à une adhésion démocratique. Tout dépend de la qualité et du contenu réel de ce qu'on qualifie de démocratique. Le nouveau vécu collectif est certes instauré au nom de la nation et de la république démocratique. Mais s'accompagne-t-il d'efforts et de pratiques égalitaires (je ne dis pas égalitaristes, c'est autre chose) ? Ou au contraire, en particulier dans le domaine social et du respect de la dignité humaine, aboutit-il ou non à creuser des fossés dans la société, maintient-il, génère-t-il ou non l'exclusion de groupes entiers, surtout si ces derniers sont constitués sur la base d'affinités culturelles et d'identités traditionnelles ? La situation peut devenir intolérable si, à tort ou à raison, de tels groupes se perçoivent minoritaires et fragilisés dans l'environnement national à cause de leur particularité culturelle. Même les pratiques de la démocratie formelle, à supposer qu'elle soit appliquée loyalement, est ressentie alors par eux comme une menace. Le consensus national fondé sur la conscience de certains intérêts communs

entre majorité et minorité est alors le recours et la ressource la plus précieuse, je dirai même la seule ressource pour la sauvegarde de la nation et de la paix civile. Le régime le plus formellement démocratique ne peut se permettre sans risque grave de négliger ce souci.

La cohésion nationale est quelque chose qui se construit au jour le jour ou dans des circonstances exceptionnelles et non pas un thème qu'on soumet à la légère à référendum, à supposer d'ailleurs que le référendum soit un modèle infaillible de pratique démocratique. A moins qu'il s'agisse d'un référendum de confirmation et de consolidation du consensus si l'édifice national est en mesure de résister ou bien le prélude à des divorces à l'amiable dont toutes les parties auraient mesuré les prolongements avec esprit de responsabilité. Les problèmes naturels et légitimes que posent à la nation son arabité, son islamité, sa berbérité, son imprégnation historique par la francophonie, tous ces problèmes méritent d'être traités avec délicatesse et le souci réciproque des intéressés de respecter tout ce qui est respectable. La question nationale est aussi serrée et complexe qu'un nœud gordien, elle gagnerait à être dénouée avec beaucoup de discernement. Trop de pâles émules d'Alexandre le Grand ont prétendu lever le sabre comme lui pour trancher tout et n'importe quoi du haut de leurs petites certitudes. L'envergure de ces apprentis sorciers est certes disproportionnée à l'immensité de l'enjeu, néanmoins de telles arrogances et aveuglements sont plus dangereux pour l'Algérie que tous les séismes terrestres réunis, passés ou à venir.

PORTEE NATIONALE DE LA RECONNAISANCE DE TAMAZIGHT

Aussi est-on soulagé lorsqu'une mesure particulièrement heureuse dans son principe et ses modalités survient après l'incohérence de décisions officielles désastreuses alternant avec l'absence de décisions opportunes que nous connaissons depuis des décennies. L'institutionnalisation récente de tamazight, autrement dit la reconnaissance d'une réalité, par un processus autre qu'un référendum, est un fait national d'importance après le cheminement interminable au bord du gouffre. La mesure aurait



gagné à être saluée comme telle par tous ceux qui se disent et se sentent démocrates. Non pour encenser tel ou tel de nos honorables « décideurs » qui ont fini par s'y rallier, ni pour ignorer les raisons politiciennes qui ont poussé des négateurs acharnés de l'amazighité à souscrire quand même à ce pas en avant historique, ratifié par les représentants supposés de toute la composante nationale. Une mesure doit être appréciée pour elle-même et ce qu'elle apporte et pas seulement en fonction de l'appréciation qu'on a sur celui qui l'a prise. L'histoire nationale et internationale montre bien, et cela peut se comprendre, que souvent sous la pression des besoins réels et du mouvement sociopolitique, les plus réticents à des décisions justes en leur principe finissent par s'y rallier par intérêt. Si je souligne l'importance de cette reconnaissance trop longtemps différée, c'est parce qu'elle est foncièrement liée à l'intérêt national, même si elle a été acquise dans le contexte des intrigues et des manigances habituelles de la petite histoire. Evitons donc de percevoir cet événement par le petit bout de la lorgnette.

L'important est que si la logique d'une telle évolution se maintient grâce aux actions convergentes des Algériens de tous les horizons patriotiques et démocratiques quelle que soit leur bannière identitaire, elle sera bénéfique aux nombreuses autres questions dans lesquelles patauge encore le pays

ENCOURAGEMENT A DE NOUVELLES AVANCEES

L'un des mérites de cette évolution est d'avoir fait la preuve que lorsqu'il s'agit d'objectifs vitaux pour la nation, les courants identitaires sont capables de trouver la voie et les formes de convergences bénéfiques à tous. Le consensus pour la reconnaissance du fait national amazigh a été une façon de secouer les incompréhensions et les passivités. Il a été une nouvelle occasion de vérifier que les luttes de masse de longue haleine et par des voies pacifiques finissent par payer et convaincre quand il s'agit de revendications légitimes, unitaires et nationalement acceptables. Il est possible d'inverser le cercle vicieux des interactions maléfiques entre les représentations identitaires et les enjeux objectifs, y compris ceux de pouvoir économique et politique, avoués ou

inavoués, légitimes ou non. Il est possible, évidemment dans des conditions à créer, d'amorcer le cercle vertueux des interactions et des convergences bénéfiques sans qu'aucun des protagonistes ne perde son âme en s'enfonçant dans des entreprises sans avenir. Cela veut dire rendre leurs lettres de noblesse et leur légitimité aux luttes et enjeux politiques et sociaux abordés dans la plus grande transparence possible sous la pression de l'opinion. Mis sur les rails au service des intérêts et des besoins profonds de la société, les efforts « d'une classe politique » (encore un cliché et des guillemets) capable de relayer sans démagogie la pression populaire, peuvent se frayer une voie à travers le dédale des inévitables appétits et des courtes vues politiciennes.

Hors de cette voie, il n'y a que la spirale infernale de succès temporaires illusoires débouchant sur des lendemains amers. Des exemples ? Nous en sommes saturés sans que forcément les enseignements en aient été tirés. Le temps ne me permet pas d'en citer quelques uns qui ont vu en l'espace d'un demi-siècle comment des mouvements sociaux de grande importance et de grande signification d'une part, ainsi que des mouvements politiques organisés d'autre part, n'ont su instaurer entre eux les articulations et les relais qui leur auraient permis d'être plus productifs pour l'unité dans la diversité, la stabilité et la prospérité nationales

Je reviens à la reconnaissance institutionnelle de tamazight. Au lieu d'être interprétée négativement en raison de ce qui reste encore à réaliser et satisfaire, elle gagnera au contraire à être appréhendée comme un jalon encourageant. Au-delà de la cause culturelle amazigh, elle appelle à d'autres convergences autour d'autres chantiers nationaux potentiellement rassembleurs, prometteurs d'espoirs et de confiance mutuelle à construire. Seules ces convergences ramèneront à la raison ceux parmi les politiciens qui en restent à gérer avec acharnement les identités comme autant de fonds de commerce diviseurs.

Voici un exemple de ces chantiers encore en friche parmi d'autres. Le pays voit les talents et les vocations de nos enfants, milliers de Mozart en herbe, de futurs Ibn Khaldoun ou de graines d'Einstein, se perdre irrémédiablement dans les



ghettos de la guerre algérienne des identités, qui ligote nos institutions éducatives et notre production culturelle. Pour ne pas se perdre, d'autres talents se résolvent à aller gonfler le capital culturel et scientifique des nations qui attirent les cerveaux des autres. Dans ces nations étrangères dont on critique souvent et à juste raison les agissements de leurs dirigeants, nous constatons que leurs têtes pensantes ou leurs milieux d'affaires, quand il s'agit de leurs intérêts, savent faire le tri entre le battage propagandiste et la réalité sans se laisser tromper par les sirènes du « choc des cultures et des civilisations ». Malgré des préjugés raciaux vivaces, ils ont appris à reprendre à leur compte l'ouverture vers les autres civilisations et cultures qui fit durant des siècles la splendeur et le rayonnement de la civilisation islamique dans toutes ses variantes linguistiques. Que faire donc pour arrêter l'atrophie et l'hémorragie, ou plutôt la peste plus ancienne que celle qui a montré son nez en Oranie, celle qui n'a pas attendu ce jour pour sévir dans nos esprits et frapper les Algériens sans distinguer entre arabophones, berbérophones et francisants (qui au niveau individuel sont souvent tout cela à la fois) ?

N'est il pas vrai que par mesure d'hygiène et d'assainissement, notre peuple dans tous ses horizons idéologiques a mieux à faire qu'à engager des combats donquichottesques et en ordre dispersé contre des moulins à vent adverses qui nous cachent le vrai ennemi, celui du retard culturel et scientifique, de l'intolérance et de l'autisme largement partagés entre tous les courants. J'ai bien dit tous, même si en leur sein on peut observer des degrés divers.

COMBATTONS EN NOUS L'ESPRIT DE CROISADE

Ne gagnerait-on pas à mettre une sourdine aux anathèmes et croisades, ne serait-il pas mieux de réserver nos énergies à l'élaboration d'alternatives constructives qui ne soient pas de plates et répétitives proclamations de foi idéologiques, des effets d'annonce dont notre jeunesse a souffert jusqu'à la nausée. J'ai en vue une réforme profonde et concrète de l'enseignement, du système éducatif et de l'incitation à la création culturelle, qui éviterait de s'enferrer dans les misérables polémiques consistant à présenter les

options linguistiques comme irrémédiablement opposées les unes aux autres. Sortir des ghettos insularistes est vital dans un monde où l'individu qui maîtrise plusieurs langues est capable à la fois d'honorer sa langue maternelle et d'ouvrir un champ beaucoup plus vaste et profond à son terroir originel. Pour ceux qui rivalisent de prétentions creuses à la supériorité des uns sur les autres, quand leurs querelles les font baigner un peu plus dans la médiocrité, ne serait-il pas plus fructueux que chacun se surpassé par un contenu reconnu des réalisations en tous domaines, pour que l'Algérie devienne champion toutes catégories et pas seulement en dénigrement et rabaissement de ses coéquipiers nationaux.

Au même titre que la promotion de tamazight par sa production culturelle et son ouverture et non pas seulement par des slogans, n'est-ce pas un chantier immense que celui d'une arabisation mieux conçue, mieux reliée à la vie et pas seulement aussi ostentatoire qu'hégémoniste ? N'est-il pas de l'intérêt de la nation et de tous les nationaux de s'ouvrir aux langues et cultures universelles dont la française au lieu de s'en tenir à d'hypocrites distanciations ? En un mot, l'objectif « *hallal* » pour tous, aussi bon pour *ed-dounia* que pour *al-akhira*, n'est-il pas que les Algériens puissent s'exprimer, produire et se réaliser dans tous les créneaux linguistiques que la vie leur désigne comme les plus sensibles, les plus attrayants et les plus performants, grâce auxquels nous pourrions être tous gagnants par enrichissement mutuel ?

OU PLACER NOTRE HONNEUR ET NOTRE INTELLIGENCE ?

Que dire pour conclure cette diatribe plutôt passionnée ? A mon sens, on ne peut envisager de sortie viable et durable du cercle vicieux de la crise actuelle sans avoir en théorie comme en pratique une vision adéquate des rapports entre : d'une part les représentations identitaires, avec le retentissement positif ou négatif de leurs impacts subjectifs, et d'autre part les enjeux et rivalités de pouvoir et d'intérêts multiples, qui eux sont du domaine du concret, du mesurable, du contrôlable, bien qu'ils soient souvent occultés et déformés. Ces deux volets sont à examiner non pas isolément



mais dans leurs interactions et leurs interférences, le plus souvent camouflées derrière de nombreux mécanismes de brouillage idéologiques et politiciens.

L'histoire et la géopolitique confirment que les représentations jouent un rôle énorme y compris quand elles se nourrissent d'une image déformée des réalités objectives. Les identités comme l'a dit à juste raison Amine Malouf, peuvent devenir meurtrières.

Les exemples ne manquent pas, toutes les fois qu'on n'a pas cherché à clarifier, désamorcer et exorciser la nature subjective des représentations susceptibles d'entretenir la haine et la division, chaque fois qu'on n'a pas essayé d'aiguiller ces aspects subjectifs vers la construction de conditions viables d'existence et de coexistence, objectifs pourtant proclamés dans les camps politiques opposés.

Car à l'inverse, l'histoire l'a aussi montré, les sentiments identitaires ont pu dans des conditions données, être mobilisateurs et rassembleurs pour de justes et nobles causes de libération ou d'édification, correspondant à des besoins et des intérêts économiques, sociaux, politico-culturels et nationaux légitimes.

C'est autour de ces intérêts communs concrets que doit être menée la résistance aux dérives maléfiques pour tous. C'est pourquoi à la formulation de Amine Malouf, je préfère celle plus globale et plus fondamentale de Jean François Bayart qui parle des « illusions identitaires » ce qui n'enlève rien à leur importance mais les situe par rapport aux enjeux réels, avoués ou inavoués.

Il est important que les approches identitaires, qui font partie de la configuration réelle de l'arène politique et géopolitique, ne deviennent pas les jouets inconscients ou les instruments conscients des dérives auxquelles leur nature subjective les rend plus vulnérables.

Il est important qu'elles ne restent pas prisonnières de leurs mythes fondateurs aussi honorables soient-ils. Il est important qu'elles fassent un atterrissage réussi quand elles descendent sur le terrain concret des enjeux

économiques, sociaux et politiques, car c'est la garantie d'une meilleure solution de ces problèmes.

Cela ne se fera pas par de simples exhortations vertueuses et morales, mais par la promotion des efforts rassembleurs pour les objectifs palpables qui le méritent. Permettez moi de penser et je suis sûr que vous le pensez aussi : quelle prétention pour nous de bâtir des mondes idéaux, si nous ne sommes pas encore capables de nous unir pour dégager devant nos portes les montagnes d'ordures qui empuantissent notre vie et nos visions au propre et au figuré.

Ce devrait être à mon avis la tâche de tous ceux, quelle que soit leur place dans les institutions, les formations politiques, le culte, les medias et activités culturelles, les associations qui oeuvrent à éveiller et promouvoir une société civile, d'instaurer des débats dénués d'agressivité envers les approches identitaires jugées réciproquement comme non authentiques. La seule authenticité qui vaille doit être mesurée au critère de ce qu'elle apporte au mieux être et à la dignité individuelle et collective.

Avant de terminer, je voudrais dire à quel point m'ont réconforté les évolutions dans ce sens telles que je les ai perçues dans les opinions plus nuancées et现实的 d'hommes politiques avec qui nous nous avons eu lors de la crise de 1949 des désaccords.

Il est souhaitable de continuer à en débattre dans le souci constructif de mieux éclairer l'avenir à la lumière de nos expériences respectives. J'ai été d'autant plus désolé, voire écoeuré, des approches inqualifiables par lesquelles certains croient spectaculairement apporter leur vérité sur un événement aussi important que le congrès de la Soummam de 1956.

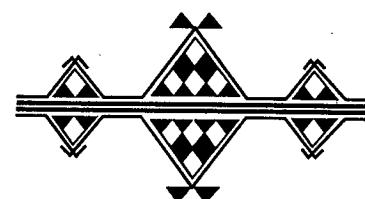
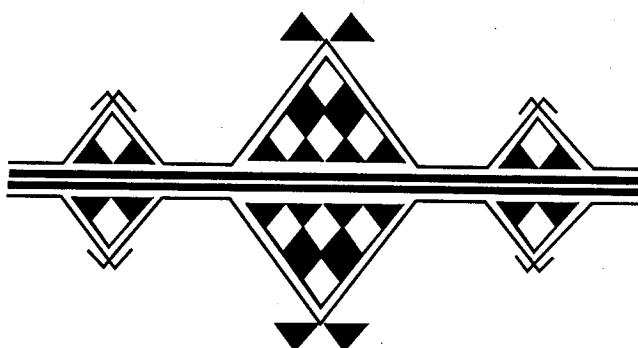
Si la vérité est le souci commun et non pas celui d'aggraver nos malheurs présents en jetant de l'huile sur le feu des absurdes affrontements identitaires pour des enjeux politiques de court terme, je voudrais suggérer une procédure plus responsable et plus gratifiante pour le prestige des protagonistes. Avant de lancer le genre de proclamations qui ont fait tant de mal dans le



passé, pourquoi ne pas demander d'abord une commission composée de façon consensuelle avec des spécialistes et des personnalités choisies d'un commun accord et qui s'engagent à travailler selon des méthodes historiennes rigoureuses sur les documents et témoignages ? Et sur la base de leurs travaux suffisamment diffusés, que chacun émette alors toutes les opinions qu'ils voudra exprimer.

Cela voudrait dire alors, chers amis, que l'Algérie aura fait un nouveau pas pour rompre avec ennif wel khçara, quelle s'engage enfin dans ennif wal fehama !

*Conférence donnée lors de la journée d'étude organisée par le HCA à Alger autour du thème "Algérianité, entre projet national et revendication (s) identitaire (s)", le 3.07.2003.



Tamazight

et les institutions de l'Etat

D. OUCHELOUCHE, Sous-Directeur au HCA

Lors de l'ouverture de la journée d'étude sur "Tamazight en braille", le 10 mars passé, le Secrétaire Général du HCA a déploré que les portes du Ministère de l'Education Nationale et celles du Ministère de la Communication et de la Culture soient fermées à l'institution chargée de la réhabilitation et la promotion de Tamazight.

Il n'a pas voulu pousser plus loin, car en fait beaucoup plus près du HCA, il y a la Tutelle.

Depuis son installation le 06 juin 1995, le Haut Commissaire n'a jamais été reçu par la Tutelle qui est la hiérarchie directe à laquelle il doit rendre compte annuellement. Ses demandes sont toujours restées lettres mortes.

Pire ! le HCA est privé de son instance délibérante : **Le Comité Plénier d'Orientation et de Suivi (CPOS)** depuis la fin de son premier mandat, en juin 1998, et qui n'a pas été renouvelé par la tutelle(...). Le HCA fonctionne encore, mais seulement, avec sa structure exécutive dirigée par le Secrétaire Général. Un bilan d'activité est établi annuellement et régulièrement transmis à la Présidence, accompagné de toutes les recommandations et les conclusions dégagées à la suite des séminaires scientifiques organisés et des études réalisées.

Devant l'absence de retour d'écoute, force est de constater que les rapports transmis par le HCA ne sont même pas exploités. On en veut pour preuve les propositions faites lors des négociations avortées entre la Chefferie du Gouvernement et les délégués du mouvement citoyen de Kabylie : aucune référence aux plans de résolution établis par le HCA pour l'introduction de Tamazight dans les systèmes éducatifs et de la communication. Bien au

contraire, le HCA n'est cité que pour être accablé par un Ministre d'Etat, et lui faire endosser l'échec de la politique de l'Etat dans le domaine de la promotion de ce segment de l'identité nationale.

Sporadiquement et souvent sous la contrainte de la rue, les responsables du secteur de l'éducation nationale acceptent des rencontres pour répondre à des situations d'urgence. Mais, jusqu'à présent et depuis maintenant huit ans aucun plan de travail à moyen ou long terme n'est entrepris afin d'institutionnaliser l'enseignement de la langue Tamazight dans les écoles algériennes :

- Suppression des postes budgétaires dans plusieurs wilayas.
- Inexistence de formation des formateurs
- Non régularisation des enseignants vacataires
- Absence de manuels crédibles acceptés par les élèves et les enseignants
- Abandon de l'enseignement dans plusieurs régions pilotes (Aurès, M'zab, El-Bayd, Oran, Alger, Tipaza)
- Il n'existe aucune stratégie planifiée en vue de promouvoir l'enseignement de cette langue.
- Le Centre de Recherche Pédagogique et Linguistique initié par le MEN ne semble pas refléter, dans ses missions, ses structures et sa composante, la meilleure manière de développer la langue Tamazight.

Les déclarations d'intention entendues ça et là quant à la généralisation de l'enseignement de Tamazight n'ont pour but que l'effet d'annonce. A quelques mois de la rentrée scolaire 2004/2005 aucun moyen n'est prévu pour assurer l'engagement pris par le MEN.



Culture et communication.

C'est le domaine pour lequel le HCA a consacré l'essentiel de ses activités. De nombreux axes ont été déblayés : histoire, architecture, artisanat, figures marquantes de l'art amazigh, films, documentaires etc...

L'on s'attendait franchement que le département de la culture prenne le relais et inscrive ces volets dans ses traditions.

Malgré quelques tentatives de mise en place de groupes de travail en atelier, l'absence de volonté a eu raison de la ténacité affichée par les cadres chargés de la promotion culturelle au HCA.

Communication.

Les médias lourds sont incontournables quand on doit parler de l'introduction de Tamazight dans les systèmes de communication. Force est de constater que Tamazight langue, culture et information n'a toujours pas droit de cité à la télévision nationale, à la radio nationale et dans les médias publics écrits.

Lors de l'une des rares rencontres entre des représentants du HCA et le Ministre de la Communication de l'époque, celui-ci, actuel Directeur Général de l'ENTV, s'était engagé à ouvrir les médias publics à Tamazight « dans le cadre de la loi ». Mais la loi oblige les entreprises audiovisuelles à utiliser la langue arabe dans la totalité de ses programmes. Tamazight n'était pas encore langue nationale. Même si tel est le cas aujourd'hui et depuis deux ans, cette situation demeure pareille.

Des dizaines de radios locales voient le jour. Même lorsqu'elles sont implantées dans des régions berbérophones, leurs programmes évitent de porter sur la culture amazighe, exception faite à radio Soummam du matin mais qui devient le relais de la chaîne I, de langue arabe, entre 17 heures et 09 heures du matin.

Pour ce qui est de la presse écrite, de nombreux périodiques en langue amazighe voient le jour et disparaissent faute de subventions sur fonds publics alors que des quotidiens

d'informations générales bénéficient annuellement de subventions phénoménales.

La communication c'est aussi les lieux publics. A cet effet, une commission mixte a existé et composée de représentants du HCA et du Ministère des Transports. Il était question d'introduire Tamazight dans les messages d'informations diffusés dans les gares routières, les gares ferroviaires, les aéroports, des aéronefs ...etc; tout comme la signalisation routière (panneaux indicateurs). Pour ce faire, des modifications des textes réglementaires sont nécessaires. Le projet existe, sa mise en oeuvre dépend de la volonté politique des dirigeants. Tamazight n'est employée par les officiels que dans les slogans de propagande, à l'image de la campagne électorale pour les élections présidentielles du 08 avril 2004.

Administration.

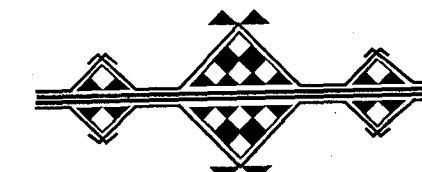
Sur ce chapitre, l'on se heurte à une franche hostilité. L'Administration est hermétique à Tamazight. Sans s'étaler sur les commodités dont devait bénéficier le citoyen berbérophone dans son environnement d'administré, son droit à l'état civil de son choix est nié dans la majorité des localités du pays. A titre d'exemple, citons le cas de Mr BELKHIRI, père de deux jumeaux, nouveaux nés, auxquels il a choisi deux prénoms berbères. L'Administration a refusé ces prénoms, la justice a confirmé le refus. Ce feuilleton qui a duré 2 ans a nécessité l'intervention du HCA auprès du Ministre de l'Intérieur et des Collectivités locales, du Ministre de la Justice et du Chef du Gouvernement. Le responsable de l'état civil, Wali hors cadre, au Ministère de l'Intérieur et des Collectivités Locales, a qualifié cette attitude d'aberration mais n'a pas osé y remédier.

Pour avoir nié ses engagements et notamment le décret 147/95 portant réhabilitation et promotion de Tamazight dans les domaines identitaires, culturels, langue et civilisation, l'Etat fait face, depuis 3 ans, à un conflit, en Kabylie, qui, déjà, a entraîné plus d'une centaine de victimes décédées et des centaines d'handicapés. Car, on a beau déclarer que le mouvement citoyen de kabylie est d'essence sociale et la révolte de sa jeunesse liée à l'incident "Guermah Massinissa"

l'essence réelle de cette révolte est surtout identitaire. Le décès du jeune Massinissa n'étant qu'une étincelle.

La consécration de la langue Tamazight dans l'article 3 bis de la constitution est une réalité depuis 2 ans. Les institutions de l'Etat sont interpellées, mais l'immobilisme reste de rigueur. Sinon comment comprendre l'attitude de la télévision algérienne, normalement vitrine de la diversité culturelle du pays et surtout organe officieux des pouvoirs publics, qui s'obstine à ignorer la dimension culturelle et linguistique

amazigh. Retenir un quota des programmes dans son cahier des charges pour le consacrer à l'expression amazigh « désenclaverait » les mentalités de tout un pan de la population qui s'estime spoliée. A défaut d'allumer le feu, on entretient les braises en attendant une prochaine flambée. Il est temps que chacun prenne en charge ses missions: Le HCA placé sous la tutelle du Président de la République, doit exercer ses prérogatives et les institutions de la République doivent mettre en œuvre les engagements de l'Etat laissés en jachère depuis la révision de la constitution en 1996.





La destruction de l'univers symbolique naturel : l'urgence d'une réhabilitation des toponymes algériens

A.Hammoum, Directeur au HCA.

Le Haut commissariat à l'Amazighité a dès sa création accordé une attention particulière à la réhabilitation de l'environnement en général, dans ses dimensions culturelle, sociale, juridique et administrative notamment. Il a mis l'accent sur les volets linguistiques, historiques, éléments constitutifs primordiaux de l'identité algérienne.

Dès 1998 et notamment lors des journées organisées en juin de la même année sur le thème "Tamazight dans le système de la communication" l'institution a rappelé en substance que le paysage linguistique algérien et plus précisément, la dénomination de l'environnement est articulée autour de deux langues dont l'ancre historique et la dimension communicative ne sont plus à démontrer : Tamazight et l'arabe algérien, et que la toponymie en particulier constituait des traces authentiques, des témoins irrécusables de l'algérianité dans ses dimensions historiques et culturelles les plus fécondes. Le HCA a également fait remarquer que les dénominations de l'environnement usitées sont constituées dans leur grande partie de représentations véhiculées par l'administration française inspirées par une idéologie visant une destruction des modes traditionnels de désignation et usant d'un système de transcription incohérent lié à une méconnaissance des réalités phonétiques et de la langue d'origine.

Si le système français dans sa logique coloniale visait la déstructuration / restructuration des modes traditionnels de désignation, il a été bien servi depuis, par ceux que Mustapha Lacherif appelle dans son ouvrage «Des hommes et des lieux» «...anti-nationaux religieux et quawmiyyine diviseurs du peuple pour qui notre amazighité

linguistique aussi réelle que légitime qui est un des piliers fondamentaux de la nation algérienne n'existe pas, puisqu'ils nient même l'existence évidente de cette dernière et ne reconnaissent que la nation arabe..... » et, le même auteur de condamner plus loin la prétention de ces derniers à vouloir «Nous couper de notre lointain passé nord-africain et des acquis anciens et récents de l'identité algérienne arabo-berbère et de sa nation, pour nous doter d'une mère-patrie supranationale tout comme avait tenté de le faire la colonisation française..... »

Le décret du 7 mars 1981 portant établissement d'un lexique national des noms de lieux obéit à des présupposés idéologiques qui n'ont rien à voir avec les pratiques de dénomination authentiques algériennes.

Une autre forme de déstructuration s'est mise en place visant Tamazight, soit par la substitution pure et simple, soit par un phénomène d'altération volontaire. Tout ceci à l'image de ce qui est arrivé à l'Etat civil de l'Algérie.

Rappelons nous de ce qui s'est passé dans les années 1970 quand de grands bidouilleurs de l'histoire décidèrent que l'Algérie n'était pas assez arabe et qu'il fallait pour cela commencer par arabiser les noms des villes, des villages, des lieux-dits.... Sans tenir compte de la mémoire sédimentée d'une société, de l'histoire nationale et humaine de ce pays, et de ses repères référentiels.

C'est ainsi que s'est poursuivit le travail de destruction d'une identité et que du jour au lendemain on décide par exemple de changer une graphie multiséculaire et Alger de s'appeler

désormais Al Jazaïr, Oran, Ouahrane, Al Boulaïda, Mouasskar, Sukkeikida.....

Les différents occupants du pays ont transformé ou changé les toponymes berbères originaux et l'arabisation de l'environnement qui a connu une accélération depuis 1981 a achevé de faire disparaître le reste des appellations authentiques qui survivaient. Aussi, est-il urgent de restituer à l'environnement national son amazighité et lui rendre les toponymes dont on l'a spolié. Comment accepter par ailleurs surtout dans le paysage urbain que de nombreuses cités d'habitations, ne sont identifiées et dénommées que par leur nombre de logements, ou le nom de l'entreprise qui les a construites (350 logements, 250 logements, Sorécal, Dragados....)? Comment accepter que des édifices publics, des centres culturels, des centres de jeunesse, des hôpitaux, des structures touristiques, des universités, des écoles..... ne portent pas de noms rappelant les repères amazighs (personnages illustres, dates symboles, lieux historiques,.....)?

L'Etat doit faire œuvre de réhabilitation des nombreux toponymes adoptés depuis des siècles par la société.

L'environnement et sa dénomination, aussi bien les noms des lieux, de sources, de culte, de groupes humains, de personnes... font partie de l'univers symbolique naturel de tout algérien. Son respect et sa préservation sont un devoir historique.

Les institutions étatiques censées représenter le peuple doivent être un lieu de compréhension et d'intercompréhension des Algériens dans le diversité de leur patrimoine culturel et linguistique.

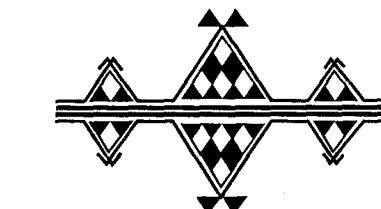
Le nouveau statut de langue nationale de Tamazight doit avoir des prolongements concrets dans l'immense œuvre de réhabilitation de la dimension amazighe de l'Algérie.

Le HCA a, dès 1998 en matière de toponymie, formulé des propositions qui sont en substance :

- La mise en place d'un dispositif juridique permettant la promotion de la langue Amazighe. Pour ce faire, il y a lieu de lever les contradictions

relevées entre les dispositions de la loi portant généralisation de l'utilisation de la langue arabe qui prône l'exclusivité, et le décret présidentiel N° 95-147 du 27.05.1995 portant création du HCA, notamment dans ses articles relatifs à la promotion de la langue amazighe et à l'intégration de celle-ci dans l'environnement national, et surtout l'article 3 bis de la constitution reconnaissant à Tamazight le statut de langue nationale.

- Il est également préconisé d'associer le HCA à toutes les commissions de baptisation des lieux et des sites.
- Le recensement d'une nomenclature nationale des toponymes.
- La normalisation de la transcription des toponymes.
- La mise en place d'une société savante : « Société Algérienne d'Onomastique » composée de chercheurs. A l'intérieur de celle-ci une « Société Algérienne de Toponymie » et une « Société Algérienne d'Anthroponymie ».
- Mise en place d'un fonds documentaire.
- Initiation de recherches à caractère universitaire académique.
- Financement de missions scientifiques pour les chercheurs, à travers des projets.





LA TENTE: UNE UNITE DE PRODUCTION SPACIO-CULTURELLE CHEZ LES NOMADES SAHARIENS.

Badi DIDA, Chercheur au CNRPH

Introduction.

Ce texte pourrait donner matière à réflexion:

■ D'abord aux architectes urbanistes qui s'interrogent sur l'origine de la conception de l'espace bâti nord africain, pour ne pas dire amazigh, aux fins de proposer un modèle architectural qui prend en compte les fonctions culturelles de l'espace, dans le sens où il situe la tente à l'origine de l'unité résidentielle sur l'échelle de l'évolution de l'habitat, en ce que le nomadisme a précédé la sédentarité. Il faut reconnaître qu'il a été rédigé dans cette dernière perspective.

■ Mais aussi aux anthropologues qui s'intéressent à la lecture anthropologique de l'espace nord-africain afin d'appréhender le fondements de la cosmogonie amazigh.

■ Et enfin, aux archéologues, notamment les préhistoriens d'entre eux, qui essayent de comprendre, à travers le mode d'occupation actuel de l'espace, la logique des structures de l'habitat préhistorique ; ainsi qu'aux conservateurs des sites archéologiques qui se préoccupent de comprendre le rapport qu'entretient notre société avec les traces de l'habitat antérieur.

La mobilité d'un espace horizontal:

Au milieu d'un territoire de nomadisation appelé (*ahenzouzegh*), la tente est à la fois le centre de production économique et culturel mais

également le lieu de résidence par excellence. Ce qui en fait le point d'ancrage territorial pour le nomade.

Dans ce territoire, (*ahenzouzegh*), propriété commune du groupe, toutes les ressources animales ou végétales sont mises à contribution pour assurer la survie des hommes et perpétuer, ainsi, le mode de vie nomade grâce à une fine connaissance du milieu.. Ainsi, la reproduction d'un tel mode de vie implique une formidable et ingénieuse capacité d'adaptation sans cesse renouvelée aux conditions les plus extrêmes de la vie dans le désert. Dans ce processus d'adaptation, la mobilité est une donnée essentielle afin d'assurer la récréation et la perpétuation de l'habitat nomade. Grâce à la notion de mobilité, le nomade est arrivé à déplacer son espace par le biais de l'octroi à chacun des objets qui constituent son mobilier domestique une fonction spécifique. Celle-ci définie et délimite l'espace et permet sa reproduction à l'occasion de chaque déplacement pour changer de milieu naturel.

La tente comme le centre du monde.

La tente est constituée des trois parties principales que sont le vélum, l'ossature en bois et le mobilier domestique.

Le vélum est constitué de peaux de mouton ou de mouflon tannées et cousues les unes aux autres. Le tannage de peaux se fait à l'aide des goussettes des fruits séchées de l'*Acacia albida* (*taggarti*). Séchées, les goussettes sont pilées et mélangées à l'eau pour donner lieu à une préparation liquide appelée (*tadert*) dans laquelle

on fait tremper la peau durant une semaine. Ce temps passé, les peaux sont retirées et séchées au soleil avant d'être cousues les unes aux autres avec des lanières en peau, par les femmes ou les artisanes, pour constituer le vélum. Il pourrait être constitué de quarante à soixante dix peaux selon les moyens du propriétaire.

Une fois terminé, le vélum est peint à l'ocre rouge sur sa partie exposée au soleil, ce qui lui donne une couleur rouge-ocre adaptée à l'ensoleillement au Sahara. L'ocre rouge (*tamaghe*) est extraite des gisements en plein-air qui abondent dans les massifs sahariens, elle est d'abord pilée, puis mélangée à de l'eau jusqu'à devenir liquide. Il n'est probablement pas sans intérêt de préciser que le vélum ne peut être peint qu'une seule fois, c'est à dire quand il est neuf.

L'ossature ou la charpente de la tente est constituée d'une nef de trois paires de piliers fourchus séparés d'environ deux mètres et demi. La deuxième paire est légèrement surélevée par rapport aux deux autres, ce qui donne au toit de la tente sa forme en demi-cercle renversé qui lui permet de résister aux vents dominants.

Deux longues perches transversales appelées (*areguirega/ eselense*) viennent se poser sur les extrémités fourchues de trois piliers. Chaque paire de piliers est liée par une petite perche latérale. Les deux paires de piliers latérales appelées (*timankayen*) et décorées par pyrogravure, délimitent deux espaces privés dans la tente. Un espace réservé au mari où il pose sa selle de chameau et un autre espace richement décoré appelé (*tégé*) réservé à la femme. L'espace commun à tous les membres de la famille ainsi qu'aux amis et aux parents éloignés se trouve au milieu de la tente, il est appelé (*ammas n ehen*) et délimité par la deuxième paire de piliers (*tigattewen*).

Le mobilier de la tente est constitué de la grande natte pare-vent (*eseber*) d'environ cinq mètres de long. Elle fait l'objet d'un travail

minutieux et pénible de plusieurs mois par la femme qui doit trouver, dans la nature, des brins d'(*afezou*) (*Panicum turgidum*) mesurant environ un mètre chacun et les assembler à l'aide de fines lanières en cuir. La natte est richement décorée dans sa partie supérieure.

Ces décors sont sous forme de motifs symbolisant des astres, des animaux sauvages se trouvant dans l'environnement ou même des dessins de personnages repris de manière schématique.

A l'intérieur de la tente il y a également un ensemble de coussins en cuir (*adefour*), (*idsar*) de dimensions diverses, le grand sac décoré (*tahaihat*) où la femme met ses effets personnels qui est fermé à l'aide d'une clef (*asarou*) au moyen d'un cadenas (*tanast*) caractéristique de l'artisanat touareg, la selle de chameau pour femmes (*akhaoui*). Dans un coin, vers la sortie, on trouve des bâts d'ânes en bois (*aroukou*), des seaux en cuir (*adja*), une corde pour puiser l'eau du puits (*ereoui*), une outre pour battre le lait (*aguiouer*), une autre à eau (*iddid*).

Une grosse calebasse (*tazawat*) où l'on collecte le soir le lait de chèvre pour le transformer en petit lait afin de le battre (*asendou*) et en extraire le beurre (*oudi*), avant de le repartir entre les membres de la famille par la femme qui a la charge de garder et de distribuer les provisions. La calebasse (*tazawat*) est recouverte d'une petite natte (*tesawsawt*) pour protéger le lait de la poussière. Elle est parfois posée à même le sol sous la *tégé* ou surélevée par un piquet fourchu dans son extrémité de manière à la contenir. En plus de la calebasse (*tazawat*) on trouve un ensemble de bols en bois de dimensions différentes qui servent de vaisselle. Une louche (*tamolat*) un biberon pour bébés (*eghelellé*) des cuillères en bois (*tisoukalen*) font également partie de cet ensemble de petits objets. Une grande bouteille en cuir (*tahettint*) pour conserver le beurre est généralement suspendue à un piquet dans la partie de la tente appartenant à l'homme.



Du côté de la tente où sont déposés les affaires de l'homme, on trouve sa selle de chameau (*tarik*) avec ses dépendances (petit tapis de selle..) appelé (*tasedfer*), un petit sac de voyage (*azawwa*) où il met les ustensiles du thé, un grand sac (*abawen*) pour les habits (*aljabira*).

Dans le domaine nomade, c'est la tente (*ehan*) ou la demeure en touareg qui structure l'espace et permet sa reproduction après chaque déplacement du campement. C'est autour d'elle que l'espace est hiérarchisé : Chaque portion de celui-ci a une fonction spécifique et chaque objet du mobilier occupe une place qui lui est réservée par rapport au *tégé* ou la voûte. Celle-ci étant l'espace réservé à la femme. L'espace est délimité, non pas, par une limite physique, mais par sa fonction spécifique que traduit l'objet qui y est interposé.

La tente est le centre autour duquel rayonnent toutes les autres activités vitales du nomade. Elle est au milieu d'un cycle d'activités qui s'ouvre avec le lever du jour et se décline avec son coucher.

Ce cycle est inauguré par le départ des animaux domestiques quand ils quittent l'étable pour aller paître. Et les individus quand ils sortent du campement pour aller vaquer, chacun, à ses occupations selon une répartition des tâches que déterminent l'âge et le sexe.

Chez les nomades, aussi loin que pourrait aller un individu, ses pensées sont, non pas à un endroit précis, une ville par exemple, mais à l'endroit où pourrait se trouver sa tente. Celle-ci est assimilée au pays dont elle est le symbole qu'on chante dans les vers après lesquels on soupire quand on est loin de chez soi.

Les caravaniers qui vont loin du pays, des mois durant, reviennent, non pas à leur point de départ circonscrit par des coordonnées géographiques fixes, mais à leur tente qui, au milieu de leur territoire de nomadisation (*ahenzouzegh*), a dû changer, à plusieurs reprises, d'emplacement accomplissant, de la sorte, un circuit dont elle est le centre.

Ainsi la recherche de l'eau et de la nourriture, dont la rareté sont l'une des caractéristiques essentielles du désert, sont intégrées dans un cycle

spatio-temporel dont la tente est le point de départ.

Cette capacité qu'ont les nomades à reproduire sans cesse leur espace détermine le rapport horizontal qu'ils ont à celui-ci. Le rapport qui intègre la notion de mobilité pour nécessité de survie.

Deux entités spatiales antinomiques.

Pour les nomades touareg ceci pourrait se traduire comme suit :

Dans ce domaine nomade particulier, l'espace est subdivisé en deux entités opposées que sont :

- **L'espace domestique** qui est le domaine maîtrisé par les hommes.
- **L'espace sauvage** qui est le domaine des *Kel Essuf*. Terme que l'on pourrait traduire par les gens des solitudes.

L'espace domestique.

Est constitué autour de la tente et ses annexes immédiates en tant qu'unité résidentielle :

La tente elle-même est articulée autour de *Tégé* ou la voûte en tant qu'espace central. Dans la *tégé* se trouvent les affaires personnelles de la femme ainsi que toutes les réserves en vivres de la famille. C'est la partie la plus belle et la plus décorée de la demeure, c'est en quelque sorte son "front".

La partie opposée à la *tégé* est réservée à l'homme qui y interpose sa selle de chameau et ses effets personnels. Elle est de décoration sommaire et frustre. Elle est le négatif de la partie féminine. Le milieu de la tente est l'espace commun à tous les membres de la famille qui sont, habituellement, constitués de parents et de leurs enfants. Le lit conjugal (*tadabout*) est toujours du côté de *tégé* alors que les enfants dorment au milieu de la tente sur des nattes d'*afezzou* (*panicum*). L'orientation de la tente se fait en fonction de vents dominants..

L'autre domaine vital très important est l'espace situé au-devant de la tente (*dat ehen*) où



les membres de la famille se réunissent, le soir, autour du foyer pour, soit, se chauffer, soit raconter des récits et des contes.

C'est au-devant (*dat ehen*) de la tente que se déroulent toutes les activités liées à la cuisine. C'est aussi devant la tente que sont suspendues les outres à eau (*abayogh*), et déposés le bâts d'ânes (*aroukou*) et ceux des chameaux de somme (*takhawit*).

L'espace sauvage

L'espace domestique est guetté par les *Kel Essuf* afin de l'investir une fois vidé par les humains. Il devient alors *timihar* ou ruines inhabitables par les hommes pendant une durée. Cette période est le temps nécessaire pour que disparaissent toutes traces de l'occupation antérieure. L'espace redeviendra de nouveau vide et vierge et prêt à accueillir de nouveaux habitants. Les *Kel Essuf* investissent des endroits précis plus que d'autres tels que les cendres du foyer (*ezed*), les traces de boucherie, les ordures ménagères et le milieu de la tente.

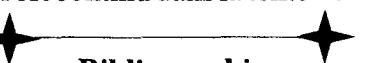
Le feu du foyer placé devant la tente illumine l'étable (*asgen*). C'est l'*asgen* qui délimite le domaine domestique et le domaine sauvage. C'est dans l'*asgen* que sont parqués les animaux domestiques. Déjà, la limite de la lumière du foyer annonce le début de l'obscurité et donc du monde sauvage qui échappe à la maîtrise de l'homme. Un autre espace se situant derrière la tente (*deffer ehan*) est dit néfaste car il est le réceptacle des créatures inhumaines du monde parallèle des *Kel Essuf*. Le pare-vent de la tente constitue la cloison qui sépare deux mondes opposés dans leurs natures mais similaires dans leur composition en ce sens que celui des humains est le négatif positif de celui des *Kel Essuf*.

Dans cet espace sont jetés les os et les déchets destinés à nourrir ces créatures. C'est aussi l'endroit où sont faits les besoins intimes des gens. C'est également le domaine des morts où sont enterrées les personnes décédées. En un mot c'est le négatif de la vie des hommes.

Tous les espaces situés devant la tente peuvent se déplacer si la tente change d'orientation.

L'homme franchit la limite du domaine sauvage quand il quitte l'étable (*asgen*) de sa tente pour se retrouver complètement fragilisé par un milieu qu'il ne maîtrise pas. Car c'est le domaine des gens des solitudes ou les *Kel Essouf*, opposés aux gens de la tente, cette limite s'élargit pendant le jour aux limites (*tisarradh*) du territoire de nomadisation du groupe.

En réalité la mobilité de l'espace nomade et son caractère horizontal n'impliquent nullement un rapport anarchique à celui-ci. Le concept d'Ahenzouzegh, dont la racine *zdgh* signifie habiter renvoie à un terroir dont les contours sont fixes. Le changement d'un terroir implique une réfondation de l'espace au sein des nouvelles limites appelées *tisarradh*. Cette réfondation fait l'objet d'une histoire qui donne un ancrage territorial au groupe. Tout au long du cycle qui le ramène à la tente, dans sa recherche de nourriture et de l'eau, l'homme est confronté à un milieu qui lui est hostile, car la tente, dans l'esprit du nomade, est synonyme de repos et de stabilité : *ihanan* est l'endroit auquel on revient après un long voyage pour retrouver les siens. Le terme *ehan* est tiré du verbe *ahu*, « être dedans », *ehan* « ce qui contient », *yha ehan* : « il est dans la tente », « il est continu dans la tente ».



Bibliographie.

- **BADI (D)**: Ta-n-Ihinan/Tin-Hinan : Un modèle structural de la société touarègue. In dossiers et recherches sur l'Afrique. Meudon. Ed. CNRS. 1994.
- Le voyage comme fondation de tribu. In voyage d'un point de vue nomade. Livre collectif sous la direction d'Hélène Claudot-Hawad. Edit. Paris-Mediterranée. 2002.
- La terre, la femme et le pouvoir : le cas des Touareg Kel Azjer. In actes du colloque «Identité, langue et Etat» Alger, les 18-19 et 20 mars. Alger. 2003.
- **CASAJUS (D)** : La tente dans la solitude : la société et les morts chez les Touaregs. 1987.





Le son et l'image: une voie de réhabilitation de l'amazighité.

S. E. H. ASSAD, Directeur au HCA

Le cinéma amazigh est une réalité artistique exprimée par des professionnels du 7^{me} art Algérien. Il est l'œuvre d'hommes illustres, de la génération post indépendance, qui se sont investis avec courage, humilité et militantisme pour faire valoir un autre segment du cinéma, qui se manifeste par l'expression amazigh; c'est à dire dans une langue autre que celle officielle.

C'est grâce au combat identitaire mené par des cinéastes comme Abderahmane Bouguermouh avec "Tawirt Yettwattun" (La colline oubliée) Belkacem Hadjadj "Machahou" Azzedine Meddour "Adrar N Baya" (La montagne de Baya), que l'amazighité arrache quelque peu sa place légitime et naturelle dans le milieu cinématographique algérien. Les films réalisés jusque là connaissent des succès retentissants. Ils mobilisent des milliers de spectateurs à chaque événement cinématographique. Si ce n'est la rareté des salles de cinéma dans notre pays des millions de personnes iraient au devant de ces fresques cinématographiques.

Parler du cinéma amazigh ne signifie nullement un cloisonnement linguistique et culturel; c'est à dire exclusivement réduit aux seules aires géographiques amazighes du pays. Bien au contraire, l'espace est illimité: il touche le village, la ville, la campagne et même l'étranger. La langue ne constitue pas aussi la seule originalité cinématographique des œuvres réalisées. Bien plus, d'autres éléments complémentaires doivent être pris en compte comme : le fonds culturel, l'histoire, le décor et le costume. C'est ce substrat culturel exprimé, naturellement, par la langue du peuple qui fournit, à lui seul, le trait saillant de ce genre dénommé

sciemment " Cinéma Algérien d'expression amazigh".

La voie est tracée; des projets naissent malgré les difficultés de financement. Et on espère renforcer cette "maigre filmographie" par l'arrivée d'autres films, des longs métrages essentiellement. Nous attendons depuis quelques années, "Si Muḥend U M'hend" de Lyazid Khodja et de Ben Allal, "Arezki I bachir" de Djamel Bendedouche et "Fatima n Sumer" de Ali Mouzaoui. Ces films, pour ne citer que ceux-là, n'arrivent pas à voir le jour, pourquoi? Parce que le cinéma comme toute autre œuvre artistique n'existe qu'en la réalisant. L'absence d'intérêt pour ce volet de l'art cinématographique tient aux choix préférentiels adoptés par la politique culturelle officielle.

L'avenir du cinéma amazigh dépendra aussi de notre adhésion et notre engagement à des projets de doublage de certains classiques nationaux en tamazight, sachant que cela ne nécessite pas beaucoup de moyens financiers.

C'est comme cela, comme le dit si bien Boudjemâa Karche que "l'opium et le bâton" naîtra une deuxième fois et Mammeri en serait fier et deviendrait Da Lmulud et même esquisserait un sourire malicieux". Aussi, "Ifticene ne serait plus obligé de déployer des astuces pour placer quelques mots en tamazight dans Les Rameaux de feu et Tahia ya didou, dont la musicalité berbérophone s'exprimant avec authenticité et nuance, permettrait à Zinet de dormir".

♦ Pourquoi pas un cinéma amazigh ?

Beaucoup ont polémiqué sur la question du

vocabulaire "Cinéma amazigh", sans pour autant aller au bout des réticences et ou des "tolérances". Le débat doit se faire sereinement et sans passion.

Certes, dans ce genre de débat on risque de chevaucher sur des sujets traitant des questions récentes et actuelles; à savoir l'identité nationale, l'idéologie de l'Etat, la politique culturelle, les revendications citoyennes et enfin les langues nationales et officielles.

Les plus zélés diront tout banallement que le "cinéma amazigh" relève de la surenchère pure et simple. Pour eux, le cinéma algérien d'expression amazigh est sans fondement. C'est une création d'associations militantes et de certains partis politiques, dans un but de développer un certain particularisme, voir une forme de "scission".

Les adeptes de cette vision sont issus des milieux intellectuels et politiques bien connus. Leurs regards ne croisent jamais les réalités anthropologiques et linguistiques de l'Algérie et ce malgré les mutations culturelles et politiques favorables au progrès. Ils sont intolérants et restent figés quant il s'agit de la pluralité linguistique, culturelle et artistique dans notre pays. Ce refus ne peut donc s'expliquer que par l'idéologie unilingue, panarabiste, venue d'ailleurs.

Si dans quelques cas, sur la scène artistique et culturelle, cette vision est encore entretenue et encouragée pour des considérations purement politiques et religieuses, c'est parce qu'il y a eu à un certain moment de notre histoire contemporaine une démobilisation de nos intellectuels et culturalistes. Cela ne peut pas tenir davantage le chemin car le cumul des contradictions, des exclusions et des injustices renversera certainement cette forme "statique temporaire" de la société. D'ailleurs, le déclenchement est enclenché avec les revendications citoyennes qui se traduisent par une mobilisation identitaire jamais connue jusque-là. La dynamique citoyenne provoquera certainement les changements et les "régulations" tant attendus. Encore faut-il cultiver la tolérance dans notre société. Cette tâche nous incombe à tous: à l'école, dans la rue, au théâtre au cinéma. La sensibilisation doit être de rigueur et beaucoup reste à faire car l'aliénation et l'acculturation engendrent l'obstination et le

dogmatisme. Certes, aujourd'hui la berbérité ou plus exactement l'Amazighité occupe une bonne place dans les œuvres de nos artistes bien que ces derniers se trouvent encore à cheval entre deux cultures et résistent au déchirement de cette dualité. Le cinéma amazigh est né en terre natale, et pris en charge par la mobilisation identitaire et citoyenne, porté par des femmes et des hommes nourris par la passion des réalisations cinématographiques, au seul but de servir l'identité. Aussi, il est utile de souligner que personne parmi ceux qui ont fait et porté ce cinéma ne dissocient leurs œuvres de la territorialité large, "Algérienne". Au contraire, la sublimité portée par le cinéma amazigh assume et revendique clairement et pleinement cette algériannité, qui est exprimée comme une valeur démocratique et citoyenne tirant ses origines depuis déjà, le mouvement national. Cette dynamique artistique suit le rythme de la société et s'inscrit dans son cadre historique.

Qualifié "d'art né sous les bombes", car lié à la guerre de libération nationale, le cinéma algérien n'est pas resté figé après l'indépendance. Il a évolué au rythme de la société et des mutations socio-politiques et culturelles de l'Algérie notamment à travers trois périodes phares: Avril 1980 avec les événements du printemps amazigh, Octobre 1988, et enfin les événements de Kabylie en avril 2001.

La région de Kabylie, qui représente parfaitement le cadre amazigh, a certes servi de décor et de toile de fond aux films réalisés à l'époque. Comme si la règle a eu consensus en acceptant d'évoquer l'image esthétique, et donc le décor et les coutumes amazigh. Et par conséquent, il y a eu une situation totalement en décalage entre ce qui est montré par l'image et la réalité. Le cinéphile éprouve bien un certain malaise en découvrant des villageois du hameau d'Ichariden, de surcroît dans le contexte des années 50 parler un arabe classique impeccable!

Par contre, le reflet de la réalité n'a pas été assumé et exprimé bien que l'essentiel de la trame se déroulait en kabylie à l'exemple de "les hors la loi" de Toufik Fares produit en 1969, "l'opium et le bâton" adapté du roman de Mammeri et porté à l'écran par Ahmed Rachedi en 1970, et les



"rameaux de feu" de Mohamed Ifticene qui est aussi une adaptation d'un homme illustre de la littérature kabyle Malek Ouary.

Dans ce contexte général, le cinéma, à l'instar des autres domaines, a évolué, provoquant un remodelage de l'entité générale qu'est le cinéma algérien pour donner une place légitime au segment amazigh. Cet aspect prouve que le cinéma amazigh algérien est né dans la douleur, et œuvre pour casser le déni identitaire.

La crise identitaire qu'a connue l'Algérie a provoqué l'aliénation de beaucoup de femmes et d'hommes, au génie artistique certain, qui ont fait un choix de militer contre l'ordre établi du déni et de l'exclusion. Kateb Yacine résume fort bien cette conviction : "Je meurs analphabète, car je ne parle pas tamazight".

A ce propos, le philosophe Etienne Balibar, dans une étude intitulée "Culture et identité", est très explicite : "N'est-il pas significatif, s'interroge t-il, que la notion d'une identité culturelle soit invoquée par préférence dans des conjonctures de conflit de crises? L'identité répond t-il, n'est jamais calmement acquise - elle est revendiquée - comme garantie contre une menace d'anéantissement qui peut être figurée par une autre identité (identité étrangère) ou par effacement des identités (une dépersonnalisation)" Il ajoute : toute identité proclamée bruyamment (ou en secret) est élaborée en fonction de l'autre dans une situation de réponse à son désir, à son pouvoir."

Naissance du cinéma amazigh

Le début de l'aventure du cinéma amazigh dans son acceptation artistique, remonte à la fin des années 80, avec notamment la mobilisation autour du film de Abderahmane Bouguermouh, "La colline oubliée". Beaucoup garderont en mémoire l'élan de solidarité que le projet a suscité. Hommes, femmes et associations étaient tous mobilisés derrière ce réalisateur. Il s'agit d'un film populaire où chacun a contribué, car les moyens dégagés par les structures de l'Etat étaient en deçà de l'attente. Cette œuvre cinématographique est considérée dans la conscience collective comme un acte de reconnaissance du combat mené par

Mouloud Mammeri. L'éveil identitaire est avant tout culturel; il emprunte immédiatement la voie de la production littéraire et scientifique. Nous considérons le cinéma comme le dernier(des arts) à venir s'inscrire dans cette voie que qualifie Salem CHAKER "de veine culturaliste" fortement liée aux métiers de l'enseignement et de l'écriture. Ce cheminement tire ses origines de l'œuvre des précurseurs connus depuis la chaîne des instituteurs kabyles comme Cid Kaoui, Abès Boulifa; et par la suite des grands écrivains devenus illustres en tant qu'auteurs de langue française à savoir: Jean et Taos Amrouche, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri ...

A cela s'ajoute l'apport de la diaspora kabyle issue de l'émigration pour donner une nouvelle impulsion à la mobilisation identitaire. Viendra ensuite le mouvement associatif, avec essentiellement "Les Amis du film de la colline oubliée". Ce dynamisme associatif a de ce fait créé en une nouvelle instance de sociabilité et de socialisation et, par conséquent, un nouvel espace pour l'affirmation de l'amazighité. Cette manière de "mobiliser" l'identité permet aux autres entrepreneurs identitaires de s'impliquer dans cette chaîne artistique, et par la suite étendre l'action à d'autres productions culturelles.

Ce n'est donc pas par hasard si la première œuvre cinématographique amazigh, réalisée par Abderahmane Bouguermouh, puise sa vigueur d'un roman (La colline oubliée) qui traite d'une "conviction identitaire", c'est à dire une berbérité telle que vécue et exprimée dans les montagnes de la Kabylie. Cette maturation de l'expression cinématographique s'est faite dans la douleur, car l'auteur Mouloud Mammeri lui-même a fait l'objet d'invectives et de reproches, mises en cause sans précédent par des idéologues et "intellectuels" du nationalisme algérien, notamment ceux issus des milieux des oulémas, tels que Sahli, Ouzeguene et même Lacheref (Cf le jeune musulman N° 12.13.14 de l'année 1953).

Bouguermouh a travers son œuvre a voulu rendre justice à ce pionnier de la revendication amazigh qui est Mammeri. Son œuvre littéraire, en dépit de son exploitation à des fins tendancieuses par le colonialisme et quelques "intellectuels algériens" de l'époque, n'a fait que renforcer les



convictions de Bouguermouh de mener à terme son projet cinématographique.

Son message est de valoriser l'homme et son œuvre car le reniement injuste décrié par M.C Sahli est à chercher ailleurs. D'ailleurs, Bouguermouh nous renvoie à l'essentiel en considérant que la revendication de la berbérité dans "La colline oubliée" se vérifie par le regard lucide et critique de Mammeri à l'égard de la Kabylie d'alors, traversée par des lignes de fractures entre l'ancien et le nouveau que symbolise l'affrontement générationnel entre les vieux dépositaires de la tradition ancestrale et les jeunes portés sur le changement et l'autonomie sociale.

Esquisse d'une filmographie du film amazigh

D'emblée, il est difficile de situer les limites d'un inventaire qui ne prétend pas être exhaustif. Notre tentative, ici, est de reprendre l'essentiel de cette filmographie en tant que repère susceptible de servir comme objet d'étude plus poussé. Ce travail est par nature appelé à être complété, enrichi, précisé et remis à jour.

Cet inventaire concerne l'ensemble des larges de films d'expression amazigh. Il est divisé en deux périodes: période coloniale et période post indépendance.

• La période coloniale :

On dénombre environ trente séries entre documentaires et émissions télévisées, neuf films de fiction court métrage. Ils se caractérisent par un aspect propagandiste au service du colonialisme et des intérêts économiques et politiques de la France. Il sont de nature à réduire le statut et le rôle de l'Algérien ou de l'indigène dans son environnement, dans ses rapports avec la civilisation occidentale. Ces films sont, pour la plupart, financés par l'armée et l'administration (SAS) coloniales. Bien qu'il soit difficile de vérifier leur paternité parce que tournés dans l'anonymat.

Pour les documentaires consacrés à la politique coloniale, il est clair qu'ils répondaient à un besoin de propagande. Ils visent à planifier le

changement culturel et identitaire des algériens suivant un processus par lequel les éléments de la culture conquise et dominée devait se transformer en ajustant la culture dominante. Par exemple, il y a lieu de citer "Les femmes kabyles doivent voter". Le titre en lui-même est révélateur! C'est le cas de ce film intitulé "AMAL" qui fait l'apologie de "la volonté civilisatrice" de la France coloniale! A travers l'éveil d'un petit garçon répondant au prénom d'une fille, Amal réalise à un âge précoce de l'adolescence que les techniques agricoles de ses ancêtres sont à l'origine de la précarité alimentaire de sa famille.

Les contes, que lui racontait son grand père lui ont fait prendre connaissance de l'existence d'une contrée au-delà de son horizon montagneux, où les terres sont fertiles et grasses au simple motif que les sillons sont creusés dans un sens qui prévient l'érosion. Un jour, un ingénieur français, surgit de nulle part, explique hâtivement au père de Amal toute l'importance qu'il a à labourer les champs dans le sens contraire.

L'objectif de ce genre de film est clairement manifeste, il répond à une démarche visant la destruction des particularités culturelles et identitaires des Algériens.

Ne dit-on pas "Il n'est meilleur témoin de la culture que l'histoire"; l'urgence est donc à la réécriture de notre histoire dans sa globalité sans rétention.

• La période post indépendance :

On compte quatre longs métrages, auxquels s'ajoutent trente-neuf documentaires et/ou courts métrages.

Cette filmographie amazigh est présentée par ordre chronologique et englobe tous les genres de films (35mm, 16mm Vidéo/Béta et numérique). Elle ne concerne aussi que les réalisations dont nous sommes en possession de copies ou nous pouvons en trouver les traces :

* "I tlelli" (Pour la liberté) 52mn de Ahcene Osmani 16mm. 1982

* "Les héros de djurdjura témoignent" 35mm de Ahcene Osmani 1987



* "Tawirt yettwattun" (La colline oubliée) 90mn de Abderahmane Bouguermouh. 35mm. 1990

* "mtejar n wedfel" (Le vendeur des neige) 25mn de Achour Kessaï. Béta Sp. 1992

* "Macahu" (Machahu) 90mn de Belkacem Hadjadj. 35mm. 1995

* "Adrar n Baya" (La montagne de Baya) 110mn de Azzedine Meddour. 35 mm. 1997

* "Zwaj s teleut" (Mariage par annonce) 35mm de Mehmel Amrouche. 1999

* "Mémoire des montagnes" 48mn de Abdenour Fellag. Béta sp 1999.

* "D argaz a mmi" (C'est un homme mon fils) 92mn de Ahcene Osmani. Béta sp 1999.

* "Anazur n weglim d uyanim" (L'artiste et la flûte) 48mn de Mehmel Amrouche. BetaSp. 2000

* "L'Algérie, la vie toujours". 52mn de Djamil Sahraoui. Béta SP. 2000.

* "Novembre mon amour" 52mn de Ahcene Osmani. Béta sp. 2000.

* "Les montagnes se souviennent" 46mn de Ahcene Osmani. Béta sp. 2000.

* "Massacres du 8 Mai" 48mn de Ahcene Osmani. Béta sp. 2000.

* "Anza" (Le ressuscité) 26mn. de Mohand U cabane. Béta Sp. 2000.

* "Azal n ttar" (Le prix de la vengeance) 80mn de Hammimi Assam. Béta sp. 2001.

* "Amzruy n weyrem" (Histoire d'un palais) 30mn. de Hassan Maamouri. VHS. 2001.

* "Tidis tazeggayt" (Tidis la rouge) 26mn. de Abdellah Touahmia. Béta sp 2001.

* "Amzil (Le forgeron) 26mn de Said El hadj Karim. Dv cam numérique. 2001.

* "Au coeur de la révolte" 26mn de Samia Chala Béta Sp. 2001.

* "Lffeta nat yenni" (La bijouterie des Ait Yenni) 13mn de Ahcene Osmani. Béta Sp. 2001

* "Tazarbit nat hicem" (Le tapis des Ait Hichem) 13mn de Ahcene Osmani Béta Sp. 2001

* "Nqec yef wesyar" (Le bois sculpté) 13mn de Ahcene Osmani. Béta sp. 2001.

* "Afexar n wegni geýran" (La poterie d'Agouni Gueghran) 13mn de Ahcene Osmani Béta Sp. 2001.

* "Anazur aneqac" (L'artiste sculpteur) 13mn Ahcene Osmani. Béta sp. 2001.

* "Ifri n wawqas" (La grotte féérique d'Aokas) 13mn de Ahcene Osmani. Béta sp. 2001.

* "Amdan d ugama" (L'homme et la nature) 13mn de Ahcene Osmani. Béta Sp. 2001.

* "Tazmurt" (L'olivier) 13mn de Ahcene Osmani. Béta Sp 2001.

* "Tissirt" (Le moulin) 13mn de Ahcene Osmani. Béta Sp. 2001.

* "Massensen agelid n imaziyen Massinissa (le roi des numides)" 52mn de Abdelah Touahmia Béta Sp. 2002

* "Nuyey Hitler" (J'ai combattu Hitler) de Hocine Saadi. 52mn Béta Sp. 2002.

* "Sussem Kemini" (Tais-toi femme !) 52mn de Mokrane Hammar. Béta sp. 2002.

* "D awal kan (Que des mots) 13mn de Ali Berkenou. Béta sp. 2002.

* "Tamnat ittwattun" (Lieux oubliés) 48mn de Karim Le Hadj. Béta sp. 2002



* "Zyara yef tqacuct n wedrar" (Pèlerinage au bout du pic) 48mn de Hocine Redjala. Dv cam-numérique. 2002.

* "Et les arbres poussent en Kabylie" 52mn de Djamil Sahraoui. Béta Sp .2003.

* "Anadi yef lfer" (A la recherche du bonheur). 52mn de Said Belili. Béta sp. 2003.

* "Cahid d mmis n cahid" (Cahid et fils de chahid) 52mn de Ahcene Osmani. Béta Sp .2003.

* "Entre deux rives" de Devaux Yali. 70mn. Beta 2003.

* "Les Berbères s'exhibent pour mourir". Beta Sp 2003.

* "Azger n wuzal" film animé 6mn. 2003.

* Film animé de Oucherif. 12mn. Beta Sp. 2003.

* "Taxatempt" de Sebaa Mourad. Beta Sp. 2003..

* "Essa" de Serghine Idir. 18mn. 35mn. 2004.

* "L'espoir brisé" de Assam Hamimi.Beta Sp. 2004.

* "Deg wusamer id isuq wadu " 52mn de Karim said EL Hadj. Numérique.2004.

* "Les kabyles doivent-ils mourir pour vivre?" 52mn de Rezika Mokrani. Numérique. 2004.

* "Le tuteur de madame la ministre". 52mn de Djamil Amzal. Béta Sp. 2004.

* "Borga la cousine germaine" 48mn de Amel Zitouni. Béta Sp. 2004.

* "Errances" 45mn de Hocine Redjala . DVCAM Numérique et Béta . 2004.

La place du film amazigh dans l'action du HCA.

Quelle place donner au cinéma dans l'action d'une institution comme le HCA? Cette question est simple et complexe à la fois .

- Simple, pourquoi ?

La réponse se situe dans les missions dévolues à cette institution qui s'occupe de la réhabilitation, de la promotion de la langue et de la culture amazighs et l'introduction de celle- ci dans les systèmes de l'éducation et de la communication. Dans la pratique, le HCA est tributaire de l'implication des autres institutions en charge de ces secteurs .

En ce qui concerne le cinéma, plus précisément la promotion de sa dimension amazigh, cet axe occupe une bonne place dans son plan de charge. En effet, il accorde des aides financières symboliques aux projets de films qui s'annoncent par-ci par-là, crée et institutionnalise son propre festival itinérant. Enfin, il ambitionne d'offrir un capital formation aux jeunes lors des prochaines éditions .

- Complex, pourquoi ?

Quant à la complexité, celle-ci réside dans le dysfonctionnement de la chaîne institutionnelle qui s'occupe du secteur du cinéma en Algérie. L'éparpillement d'efforts a accentué la situation de léthargie que les artistes et les professionnels eux mêmes ne cessent de dénoncer avec force. La réponse à ce malaise est de s'investir dans un cadre institutionnel pour fédérer l'ensemble des animateurs et promoteurs du 7^{ème} art installés, ici, en Algérie, ou ailleurs. Dans ce contexte, des perspectives prometteuses s'annoncent en vue de jeter les bases d'une réelle relance du cinéma algérien ; relance qui n'a que trop tardé. C'est à cela que s'emploie le HCA, bien que ses moyens dérisoires ne représentent qu'une goutte d'eau dans l'océan des besoins. Car parler de cinéma Amazigh, sans politique cinématographique nationale est un leurre! l'Etat est plus que jamais interpellé.





Ar tagara, bŷiy ad fakey adres-agis yiwt n tikt i Remdân LESHAB i d-yettmeslayen yef ass amezwaru deg aydeg tekcem tutlay n tmaziyt yer lakul. Inna-yas :

Ass Amezwaru

“Ssaæa tebbed d ttlata n tmédit, aselmad n teglizit ijmees lqec-is akken ad iffey. Di tzeqqa, inelmaden irkeb-itén lhîr : atan yebbed-ed ! atan yebbed-ed !! akka kan ar a teslèq qaren garasen.

Cwiç acemma, susmen, wid yellan bedden bbqen akk imukan nnseñ, ttrajun amek ar a d-isiwel uselmad agi amaynut i d-ikem. Isers izmamen-is, imuqel akk yer inelmaden, yenna-d : azul fellawen !

D wigi i d imeslayen imezwura i d-inna iselmad n tmaziyt di lakul n tmurt n lezayer.

Ssyen akin yebbi-d awal yef tutlayt d tira-s. Inelmaden, nutni, susmen, sellen kan. Awal-is

yefka-t, izmumeg-ed yer inelmaden inna-yay-d : ar tikelt nniđen !

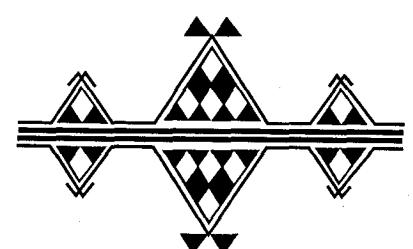
Ur nezri amek tædda ssaæa nni. Imi yeffey uselmad nni, atas n inelmaden i t idéfren deffir am akken ur d-yettuyl ara. Am akken d targit i nurga neyra tamaziyt.

Ala ! mačci d targit, d tidett ! dayen, tamaziyt tekcem di lakul azzayri. Ass-a d ass ar a naru s isekilen n ddheb, d ass ixulfen akk ussan nniđen imi d tikelt tamezwarut ara nemeslay s tmaziyt daxel n lakul mebla ma yenâa-yay-d yiwen susmet ney mmeslayet s tutlayt nniđen.

Imi bbqey s-axxam, si tebburt i sesawley i yemma, nnîy-as : ass-a yriy tamaziyt !

Tenna-yi-d : amek-itt akka tmaziyt agi ? Hkiy-as-d akk ayen yriy, dya tezmumeg-ed yemma,

udem-is inecrah, tenna-d : tagi fehmey-tt ! ! »



Slimane Azem Tigejdit n Ccna Taqbaylit

H. BILEK, sous directeur au HCA

Slimane Azem ilul deg-Wegni g-geyran di tyiwant n iwađiyen (Tizi-Wezzu) ass n 19 scptember 1918. Yezdey di lhara iwumi qaren “Tala udekkar” deg-yiwen wexxam n leqbayel yebnan s-wezru, am yexxamen n leqbayel nat zik meṛra. Dya d axxam ara naf iweşsef-it-id di tezlitt nni ines iwumi yeqbar “asalas”. Ass-agî yegra-d d ixerban.

Asmi yebbed 6 iseggasen, yekcem ar lakul n taddart-is, dinna i d-ban tayri n Dda Sliman i tmedyazt, imi yehfed akk isefra n La Fontaine, u yettawad-itén-id am akken d netta iten-ixedmen. Yella diyen yiwen umedyaz it-iħuzan atas, wagi d Aqbayli, d Si Muħend U Mħend. Di tezlatin-is, a naf ittader-it-id s waṭas, u nezmer an wali ger snat agi n tgejda n t medyazt taqbaylit, Si Muhand d Dda Sliman, am aken seg yiwen wemgud i-d cetlen. Anecta yufrar-d deg sefra n sen. Wagi kan d ameda:

Gef asmi lliy d acawrār Zzin-iw yufrar Ixedem-d baba felli	Mi d-mmektiy tttxemmimay Gef asmi lliy mezziyey Mi ddurij imawlan-iw
--	--

Nekseb tiyza n camal Nerna idurar euday d ssaba urkul	Ur ttnejmay ur tħebbiey Di léeżz ay d- kkrey Zhiy ger tezyiwin-iw
---	---

Tura mi senday s ufal Zzin-iw imal A hettra a zik-nni.	War as y inin akka a d-ffey Aqli tura cabey Nfiy d ayrib si tmurt-iw.
--	---

Si Muhand **Dda Sliman**

Slimane Azem, am umedyaz nney amuqrān Si Muħend U Mħend, ttawin-d fellas yiwt n tmacahutt, iewed-itt-id Yusef Nacib deg wedlis-ines « Slimane Azem, le poète » akken s-tt-id-hka weltma-s n ucennay.

Inna-yak yiwen wass, di lexla, ibedd-ed yiwen wemjar ar Dda Sliman, inteq-ed ar yures yenna-yas : ini-ji, tebjid ad iemer Rabbi aqerruy-ik ney axxam-ik ? yerra-yas umedyaz : bŷiy ad yeemer uqerruy-iw. Annec-agî yuval d ayen yedran imi Sliman Azem yemmut ur d-yeggi ara dderya amaena yegħġa-d isefra.

Di lawan nni ig-gebda Dda Sliman icennu s-yiwt n tħejjaqt uyanim ig-għeddem netta s-timmad-is, am akken d-ħka fella-s weltma-s :

Sliman yetixer-ed di lakul di leemr-is 11 iseggasen. Yerra-tt i tkessawt d ccna d ucewwaq. Tella yiwt n tħawsa nniđen ig-ħemmel atas Dda Sliman : użżeu d uleqqem n tħur, ama t-tizemrin ney ttineqlin. Ar ass-a mazal gran-t-ed tħur yezza Dda Sliman di taddart-is, ggran-t-ed tinigatin, am akken diyen gran-d isefra-s ar a-d yeqimen d inigan i-lebda.

L-ixerha tamezwarut n Dda Sliman tella-d asmi yesea 14 iseggasen, imi d-yeffey si taddart-is, iż-żu ar Stawali anda yebda ixeddim deg-yiwt n l-firma n yiwen u-ġumi qaren-as René Benoit.

Xemsa iseggasen mbaed, yezger ar Fransa. Yeskecem-it għadha ar yewhem akk deg-wayen yettwali, kulec d amaynut, yezra ayen wergin teżra tit-tiġi. Awham agi ta naf-s-waṭas deg-sefra-in.

Iyimi n Dda Sliman yezga ar yemyaren, yettagħem-ed segsen tamusni d lemtul. Yzra d akken ħala ar yursem i yezmer ad yaf tirir i yesteqsiyen ines. Leqder-agħi ig-gettqadar lejdud at naf s-waṭas deg-sefra-s, am winna anda s-yeqqar:

Lejdud n zik amek llan
Gef akken iy aġ-d ħkan



Tfen di lherma d tjaddit
Sebren i lhif seeddan
Qublen t s wayen illan
S nnif ak ttentazit

Waqila widen-ni kfan
Ma yella mazal llan
Tura a-d-işbeh qlil-it

Akken yebu yili, mara ndegger tamuqli nney
yer wayen akk yexdem Dda Sliman, a naf d akken
di tmidyazt ines, atas i d-yesqucedd sur
igallawen ney lejdud. Annect-a ur yessewham ara
mi ara nzer d akken tizlitt akk ig-yezzifen deg ayen
yecna d-ttinna iwumi isemma "lejdud".

Atas n lemeani d-yebbi Dda Sliman sur
yemaren ar a naf deg-sefra-ines. Tagi d yiwen
wemyar i d-ielerden yiwtikelt Dda Sliman ar
imekli. Mi d-zzin i terbut, inteq yures Dda Sliman
s-uskerer, inna-yas : lukan a d-ttfeey win kerhey, at
gezmey t-ticrih am ksum-ag. Immuqel-it-id
wemyar nni, yerra-yas-d : a Sliman! Zzux d
lmeecmel! Dya akka is-isemma i yiwt ger tezlatin-
is, anda s-yeqqar :

Zzux zzux d lmeecmel
Ttalasen degs akk legnas
Ter medden meṛṛa yeshel

Menwala ad izzux s-wayla-s
Zzux d lhedra baṭel
Ulac fellas lexlaš

Di lgirra-nni tagraylant tis-snat, Sliman Azem
bbint ar léesker, yuval yettwahbes armi d aseggas
n 1945. Asmi s-id-serhen, xas akken icedha
tamurt-is atas, lamana ur d-yekcim ara, yuval ar
Lpari anda yufa izayriyen am netta. Imiren ig-kra
yiwt n lqahawa di l'15^e, dya yufa-d iman-is am
akken di taddart-is ig-gella imi ar dinna i d-
ttnejmaen akk warraw n tmurt-is. Imiren diyen
ig-gebdha Dda Sliman icennu.

Di 1950, yuval-ed Sliman ar tmurt, yufa-d
yezwar-it-id ssut-is d ccawi-ines, dya imiren ig-
gexdem atas n tmeṛriwin ama di taddart-is ney di
tuddar n leqbayel ig-xad Dda Sliman yiwt yiwt.

Ur ieṭtel ara atas di tmurt, yuval- ar Fransa,

tebda lyerba tis snat fellas armi yewed laefu
Rebbi anda yettwantel beran tmurt-is .

Asmi tendeh lgirra-nni n Lezayer di 1954,
Slimane Azem yuy-it lhali d Lpari anda
yettkemmil ccna. Dya di tallit agi, di leḡwayeh n
1956 ig-gexdem tizlatin nni yef temsalt agi n
tmunent am tinna "idher-ed waggur" lakk "ffey ay
ajrad tamurt-iw".

Asmi tefra lgirra di 62, Sliman ur d-yekcim ara
ar tmurt. Atas bbawal i d-yellan yef ssebat yeğgen
acennay agi ur d-yekcim ara. Amana, akken yebu
yili, di lawan-nni i d-bdan wussan iberkanen di
tmeddurt n Sliman Azem. Yuval ger yid d wass d
lmenfi armi ula ttuyac-is di radyu ttwakkesent.
Ur s yeqqar ara dya:

Annay a sidi Rebbi
Ttxilek a Llah a lyani
Bdiy lyerba d amezyan
Wigan ihedren felli
Qqaren-as winna d lmenfi
Achal aya ur d-iban.

Asmi dayen yuves Sliman tuyalin yer tmurt,
yelha-d d isefra u yerna yu yu amersun bbwakal
anda yuval ar wuzzu n kra n tleqqamin d-yusan
srid si tmurt n Leqbayel : Imi ur yezmir ad iżu
netta yer taddart-is, d taddart-is id-yusan yers.

Akka, am akken s-yenna umedyaz, d lmektub
ney d zzher, yura di twenza n Dda Sliman akken ad
yidir d ayyib, ad yemmet d ayyib wa d yemdel di
tmurt n lyerba. Imi, Dda Sliman yebbed leefu
Rebbi ass n 28 janvier 1983, yettwamdel di
tmeqbart n Moissac di tmurt n Fransa.

Sliman Azem yeğga-d, yef akken d-yura Yusef
Nacib, 173 isefra. Wigi d isefra ittujerden sur la
SACEM ney l'ONDA. Lamaena llan igad d-iqaren
d akken yesea ugħar bbwannet-a. Ur yezmir hed a
d-yini d acu yellan d acu yernan imi ula tura
mbaed tamettant-is mazal a-d-ttefvent tezlatin
ines. Amanea, akken yebu yili, ayan ibanen d
akken 173 isefra-yagi banen, ttwasnen u
ttwaskelsen

Asefro amezwaru n Dda Sliman d winna
iwumi isemma « A Muḥ a Muḥ ». Lketra isefra
yecna Dda Sliman ttawin-d yef lyerba. Yebbi-d
diyen yeffdunit d wuguren-is, yeflgirra n Lezayer,



yef liħala n tmurt mbaed mi tefra lgirra, am akken
d-yebbi yef tmaziyt d yedles n teqbaylit s-umata.
Tella yiwt n temsalt yef ur yecna ara atas Dda
Sliman, tagħi t-tayri, imi 173 n tezlatin, ħala snat id-
yettawin yef tayri : « atas i şebrey » lakk « kem akk
d nekk ».

Ma newwi-d yiwen umeda yef wayen yura
yef yedles a-d nextiż kan wina icudden ar tutlayt d
tjadt. Iqqar-as :

Akka i-d nufa tajaddit
Seg wasmi i tebda ddunit
I għalla Tarix nney

Ttaqbaylit ney tacawit
Isem-is lluğa Tmaziyt
Attnejxar d lwaġeb nney

Ma d win itt-yugħin nugħi-t
S nnif ak ttentazit
Issin iyi ak issinay.

Ayen d-itċuddun lwelha s-waħħa di tmidyazt n
Sliman Azem, d asenq nni i d-yessentaq
iyersiwen, am La Fontaine, deg-sefra-ines. Am
usefru-nni « taqsit l-leħħuc » anda Sliman imet-
ed tudert d asayen yettilin ger yemdanen am widak
nni yettilin ger iyersiwen : win iġeħden ad yeċċ
win iđeefen. Yefka-d ameda n wasmi yemal
yizem d wuccen d userdun, yenja-ten laz dya
yebba yizem d wuccen ad kellxen aserdun nni
iwakken at-ċen.

Hatan d acu s-yeqqar Dda Sliman :

Seg-asmi d-ixleq zzman
Imseħħamen lhiwan
Weħedsen hed wer yeħdir
Bab g-għiġil a-d-iban
Ad yuval d Sseltan
Yettuġaq win wer nezmir.

Macahu yef lhiwan
Aserdun izem uccen
Zedjen deg yiwen wemkan
Kul tameddit ad mlilen
Ma yili mgħażan tħiġi
Ma llużeen ad ttnayen

Yenna-yas wuccen i yizem

Aserdun d yir ccetla-s
Ilaq a sidi lħakem
A t neċċ a ttemħu l-ġerra-s
Cċra ad fellas yekkem
Imi d ayyul i d baba-s.

Sliman Azem d yiwen ger imedyazen id-
yeğġan later-is di tmidyazt n taqbaylit. Akken ma
llan imedyazen t-id-idefren ugħen-d akk seg-s,
ama di l-muziga, ney di s-ṣenf n ccna, ney deg-sentāl
(la thématique).

D netta i għellan ger imenza yecnan yef lyerba.
D netta diyen i d amenzu i għecnā yef tmagħit
(l'identité). Atas i għecnā yef tutlayt n tmaziyt, am
tezliż nni yettwasnen atas iwumi yeqqar « yef
teqbaylit yuli wass ». Ula d ccna-ines yef tutlayt
yessexdam atas iyersiwen, icuba tamaziyt ar
tsekkurt. D netta i s-żennan deg-iyew n tezliż :

Kra bħbiden yettmeyizen
Ma yella llan d irgazen
Ilaq aten yawi nnif
D lluğa nney iyi yađen
Amek alami itt-ħeqren
Tettwaexel tuval di rrif.

Sliman yebbi-t nnif. Yecna, u s-ċċena-inas atas
n yemdanen i d-yezzaki. Yeżra d akken tura yeğġa-
d wid ara yedefren abrid-is. D wagi i d lmaena n
Tgejjid di teqbaylit. Dda Sliman yerza asalu, wid
i-d-itedun yessaram ad ċeġren abrid-is.

Atan dya yerayassen tajmilt imi ddan deg
webrid n tnaślit yettwawin ar tħalli d tugħid

Mazal ad-ħaqra
Tura wigad mezziżien
Ara ykem l-ġerra
Fiċċel a d-nni ismawen
Lbaed degsen yettwassen
Deg webrid igħġa ġergura
Maċċi sin maċċi yiwen
M'ara bdun ttcewwiġen
Am yefrafx af ssegra.

Dda Sliman d anażur, d amedyaz, u d
amusnaw. Iweħxa yef tegħiġ, yef lwalidin, yef
ddunit d wayen ak d-icudden ar tħenti. Ayen i-d
yeğġa Dda sliman d aġeruj ur nfenu, fell-as ilaq a
nkemel a nebnu.



Tagerfa d wuccen

(Poème recueilli par M. BENMEZIANE)



*Acekker yesea lfaydā
Wi s-yessnen yelha
Ad yawed lebyi bbul-is*

*Tagerfa yef ttejra
Achal i tezha
Tafermajt di tqemmuct-is*

*Uccen d amyar di thila
S umured id-yusa
Yezzuyur deg-iman-is*

*Inna-yas : "Sbah lxir a lla tagerfa
Yifen Tamilla
Di ledyur mechur yisem-is*

*Ttxilem yenni-yi-d cwiya
Ssut-im yelha
Ul-iw ad yettu aybel-is"*

*Tagerfa tennexnex ttadsa
Ziyen d nniya
Meskint tebra-d i lqut-is*

*Tafermajt tebbed-ed yer lqaεa
Dda Mħand yethenna
Yis ar a isebber laz-is.*



وحسان محرز .
أعد جمهور ماسنيسا بمشروع
ضخم سينجر فربما بجول الله
وبلون في السوق قبل هذه
الصافحة

**سؤال : كيف ينظر رعلي
ماسنيسا للأغنية الشاوية
المترزمة مستقبلا ؟**

ج / مadam على ماسنيسا قادر
على العطاء فلا يدخل على
جمهوره .

**سؤال : هل بإمكاننا معرفة
المشاريع المستمرة بلية لعلى
ماسنيسا ؟**

ج / نعم أبوم جيد ومشروع
ضخم سيكون مفاجأة
لجمهور في المستقبل
القريب .

مشكلة شبيهة بمشكلاته
(الطلاق) وما ينجر عنه من
معاناة الأبناء الأبراء ، تأثر
هذا الزوج إلى حد بعيد
وازدادت حيرته .
الزوجة من جهتها سمعت
الشريط واستمعت للأغنية
وتتأثرت هي الأخرى .
وفي أحد الأيام لم يشعر هذا
الزوج (المطلق) وهو ذاهب
إلى بيت أهل زوجته طالبا
السماح والرجوع وفي جيبه
شريط كاسيت وقال لها
أتدرى لماذا جئت أطلب
السماح والرجوع ؟
- فقالت لا ادري !

- فأخرج الشريط K7 من
جيده و قال لها إسمعي !
- فقالت سمعت وأين الحل ؟
فقال الحل أن ترجع إلى
بيتك ، وفعلا رجعت الزوجة
إلى بيتها وعادت المياه إلى
مجاريها بفضل أغنية الفنان
ماسنيسا .

**مشكل الأغنية الشاوية في التوزيع
لأسباب مادية ، لأن دور التوزيع
نضع شروطاً هنا .**
ج / على المستوى المحلي
مهرجانات الجرموني بدون
انقطاع ، بالإضافة إلى
مهرجان تمقاد الدولي .
خارج الوطن هناك عدة
خرجات إلى فرنسا . كما
قمت بجولة في هذه الأيام
بفرنسا وبليجيكا كارقة فنانين
منهم : بوعلام شاكر ، سلينا

**سؤال : هل يوجد ماسنيسا
صعوبات في التسجيل والتوزيع ؟**
ج / المشكل في التوزيع فقط
لأن التسجيل على الحساب

حروف "براي" بالأمازيغية

پلول رابی

<p>ليصبح Z ← زا. ولحلق حرف ← DZ ← دز فعكست حرف Z ليصبح .6.4.3.2.</p> <p>و تجدر الاشارة إلى أنه لا يمكن خلق عدد كبير من الحروف بكتابة البراي كون أن عدد النقاط في الخانة الواحدة ، لا يتعدى ستة نقاط.</p> <p>و المختصين في هذا المجال بفهمون جيدا ما أقصده.</p>	<p>- الحرف غ فهو يشبه حرف غ بالبراي العربي و هذا تسهيلاً للمتعلمين العرب عند تعلم الأبجدية الأمازيغية.</p> <p>H - ح : يكتب بالنقطة .6.5.1</p> <p>R - ر : فيكتبincinnط بالنقطة 5.3.1، فهو يشبه R، إلا أنني أقصت منه النقطة 2.</p> <p>S - ص: فهو نفس حرف Ç بالبراي الفرنسي و نفس الحرف ص بالبراي العربي.</p> <p>T - ت: يكتبincinnط بالنقطة .5.4.3.2</p> <p>6 ليصبح حرف T ← ط.</p> <p>وقببت حرف T بالبراي ليصبح حرف T ← تش فأصبح يكتب هذا الأخيرincinnط بالنقطة .6.5.2.1</p>	<p>العربي كون أن بالكتابة العادلة حرف "ع" بالأمازيغية يشبه حرف "ع" بالعربي.</p> <p>- ب ← بـ تش، يشبه إلى حد كبير حرف C بالبراي الذي يكتبincinnط بالنقطة الأولى و الرابعة، فأضفت لهذا الأخير النقطة السادسة ليصبح حرف ب</p> <p>- أما حرف D ← ظ فهو يختلف تماما عن حرف D ، إذ يكتب هذا الأخيرincinnط بالنقطة: 5.4.1، بينما D فيكتبincinnط بالنقطة .6.5.4.3.2.1</p> <p>- أما الحرف G ← ج فيكتبincinnط بالنقطة 6.5.4.2.1 بينما G فيكتبincinnط بالنقطة 5.4.2.1 إذا أضفت للأول النقطة 6 مقارنة بهذا الأخير قد جعل الحرفين جد متشابهين و بالتالي تسهيل حفظهما.</p>
<p>ولقد قمت بالتعريف بهذا المشروع و ذلك عبر وسائل الاعلام المختلفة قصد جلب انتباه المختصين و المعنيين بالأمر للتناقش معهم حول هذا المشروع للخروج بنتيجة ترضي الجميع و للارتفاع به و إدخاله في المنظومة التربوية مستقبلاً لتدريس اللغة الأمازيغية لفئة المعاقين بصرياً في المدارس المختصة بهم</p>	<p>فيكتبincinnط بالنقطة 6.5.4.2.1 بينما G فيكتبincinnط بالنقطة 5.4.2.1 إذا أضفت للأول النقطة 6 مقارنة بهذا الأخير قد جعل الحرفين جد متشابهين و بالتالي تسهيل حفظهما.</p> <p>- أما Z فيكتبincinnط بالنقطة 6.5.3.1، و أقصت منه النقطة 4 و جعلت منها النقطة 1</p>	

لقد اخترعت كتابة براي من طرف الفرنسي "لويس براي" في سنة 1826. و كتابة براي هي كتابة خاصة بالمعاقين بصرياً، وهي كتابة شاملة و جامعة لكل الرموز و الاشارات بحيث تكتب بها شتى العلوم حتى الرياضيات منها و الموسيقى. و للعلم أيضاً فإن جميع لغات العالم تكتب بها، و إلى متى تبقى اللغة الأمازيغية بدون كتابة براي؟

لقد أخذتني الغيرة على لغة الأم فأخذت أفكر مطولاً في هذا الموضوع، وانتهيت إلى وضع الأبجدية للأمازيغية بكتابه البراي حسب أبجدية "مولود معمرى" و التي هي أكثر استعمالاً.

و هي أبجدية تتكون من 35 حرفاً.

و السبب الأول الذي دفعني إلى وضع هذه الأبجدية هو الصعوبة التي وجدتها في كتابة قصائد الشعرية، إذ كنت أخلط في كتابتها في استعمال الحروف العربية و اللاتينية. و ترسخت الفكرة في ذهني عندما قرأت لي أختي أبجدية "مولود معمرى" في كتاب ترجمة أغاني لونيس أيت منقلات "لتسعديت ياسين".

و بعد ذلك قمت بعرض مشروعى هذا على زملائي الطلبة الجامعيين المكفوفين فأبدوا بشأنه استحساناً كبيراً له، إلا أنني أود دائماً أن أتناقش مع المختصين حول هذا الموضوع بغض النظر الخروج بنتيجة أفضل تخدم هذه اللغة الصبية التي سالت من أجلها الدماء و الدموع، فمثل هذه

المنجازات ستتميها و ترقىها إلى مستوى أفضل.

و فيما يلي سندين كيفية وضع هذه الأبجدية مع بعض من الشرح ، وقبل ذلك أهم شيء تجب معرفته هو أن في طريقة "براي" لا يمكن وضع نقاط أو خطوط تحت أو على الحروف. و الجدير بالذكر أيضاً أن هناك عدة حروف بالنسبة للأبجدية الأمازيغية بالخط اللاتيني تكتب و عليها نقاط أو خطوط. ففي هذه الحالة بالنسبة للحروف التي عليها أو تحتها خطوط أو نقاط لابد من إيجاد رمز آخر لها يخالف تماماً الحرف الأصلي ، و هذا ما عملت على إيجاده.

وبداية : حرف "ع" تركت نفس حرف "ع" بالبراي

وضوح المفاهيم، شرط الحوار الثقافي الذي هو شرط الاستعداد لمقتضيات العولمة.

- هل الأمة العربية (بمفهومها الحالي) موجودة فعلا ؟

- هل شمال إفريقيا " المغرب العربي " حقيقة ؟

- هل هناك ثقافة إسلامية وحيدة أم ثقفتا إسلامية مختلفة ؟

- هل يمكن للعروبة أن تكون هوية للشعب الأمازيغي ؟

الدول) في صف العاملين على إذكاء الوعي القومي الأمازيغي و التمسك بالشخصية التاريخية و الوحيدة لشعبنا، و لكن للأسف الشديد، تحول معظمها (ما عدى أقلية مستيرة) إلى أبواق تردد أفكارا لم تزد إلا في عزلها عن الشعب ثم دخلت بعد ذلك (لأسباب مصلحية فقط) في صراع عديم الجدوى ضد بعضها البعض (إنها الحرب الأهلية الوحيدة التي بدأت منذ الاستقلال و لم تنته على اليوم بين المغاربة و الفرنسيين).

و قد تم كل ذلك على أيد نخبة أمازيغية غير واعية كانت تعتقد أنها يمكن أن تؤلف من مستوراتها الثقافية عروة مشتركة، تعيد لأطراف الوطن تماسكتها و لكن هيئات.

خيانة النخبة المثقفة ، خيانة عظمى

ما كان للانحطاط الثقافي أن يبلغ هذا المستوى (كما لم يكن للاستعمار أن يطول) لو لا خيانة النخبة الوطنية المثقفة عبر العصور و التي كان من المفترض أن تكون (كما في

هذه الدول ملابس لا تعد في قطاعات خطيرة (التربية، الأعلام ، الثقافة... الخ) لاستيراد نمط ثقافي أجنبي آخر (من الشرق).

مواجهة تحديات

العولمة توجب إيقاف آليات تكسير التوازنات الجهوية و الفئوية.

إن التسيير الثقافي " إلى حد اليوم " و الذي بدأ من الاستقلال ، و لم، يتسبب و فقط، في تعطيل ملوكات الإبداع عند شعبنا بل تسبب في فروق ثقافية (جهوية) و اقتصادية (عميقه) بين المدينة و الريف بين الساحل و الداخل، بين النخبة و الشعب كانت عقما عاما أثارت تسلل كل التيارات الفكرية الأجنبية (الشرقية و الغربية).

إن الفروق بلغت مستوى يجعل المثقف يحس أنه ينتقل إلى بلد آخر بمجرد انتقاله من جهة إلى أخرى من الوطن.

- عقدة تأنيب الذات : Complexe d'auto-accusation التي هي مخيال يعطي للفرد صورة دنيئة عن نفسه. - المازوشية : التي هي منتهى العقدة الأولى التي تؤلف مصدرًا لمعنة " المادية " غربية تمكن بعض المستتبين من التلذذ بتهديم ذواتهم الثقافية. إيقاف كارثة " السلبية " المتمثلة في الاستثمار لقتل الروح الوطنية و الثقافة الوطنية.

المغامرة الثقافية التي فرضتها دول شمال إفريقيا على شعبها كانت ترمي نظريا، إلى إنقاذ الثقافة الوطنية الحقيقية، و لكن في الواقع، لم يسبق للمسح الثقافي بمختلف مصادره (الشرقي و الغربي) أن بلغ ما بلغه في عهدها. فبكميص مسرحي يظهرها في صورة مدافع شرس عن الثقافة الشعبية بتعابيرها المختلفة (الأمازيغي، العربي ، المغاربي) ، استمرت

بصمت إلى اللوعي الاجتماعي ، و من هناك الكثير من تصوراتنا حول أنفسنا، حول الآخر و حول المحيط. هذا الجزء من جهازنا النفسي يسمى بالشخصية القاعدية أو الهوية . إن أي تفريط في إعادة الاعتبار لهويتنا الأمازيغية في ظل عولمة القوالب قد يؤدي في غيابنا إلى كارثة ثقافية قد ترهن وجودنا مستقبلا.

مواجهة تحديات العولمة تبدأ بإعداد نفسي مؤلم للمعنى الأول بإنقاذ الثقافة القومية إلا و هو المثقف الجماعي.

على الأوراسيين العمل على " القضاء " عبر توصيات الملتقى و العمل الذي سيليه، على بعض العقد النفسية الخطيرة ، التي بعد أن اتهمت الفئات الشعبية البسيطة امتدت إلى بعض الأساتذة الجامعيين و المثقفين إلا و هي :

الثقافة الأمازيغية و تحديات العولمة

عبد الله الصالح ابو معرف

و لو كان يعبر أحيانا عن التمرد على القيم السائدة) من أجل إنشاش الثقافة الجزائرية المتنوعة (أمازيغية، عربية، إفريقية) لا أن تكتفي بدور حير في هدم تراثنا الثقافي و حتى المادي " كما فعلت بعض المساجد في الفترة الإرهابية" و مسح شخصيتها نزولا عند رغبات بعض العصابات المرتزقة من العمل الثقافي.

العلمة = لا هوية و لكنها قد تساوي هوية القوي، مستعمر الأمس.

إن التصورات والاعتقادات التي يكون المجتمع قد عاشها بوعي ، و حتى بدونوعي، راضيا أو مرغما على مر التاريخ ، تكون قد انسحبت

الأقل مقاومتها لعزوم الإحتواء العصرية و لا يأتي ذلك إلا بجمع أكبر قدر ممكن من الكفاءات المتقدة التي تؤمن بقضيتها و حثها على بعث حوار واسع بإمكانه تمكين شعبنا من ممارسة ثقافتنا بوعي و من ثم هضمه لاي إصلاح مقترح، و بعد تقديره لما يمليه عليه هذا الإصلاح من إلتزامات و تضحيه.

العلمة عمل جماعي طويل النفس و جهد مضن و نشاط علمي و ذكي. إن المدرسة، السينما، الإذاعة، التلفزة، الصحافة المكتوبة، الجامعة، المسجد، القانون، الكتاب، أفراد و مؤسسات يجب عليهم (عليها) أن يتولوا بمسؤولية إنشاش الحوار الثقافي المتعدد و المتافق (حتى

العلمة تغير بطيء ، الثقافة تتغير ببطء

من المعروف أن الثقافة هي المنظومة الثقافية الوحيدة التي لا تخضع للعنف و القولبة المصطنعة و يتضح ذلك أكثر إذا علمنا أن المجتمع نفسه لا يملك وسائل صنع ثقافة بطريقة إرادية ، آنية، لأن الثقافة معايير تتأسس بطيء و لكن بإملاء مفروض من الحوادث التاريخية و الحالات الطبيعية و البيئية التي تفرضها الطبيعة و الموقع.

ولعل أخطر ما تعتمد عليه الحضارة المعاصرة هو الإحتواء عن طريق الترغيب و الاستدراج و هو الميكانزم الوحيد الذي يؤثر في القيم الثقافية، لذلك فلا مناص من تكيف ثقافتنا مع وسائل العولمة بطريقة تضمن تطورها أو على